

# SUR LE CHEMIN DE LA LIBÉRATION



Préface de M. Louis MARIN

*Président d'Honneur des Parlementaires Résistants,  
Membre de l'Institut, Ancien Ministre*

A Monsieur [redacted]  
respectueusement

et avec les souvenirs de la  
Résistance arménienne de la part  
de l'auteur

# SUR LE CHEMIN

Paris le 4/10/57.

DE LA

# LIBÉRATION

1940 - 1944



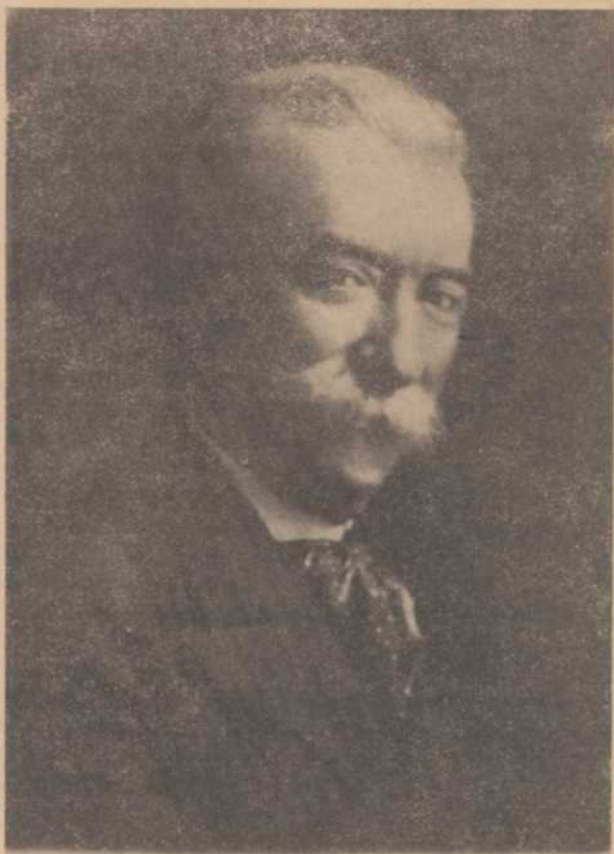
RÉSEAU LIBAN

Au Général GROSSIN,  
Secrétaire Général Militaire de  
la Présidence de la République.

Au Général  
DEJUSSIÉU - PONTCARRAL,  
Délégué Général F. F. C. I.  
au Ministère des Armées.

pour qui le mot de Résistance est resté une réalité vivante,  
je prends la liberté de dédier ce petit livre d'un Résistant  
qui a voulu édifier ce modeste monument à la mémoire de  
ses camarades morts au Champ d'Honneur, et à ceux qui,  
vivants, peuvent encore « servir ».





*John W. ...*



## P R E F A C E

### L'ARMENIE DANS LA RESISTANCE

*Une des gloires de l'Arménie, au cours de son Histoire, est d'avoir toujours été détestée des tyrans : ils savaient qu'elle avait résisté victorieusement à ses envahisseurs, à leur oppression, à leurs massacres. Les écrivains allemands du XIX<sup>e</sup> siècle, adorateurs de la force et cultivant l'esprit totalitaire, ont, à chaque occasion, manifesté cette hostilité. Hitler et les théoriciens du racisme ont critiqué violemment l'Arménie et son affection pour la France dont ils étaient jaloux. Pendant la première guerre mondiale, l'Allemagne laissa exterminer les Arméniens par son allié ; durant la seconde, elle chercha, par des moyens sataniques, à les brouiller avec nous. Elle n'y réussit pas : dans notre défaite, nous avons entendu les peines et les espérances des Arméniens au sujet de notre patrie sous le joug et ceux qui habitaient notre pays ont, ici, joué ardemment leur rôle dans la Résistance.*

\* \* \*

*Un haut plateau, 2.000 mètres d'altitude moyenne, zébré en tous sens de belles crêtes dont chacune profile sur l'horizon sa personnalité accusée ; au cœur du pays, une masse isolée, abrupte, monte fougueusement vers le ciel, dominatrice, couronnée de ses glaciers en étoile ; c'est le volcan éteint de l'Ararat (5.211 m.) ou, comme disaient les plus anciens habitant de ce sol, la « Montagne jumelle » du Grand et du Petit*

Ararat (3.960 m.) : elle rappelle l'activité souterraine cette terre tourmentée ; elle clame, aux Arméniens, l'unité de leur pays et, par les légendes séculaires qui entourent son sommet, leur enseigne que cette unité est d'origine spirituelle.

Sur ces hauteurs naissent de grands fleuves, de multiples rivières qui vont arroser toutes les contrées voisines ; les plus considérables se jettent bien loin, par la Mésopotamie, dans le Golfe Persique ; d'autres dans la Caspienne ; d'autres dans la Mer Noire ou la Méditerranée. Les plus importants des cours d'eau coulent longtemps sur le plateau ; ils y arrosent des vallées escarpées aux fonds verdoyants et quelque peu boisés. Les ondes bleues de lacs magnifiques, aux rives cerclées d'un anneau de sel, n'ont point de sortie et n'éloignent que sur leurs bords le caractère semi-désertique du pays.

Les plaines, les premières pentes des montagnes comportent de nombreuses zones de pierrailles ; les éléments arables, bien que lentement épierrés par les générations, sont peu épais : à ceux qui l'ont cultivée, cette terre a donné un courage, une ténacité qui ont fait reculer le désert.

Le climat est typiquement celui des plateaux : plus chaud l'été que les pays de même latitude : beaucoup plus froid l'hiver. Dans la belle saison, un soleil torride mûrit vite les moissons et les fruits ; la verdure printanière est rapidement desséchée. Si l'atmosphère virgilienne des nuits de plateaux ne vaut pas celle du proche Iran ou de la lointaine Lorraine, les soirées y sont merveilleuses de couleur, de grandeur mélancolique, de poésie. L'hiver, avec de lourdes chutes de neige, long, rude, transforme complètement la vie. L'Arménien y a gagné des qualités de solidité, d'endurance, de sobriété qui en font un excellent soldat.

Depuis la dernière période glaciaire, cette zone du Moyen-Orient s'assèche peu à peu ; la prédominance du régime pastoral y a aidé par la destruction des arbres ; l'occupation musulmane encore plus : contre les migrants et les conquérants, l'Arménien fut seul à défendre ses taillis, ses vergers et ses cultures.

La légende regardait l'Arménie comme ayant été témoin, deux fois, de la dispersion de l'humanité ! elle y plaçait le Paradis terrestre et, après le déluge, faisait débarquer l'arche de Noé à quelque cinq cents mètres du sommet : depuis Echmiatzin, avec un télescope à cet usage, on en verrait encore, dit-on, les débris. Les savants modernes s'accordent à penser que nombre de nos meilleurs fruits cultivés viennent d'Arménie. Chaldéens, Aryens, Persans, Grecs, Romains, nos Croisés s'y fixèrent avec prédilection et en vantèrent les charmes. On y vivait longtemps : Gilgamesch y allait chercher le secret de l'éternelle durée. La légende de prospérité transmise jusqu'à nous a donc été jadis la réalité : plus tard seulement, la nature a commencé à y devenir ingrate. Aussi, voyageurs, historiens, géographes sont-ils unanimes à proclamer : « Pour féconder le sol de ce pays, l'épurer, aider ses cultures et son élevage par l'irrigation, s'il n'y avait pas eu ce peuple travailleur, ingénieux, frugal, économe, acharné à s'instruire, personne n'aurait pu le faire à sa place. »

L'Arménien aime la terre de sa patrie ; ses aïeux y ont vécu ; ils l'ont aménagée au milieu de rudes difficultés ; ils l'ont embellie de monuments. Elle est devenue assez tentante pour être l'objet des désirs des conquérants ; si elle fut sans cesse ravagée par les guerres, les invasions, les esclavages cruels, c'est surtout parce qu'elle était le môle avancé qui interdisait la route de la Méditerranée, de la civilisation, de la chrétienté, aux hordes asiatiques qui n'ont cessé de monter à l'assaut de notre Occident. Elle a rempli magnifiquement cette mission, avec héroïsme, avec gloire.

Ayant tant mérité d'être libre, l'Arménie ne l'est pas. Elle n'a ni l'indépendance pour son peuple, ni la liberté pour ses fils : après des siècles d'oppression diverses, le poste de Sardar-Boulacq, situé au col qui sépare les deux Ararat, c'est-à-dire au cœur légendaire de l'Arménie, voyait se joindre les trois frontières de la Russie, de la Turquie, de l'Iran ; chacun de ces pays couvrait de son ombre un tiers du plateau, c'est-à-dire de la grande Arménie ; les lacs si attirants de Van, d'Ourmiah de Sevanga marquaient, chacun



à égale distance de l'Ararat, comme dans les pointes de triangles réguliers, la domination de ces empires étrangers. Aux temps des massacres d'Arménie par Abd-ul-Hamid — je les ai vécus — il semblait que, devant la réprobation du monde civilisé, « l'homme melade » était perdu. La première guerre mondiale fut l'occasion de nouveaux massacres, d'abord au cours des hostilités générales, puis au cours de la réaction de l'armée ottomane. Le président Wilson avait, alors, promis leur liberté aux Arméniens (Traité de Sèvres), sa parole n'a pas été tenue. Le régime turc a consolidé sa domination ; les révolutions en Iran, le jeu des zones d'influence entre la Russie et l'Angleterre dans ce pays ont permis aux Soviets d'étendre leur mainmise. Comment, enfin, l'Arménie arrivera-t-elle à recouvrer sa liberté ?

Les Occidentaux sont sûrs qu'elle la revendiquera toujours et qu'elle l'obtiendra ; elle y sera aidée par toutes ses colonies disséminées dans le monde entier qui comptent nombre d'hommes d'élite, rendant des services éminents aux nations qui les ont accueillis et n'oubliant pas leur patrie d'origine ; elle y sera aidée par l'opinion universelle. Tant de fois occupé et tant de fois revenu à l'indépendance, ce pays, depuis 600 ans passés sous des jugs divers, s'est développé, malgré les persécutions, en gardant ses coutumes, son caractère, sa foi, ses espérances. Les civilisés comprendront-ils qu'ils doivent lui assurer cette liberté parce que l'Arménie y a droit ; parce qu'ils ne se garantiront eux-mêmes contre les retours de la force brutale qu'en s'entourant de peuples qui, ayant beaucoup souffert de l'oppression, sont enflammés par la liberté, prêts à la défendre. Le monde, aujourd'hui menacé d'un régime général d'affreuse dictature, ne se sauvera que si les amoureux de la liberté la servent ardemment comme un idéal supérieur sans lequel la vie n'est pas digne d'être vécue.

Dans les deux guerres mondiales, les peuples opprimés ont fourni des continents aux armées régulières d's alliés ; dans la seconde ils ont apporté, à leurs réseaux et leurs maquis, nombre d'éléments excellents. C'était la preuve émouvante

de leur désir de délivrer leur propre patrie ; ils manifestaient leur culte de la liberté, leur affection au pays sous le drapeau duquel ils choisissaient de combattre.

Pourquoi les éléments que nous ont fourni les Arméniens — comme les Polonais, les Tchèques, les Serbes, les Yougoslaves — peuvent ils être qualifiés d'excellents ? Parce que, dans les maquis ou organisations de renseignements, ils risquaient leur vie ; ils la risquaient d'une façon obscure, faisant un sacrifice qui resterait probablement inconnu ; ils pouvaient être torturés de la façon la plus affreuse. Disons même, que beaucoup d'entre eux avaient des habitudes de résistance et d'action clandestines qu'ignoraient totalement les Français et auxquelles ceux-ci eurent bien du mal à s'adapter. J'ai fait partie, en 1896, d'une association d'étudiants dite : « Amis de l'Arménie » ; elle passait, aux yeux des sages, pour révolutionnaire : c'était exact et nombre de ses membres, qui avaient cherché refuge en France, avaient connu des péripéties qui me paraissaient alors horribles : elles n'étaient que les mœurs totalitaires que, depuis, nous avons subies et honnies à tout jamais.

Qui racontera ce qu'ont fait les Arméniens de France, dans la Résistance, au cours de la dernière guerre ? Quand aurons-nous une histoire un peu complète de la Résistance française elle-même, sous ses formes si variées ? Certes, nous avons déjà nombre de mémoires individuels, passionnants et quelques-uns admirables ; nous avons quelques livres d'ensemble qui en esquissent et en précisent avec sécurité les lignes générales ; mais, dans les temps calmes, si la complexité des faits historiques est difficile à dénouer, leur enchaînement peu commode à fixer, les actes décisifs impossibles à discerner entre des milliers, combien plus dans les temps troublés, confus, de guerres et de Révolutions où les événements s'accumulent, se contredisent !

Combien plus encore dans la guerre clandestine ! Son principe premier est le secret des actes, des démarches, des relations ; le second est le mutisme le plus complet ; le troisième est de s'interdire l'écriture dans tout ce qui n'est pas

plans, chiffres pour renseignements militaires ; le quatrième de fermer la bouche aux imprudents et, même, à toute indication inutile. Le jour, où, pendant l'invasion, il est apparu que les Allemands et, plus tard, la milice recouraient aux tortures avec des procédés plus scientifiques, il importait, à ceux qui étaient arrêtés, de ne savoir que le strict nécessaire sur ce qu'étaient et sur ce qu'avaient fait leurs associés. Dans ces conditions, quelles difficultés d'écrire l'histoire ! Même pour les acteurs qui n'ont, souvent, pas connu leurs partenaires.

C'est pourquoi les livres comme celui de M. H. Stéphan (pseudonyme : Sophie) sont si précieux. J'ai su, à Londres, par des membres éminents de son mouvement, de quelles vertus il avait fait preuve dans la Résistance, de son courage, de son sang-froid, de son dévouement ; mais quelques-unes de ses qualités qui m'avaient alors été signalées comme secondaires m'apparaissent, aujourd'hui, garantes de la valeur de ses renseignements : son excellente mémoire, son scrupule de vérité, sa précision de pensée, sa documentation éprouvée.

C'est donc un témoignage précieux qu'on va pouvoir approfondir ; il a été reconnu comme authentique et probant par de beaux noms de la Résistance ; il a provoqué l'intérêt et l'émotion de tous ceux qui l'ont lu. Il fera grand bien : le récit des actes de la résistance par leurs auteurs ou leurs témoins directs est un aliment de choix pour le patriotisme vibrant dont nous avons tant besoin devant les menaces qui pèsent sur le monde. Et c'est toujours le patriotisme qui triomphe.

Signé : Louis MARIN,

Président du Comité d'Action de la Résistance,  
Président d'honneur des Parlementaires résistants  
Membre de l'Institut.



COLONEL LIERRE, L'UN DES FONDATEURS  
DE LIBERATION - NORD, NOUS ADRESSE  
LA LETTRE SUIVANTE :

Paris, 2 janvier 1950.

Mon Cher camarade.

J'ai voulu lire très attentivement votre recueil. Ai-je besoin d'insister sur le fait que mon opinion se rencontre avec celles de tous ceux qui y expriment leurs inquiétudes, leurs regrets... leurs amertumes.

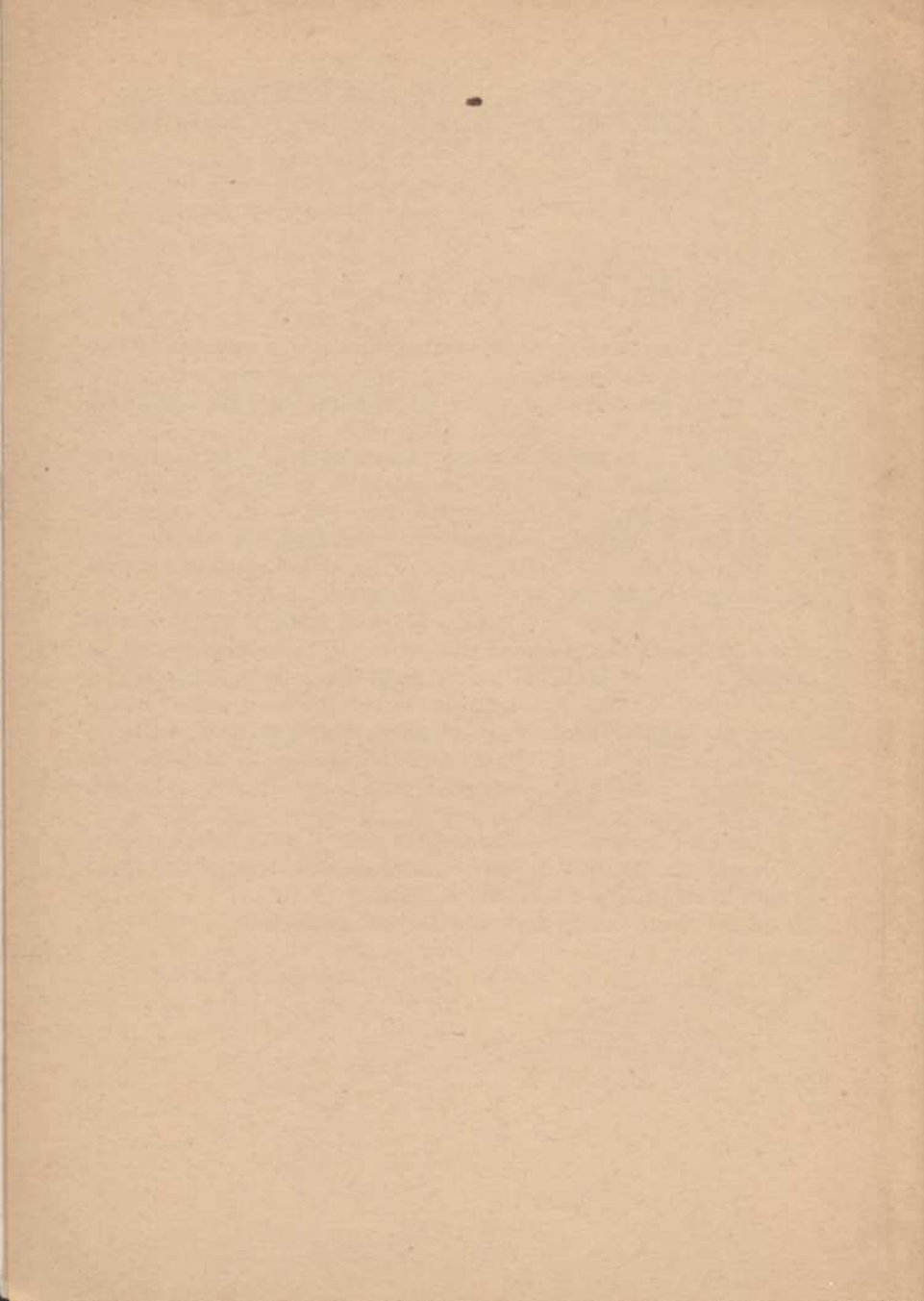
Hélas ! nous avons espéré autre chose de l'action clandestine et des combats de libération... mais les résistants de tous les pays ne doivent-ils pas battre leur coulpe... n'ont-ils pas laissé échapper les occasions de poursuivre l'œuvre qu'ils ont entreprise et laissé inachevée, parce qu'ils ont pêché par excès de confiance.

Nos martyrs et nos morts se sont jetés à corps perdu dans la bataille par haine de l'erreur, du mensonge, de la servilité, de la lâcheté, de la brutalité, de l'oppression ; ils ont tout sacrifié parce qu'ils rêvaient d'un monde renouvelé, parce que fraternel, juste parce qu'on en avait extirpé la misère, pacifié, parce qu'on aurait recherché ardemment toutes les causes de conflits pour les détruire, et créer toujours plus de viril bonheur !

Insister serait cruel, tout cela sera l'œuvre d'une nouvelle résistance, qui devra — celle-là ne s'arrêter qu'après avoir *accompli* sa tâche sans faiblir.

C'est dans cet espoir que je reste votre

Colonel LIERRE.



## RESEAU « LIBAN »

1940-1944

### AVANT-PROPOS

Le moment d'écrire l'histoire du RESEAU « LIBAN » est-il enfin venu ? Je ne le sais encore. Pourtant, il importe de retracer ce Glorieux Passé car, si la mort continue son œuvre de destruction et s'acharne longtemps encore sur nos chers camarades, bientôt il n'en restera plus un seul pour confier au papier ce que furent l'existence et la lutte de ce Réseau dont personne ne pourrait, alors, avoir idée.

Beaucoup d'autres Réseaux qui ont eu, cependant, une activité remarquable, pourront admirer celle que nous allons essayer de retracer dans les pages qui suivent et pour laquelle peuvent s'enorgueillir, tous ceux qui y ont participé. Par ailleurs, je demande à nos Chefs, qu'ils veulent bien m'excuser pour la parution de cet ouvrage qu'ils ont toujours retardée, et que cette fois encore on ne me dise pas, comme on le fit souvent : « ... il est trop tôt... »

La lutte si héroïque de nos camarades, n'a pas été récompensée comme elle le méritait ; pourquoi s'en étonner ? Le Gouvernement a-t-il manqué à son devoir ? Nullement, et comment attendre une récompense de ceux qui ne savent pas qu'on l'a méritée ? Notre existence et notre



activité sont toujours demeurées dans l'ombre ; c'était la conception immuable de notre grand Chef, le regretté Professeur LIENARD. Loin de moi, cependant, l'intention de « charger » la mémoire de ce cher disparu, car je sais qu'il avait envisagé d'écrire l'histoire de notre passé en y apportant les preuves de notre activité. Sa mort prématurée empêcha l'exécution de son projet ; tant qu'il vivait, il pensait que « l'époque » n'était pas encore choisie pour cette parution ; que la guerre n'était pas terminée ; que des événements inattendus pouvaient surgir, etc... Il croyait plus prudent de rester dans l'ombre, selon son expression.

Si aujourd'hui j'entreprends ce travail, ce n'est pas dans le but d'en être récompensé ; le vrai patriotisme a quelque chose de plus beau, de plus désintéressé surtout. Je désire simplement grouper les actes de notre Réseau afin que, tout de même, nous ne restions pas dans le plus entier oubli, et afin d'en faire une image qui restera vivante dans la mémoire des générations, présente et future.

Je n'ai pas la prétention, par ce volume, de vous offrir une distraction ; je souhaite simplement pouvoir vous donner une image aussi exacte que possible de ce passé. Mieux que moi, notre Professeur eut été qualifié pour vous présenter une œuvre vraiment complète ; puisque la mort, hélas, l'en empêcha, il m'appartient de réaliser ce projet, car je ne veux pas que périsse avec lui, dans la tombe, le souvenir de notre inlassable activité.

D'avance je prie mes camarades de bien vouloir m'excuser pour les indiscretions que j'ai été obligé de commettre mais, devant une œuvre aussi délicate, je serai contraint d'avoir recours à leur participation en retraçant fidèlement leur souvenir et en présentant les documents qui pourront me parvenir en cours d'exécution.

Commandant BIENPETIT

Paris, le 16 décembre 1948.

## CHAPITRE I

### UN ESPRIT MYSTERIEUX. LE PROCHE-ORIENT FORGE DES RESISTANTS. D'ORIENT A OCCIDENT. L'EXODE. PREMIERE REUNION CLANDESTINE A BORDEAUX

#### ENTREVUE DU COMMANDANT BIENPETIT ET DU LIEUTENANT DE B..., ANCIEN SAINT-CYRIEN

Ce jour-là, lorsque d. B... vint au rendez-vous que je lui avais fixé, je m'étonnai de le trouver vivement inquiet : Que se passait-il ? Quelle importance donnait-il à notre rendez-vous ? Nous n'étions cependant plus à l'époque tourmentée de la clandestinité... Que craignait-il ? Je crus utile de le rassurer et je le mis immédiatement au courant de mon intention : Ecrire un volume retraçant l'histoire du Réseau « LIBAN » et lui demander pour cela quelques précisions indispensables sur la vie de Notre Chef avec lequel il avait, en plus de sa vie d'homme, passé toute son enfance.

Après un instant de réflexion, il me dit :

— Votre demande est pour moi un honneur autant qu'une tâche difficile ; cependant, je vais essayer de vous décrire de mon mieux, le vrai visage et la vie agitée de mon vieux camarade. Extérieurement, il reflète une personnalité simple et modeste bien que des réflexes assez mystérieux l'animent. Le mot « lutte » semble gravé sur sa personne et c'est peut-être grâce à cette lutte qu'il s'est livrée

à lui-même qu'il garde une apparence et un caractère extrêmement jeune malgré les 62 années qui pèsent sur ses épaules.

» Une première impression le fait souvent apparaître comme un homme au caractère difficile et sur lequel on a du mal à fixer un jugement précis. Jugez, par exemple, de ses bizarreries :

» A l'époque de la clandestinité, je me trouvais en sa présence, à son poste de commandement, où il travaillait avec sa secrétaire. S'adressant à moi il dit : « Puisque vous connaissez l'italien, voulez-vous traduire et dicter à ma secrétaire, ce rapport qui me parvient de Bari. »

» Surprise ! Ce rapport était écrit en français, alors pourquoi cette demande ? Toutefois, pour ne pas déjouer sa ruse, je dictai le rapport en donnant l'impression que je déchiffrais de l'italien... Pourquoi cette fantaisie de sa part ? J'en ai toujours ignoré la raison.

» Pendant nos jours de lutte, nous nous sentions parfois très fatigués. « Venez, me dit-il, pour nous reconforter, nous prendrons ensemble une vodka. » J'acceptai et, après avoir bu, il ajouta : « Excellente, n'est-ce pas, cette vodka ? » Je répondis oui très naturellement, bien que je me fus aperçu qu'il s'agissait non pas de vodka, mais d'un excellent apéritif du Proche-Orient dénommé raki.

» Pourquoi avait-il insisté en me demandant ma confirmation sur ce qui n'était pas ce qu'il disait ? Que voulait-il me faire dire ? Pourquoi ce travestissement ? Il est vrai qu'à cette époque, tout était camouflage !

» Je vous rappelle simplement ces petits détails pour vous aider à suivre sa nature baroque et pour que vous compreniez mieux le rôle qu'on lui confia pendant la clandestinité, je vais vous retracer une partie de sa jeunesse, qu'il passa près de moi.

» Il vint au monde à Constantinople, en 1886. Sa noble famille fit don d'une église, ainsi que d'une école, à une cité Arménienne nommée « Armach ».

» Quelques mois avant sa naissance, sa mère se place



sous la protection miraculeuse de Sainte-Sophie, en lui demandant de lui donner comme enfant, un fils, et de le garder toujours sous sa sainte protection.

» Bien des années plus tard, durant l'occupation allemande, mon camarade devait s'adresser également à sainte Sophie, prendre d'elle son pseudonyme et demeurer sous sa protection. Les Allemands à Paris, devaient promettre une somme importante à la personne qui leur révélerait l'identité de « Mlle Sophie ».

» Au cours de la vie, certaines époques forgent l'homme suivant les nécessités de l'heure, et c'est précisément à cette époque ensanglantée, de 1886 à 1896, que mon ami, qui était alors âgé d'une dizaine d'années, reçut l'empreinte douloureuse et révoltante d'un spectacle d'horreurs et de misères provenant d'un régime de terreur qui régnait dans le Proche-Orient.

» Son âme d'enfant ne fut nourrie que de la vision abominable des massacres, terreurs, perquisitions, exils, emprisonnements, pendaisons, etc... qui se déroulaient journellement.

» Pour échapper aux griffes du Gouvernement turc, certains révolutionnaires tentèrent de se réfugier auprès des Consuls Français et Russe. Dans ce dernier, parvint à se réfugier momentanément, un militant révolutionnaire nommé TERTSAKIAN-VRAMIAN (devenu plus tard, Député au Parlement Ottoman).

» L'oncle de mon camarade, également réfugié avec ce révolutionnaire, devait tout tenter pour préparer la fuite de celui-ci, mais les allées et venues du Consulat étaient surveillées sévèrement par un gardien nommé Mihran qui se trouvait toujours en faction à son pavillon d'habitation situé face à la grande porte d'entrée. Il était très difficile de distraire son attention.

» C'est alors qu'on a proposé à mon jeune camarade, de jouer son premier rôle.

» Prenant un visage naïf et souffreteux, il se présenta au gardien en lui demandant poliment un verre d'eau. Qui

pouvait refuser pareille demande à un enfant aussi charmant ? Mihran en fut dupe et cela d'autant plus que par ailleurs, il le connaissait. Il prit donc un verre à portée de sa main, le remplit d'eau et l'offrit à mon camarade, sans cependant avoir quitté son poste.

» L'enfant voulait obtenir autre chose : à peine avait-il le verre en mains que, tout en riant, il en lança le contenu au visage de Mihran, pour fuir aussitôt à l'intérieur du pavillon. Imaginez la colère du portier ! Une poursuite s'engagea dans la maison et c'est alors que TERTSAKIAN-VRAMIAN profitant de cette aubaine, s'échappa du Consulat...

» Le tour était bien joué ; le but visé atteint...

» Mon camarade, qui n'avait que dix ans, était « devenu un révolutionnaire » ! Il était fier de son premier exploit. Un peu plus tard, il se servait de sa sacoche d'écolier pour y dissimuler et transporter des armes.

» En 1900, il était arrivé à se procurer clandestinement les journaux *Drochak* et *Pro-Arménia* qui étaient imprimés à Genève et à Paris et qu'il distribuait secrètement à certains camarades de notre Ecole Mekhitariste où nous faisions nos études.

» Peu à peu ses actions, ses paroles firent de lui un « vrai révolutionnaire », un « véritable résistant » dont nous admirions tous le courage.

A cette époque de troubles, les idées, les sentiments de bonté et de justice qui régnaient sans distinction au sein de toutes les classes françaises, aussi bien intellectuelles qu'ouvrières, se révoltèrent contre les souffrances que le peuple arménien subissaient. Jaurès, Clémenceau, Pressencé, Denis Cochin, Pierre Quillard, Anatole France, Victor Bérard, etc., organisèrent à Paris et dans toute la France de grands meetings de protestation contre la barbarie du Sultan Rouge. De son côté, le Proche-Orient commençait à secouer le joug et à vouloir s'affranchir des cruautés subies depuis si longtemps. Le Sultan Rouge régnait en Maître



**ALEXANDRE MIHRAN PERVAZOFF**

*Origine Arménienne*

*(Oncle de notre Chef « Sophie »)*

*Etudes supérieures faites à Paris. Révolutionnaire notoire.  
Collaborateur de M. Pierre Quillard, Directeur de la revue  
« PRO ARMENIA » à Paris. Victime de l'abominable  
massacre de 1915.*



absolu et sa tyrannie opprimait des millions de sujets de toutes races, mais principalement Arméniens.

» Pour la première fois en 1905, le poing de ce peuple martyr se dressa contre le Sultan et des échos de la déflagration d'une machine infernale retentit ce cri : « Assassin, tremble de la vengeance d'un peuple persécuté. »

» Malheureusement, l'attentat échoua ce jour-là et les souffrances du peuple redoublèrent. Chaque jour de nouvelles arrestations, détentions, pillages, crimes, furent commis. Une grande partie de la jeunesse d'avant-garde se trouvait reléguée dans les oubliettes et n'attendait plus que la mort...

» Trois ans plus tard, les rescapés des exils ou des emprisonnements, furent sauvés par la proclamation de la Constitution du Gouvernement Ottoman. Mon camarade faisait partie de ceux qui, par leurs souffrances, contribuèrent à l'indépendance de leur pays. Dès sa libération en 1908, il risqua à nouveau sa vie par son activité en Cilicie. Ce fut pour lui, une autre étape de souffrances et de misères, mais la déclaration de guerre des Balkans le fit fuir en Egypte pour ne pas être enrôlé comme soldat dans l'armée turque.

» En Egypte, où la vie était plus calme, il parvint à gagner la sympathie de la Cour. Grâce à son amour du travail, il améliora sa situation et assura l'avenir de sa famille. Il fut agréé comme horloger par la Cour du Sultan dont il obtint une distinction.

» En 1914, lorsque la guerre éclata, cet événement bouleversa l'âme de tous les Arméniens qui s'inquiétaient de leur sort et de celui de la France. En effet, ces deux peuples ont toujours été liés par une solide amitié du cœur et de l'esprit : la gloire de l'un et la misère de l'autre ont toujours été solidaires.

» Que deviendront la France et l'Arménie dans cette tourmente ? Voilà la question qui hantait les esprits.

» Comment l'Arménie réalisera-t-elle sa destinée si la



France, patrie de l'humanité, perd la guerre ? Au cœur de chacun vivait, tenace, le désir que Dieu la protège !

» 1914. Jour de cauchemar ! Tous les Arméniens désirent venir en aide à leur amie la France. A Paris, les étudiants arméniens de la Sorbonne ouvrent la marche et des centaines de jeunes s'inscrivent comme volontaires pour partir sur le front. De sombres jours se succèdent. Le désespoir est dans les cœurs.

Mon camarade, avec sa clairvoyance pensa que la Turquie entrerait tôt ou tard dans la guerre contre les Alliés. Il écrivit alors à Constantinople à son bon ami D. Y. qui occupait un poste important dans le P.T.T. du quartier Galata, en lui recommandant d'entrer secrètement en relations avec le Consulat de France et de se mettre à sa disposition. Cet ami fidèle accepta cette mission sans aucune hésitation et rendit un grand service à la cause des Alliés. C'était un Arménien qui n'a fait que son devoir, sans aucune arrière-pensée matérielle.

» 1915. Le Gouvernement turc, avec la protection des officiers allemands, déporte la population laborieuse d'Arménie. Villes, villages, églises sont pillés. Un million et demi d'arméniens sont déportés dans le désert d'Arabie et tous y trouvent une mort atroce. Destruction systématique, actes de barbarie sans précédent.

Pour vous donner l'atmosphère tragique de cette époque, je veux vous citer quelques paroles éloquentes des personnalités françaises officielles :

» Le 6 avril 1916 a eu lieu une importante manifestation en l'honneur de l'Arménie dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, au milieu d'une salle bondée. La réunion était présidée par M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, ancien président de la République, qui, dans un discours vibrant, a défini le sens de la réunion :

» ... Nous venons préparer ici un grand acte de justice, un peuple s'est rencontré aux lieux les plus vénérables de la terre, intelligent, laborieux, cultivé, mariant la finesse asiatique à l'esprit de l'Europe, avant-garde de la civilisation gréco-latine en Orient, qui un jour mêla son destin, sous les Lusignan à celui de la France ; qui, après avoir goûté la puissance et la gloire, tomba sous le joug ottoman, et dont l'existence, depuis lors, n'a été qu'un long supplice ; tantôt le silence du sépulcre, coupé de loin par un psaume liturgique, évocation de la liberté perdue ; tantôt les pillages, les viols, les proscriptions, les conversions forcées, les exactions de toutes sortes. Des arméniens proscrits, errants, implorèrent l'Europe. L'Europe, au Congrès de Berlin, se porta garante de la sécurité de l'Arménie.

» Promesses vaines ! Alors, de France, d'Angleterre, d'Italie, de Russie, de Suisse, d'Amérique, des voix généreuses s'élevèrent et parmi elles celle de l'écrivain illustre, de ce maître de notre langue, Anatole France. A chaque protestation nouvelle répondaient de nouvelles tueries et cet héroïque martyr d'un peuple devenait le scandale du genre humain.

» C'est ce crime, un des plus grands de l'histoire, que nous venons flétrir à la face du monde. Le Comité organisateur de cette manifestation a voulu donner un caractère exclusivement français. Tout le monde comprendra que les Arméniens, sous le deuil qui les accable, gardent le silence.

» C'est l'Allemagne d'abord que nous rendons responsable de ces forfaits. C'est l'Allemagne qui, signataire du traité de Berlin, a violé ses engagements en laissant un sultan sanguinaire torturer les Arméniens, comme c'est l'Allemagne, qui, garante de la neutralité belge, a ravagé la Belgique. Cepen-

dant qu'à La Haye elle combattait les extensions de l'arbitrage proposées par nos plénipotentiaires, s'ingéniant à réserver les chances de guerre au moment même où nous nous efforcions de les réduire, en Orient elle ouvrait toutes les violences qui pouvaient assouvir ses convoitises.

» Patience ! La France, que l'héroïsme sublime de ses enfants a replacée à son rang, la France peut dire à l'Allemagne : « Tu jettes la fleur de ta jeunesse et ton idéal d'autrefois en d'inutiles carnages ; tu t'es trompée ! Tu as jugé la France sur une écume cosmopolite qui, à la surface de Paris, la cachait à tes yeux. La France, à qui tu prodiguais tes mépris, est apparue sur la Marne, au Grand Couronné, sur l'Yser, à Verdun, plus vaillante, plus grande que jamais. Tu essayais de faire croire, et il se trouvait des ignorants et des naïfs pour écouter tes fausses leçons que l'Allemagne était jeune et que la France était vieille, comme si le Brandebourg ou la Prusse étaient toute l'Allemagne, comme si Charles-Quint était plus jeune que Henri IV, Othon que Philippe-Auguste et Attila que Clovis.

» Toute cette science menteuse, nos soldats l'ont percée à jour, en montrant avec leurs visages intrépides la vraie figure de la France,

» Les feux de l'aurore éclairent l'Arménie quand nous sommes encore dans la nuit. Aujourd'hui, c'est le rayon de la France qui va réchauffer sa tristesse. De notre antique Sorbonne, de la Montagne-Sainte, acropole des lettres et des sciences, d'où la pensée française depuis cinq siècles, verse au monde la lumière, la France, tenant embrassée tous ses fils, répond par un cri d'amour à ton gémissement, O glorieuse Arménie, qui toi-même, jusque dans l'ombre de la servitude, gardais le secret des lettres, des arts et de la liberté de la conscience.



» Et le jour où, après avoir vu les aigles vengeuses de la Russie, à Erzeroum, témoin de tant d'horreurs, tu apercevras nos couleurs sur la cathédrale de Strasbourg et sur la cathédrale de Metz, une aube nouvelle illuminera la fierté de tes morts ; tu jetteras enfin ta croix, et tu marcheras, toi aussi, dans la Justice ! »

D'autres discours furent prononcés et nous en reproduisons un, à titre de documentation, celui de M. Anatole France qui, dans un exposé d'une haute tenue littéraire, rappelle les massacres ordonnés, il y a vingt ans, par le sultan Abdul-Hamid, massacres contre lesquels il n'y eut que quelques timides protestations.

» ... Il convient donc, Mesdames et Messieurs, qu'une assemblée de France rende à ce peuple, dans sa grande et noble infortune, un solennel hommage. Nous accomplissons ici ce devoir sacré. Nous rendons à l'Arménie les honneurs dus moins encore à ses illustres infortunes qu'à la constance avec laquelle elle les a supportées. Nous la louons de cet invincible amour qui l'attache à notre civilisation. Car l'Arménie est unie à nous par des liens de famille et comme l'a dit un patriote arménien, elle prolonge en Orient le génie latin. Plus d'un million d'arméniens sont morts pour notre cause, et notre nom sur les lèvres. Ces chrétiens, disent les Turcs, organisaient une vaste insurrection et tendaient la main aux ennemis du Croissant. Les assassins ne sauraient légitimer leur crime par cette imputation. Mais il est vrai que les Arméniens appelaient de leurs vœux la victoire de la France et de ses alliés.

» Après la victoire de nos armées qui combattent pour la Justice et la Liberté, les Alliés auront de grands devoirs à remplir. Et le plus sacré de ces derniers sera de rendre la vie aux peuples martyrs, à la Belgique, à la Serbie alors, ils assureront la

sûreté et l'indépendance de l'Arménie. Penchés sur elle, ils lui dirent : « Ma sœur, lève-toi ! ne souffre plus, tu es désormais libre de vivre selon ton génie et ta foi. »

En 1919, un cardinal français, l'évêque d'Orléans, Mgr Touché, disait dans l'église de la Madeleine à Paris : « Si, après cette guerre, les Alliés n'accordaient pas à l'Arménie son indépendance ; si les Arméniens faisaient sauter Constantinople à la bombe, moi, le serviteur de l'Eglise, je leur donnerais l'absolution. »

Devant l'épreuve que traversait la France, l'âme de mon ami, parmi tant d'autres, était plongée dans la souffrance. Il fit abnégation de sa situation, de ses biens et même de sa famille et commença à écrire, jour et nuit, à ses camarades, des lettres d'appel au devoir.

» Il entra en relations avec le général Brémont qui était, à cette époque, colonel.

» Il apporta sa pleine contribution à la formation de la LEGION ARMENIENNE qui groupa cinq mille cinq cents volontaires.

» Le 19 septembre 1918, lorsque le célèbre combat d'Arara eut lieu, le général Allemby fit l'éloge des soldats arméniens pour leur remarquable bravoure.

» Arara, qui était occupé par les 701<sup>o</sup> et 702<sup>o</sup> bataillons allemands qui servait en même temps d'observatoire d'artillerie, tomba sous les assauts des légionnaires arméniens, dont l'héroïsme dans cette lutte força l'admiration de tout le monde.

» Le 17 décembre 1918 mon camarade quitta la Syrie et, pour la deuxième fois, entra en Cilicie, il devint officier d'ordonnance du colonel Brémont lequel avait reçu l'ordre de fonder un Gouvernement arménien sous la haute protection de la France.

» Lorsque les Alliés gagnèrent la guerre, partout les cœurs furent en liesse.



**LES PREMIERS VOLONTAIRES ARMÉNIENS PARTIS SUR LE FRONT**





9<sup>o</sup> BATAILLON. 3<sup>o</sup> COMPAGNIE DES VOLONTAIRES ARMENIENS  
PARMI EUX TRENTE SONT MORTS AU CHAMP D'HONNEUR en 1914



LE GENERAL BREMONT  
ANCIEN GOUVERNEUR DE LA CILICIE

## ATTESTATION DU GENERAL BREMOND

Le général BREMOND Edouard (C. R.), ancien administrateur et Chef de la Zone des Territoires ennemis occupés (Cilicie) certifie qu'il est à sa connaissance que M. H. S..., secrétaire général des anciens Volontaires Arméniens, demeurant à S..., a servi à la LEGION D'ORIENT et à la LEGION ARMENIENNE pendant la guerre de 1914-1918, qu'il a toujours fait preuve de sentiments français, que ses deux fils ont servi pendant la guerre actuelle dans l'aviation française et s'y sont bien conduits.

Cette famille, qui a dû se réfugier en France à cause des services qu'elle avait rendus à notre pays, a tous les titres pour y être traitée sur le même pied qu'une famille française normale de bonne qualité.

General BREMOND,  
24, rue Desnouettes, PARIS.

*Paris, le douze juin 1943,*

(Signature légalisée avec cachet.)



» En Europe, l'Armistice fut signé mais dans le Proche Orient, la bataille continuait encore.

» Vers la fin de cette guerre, certains diplomates sans jugement et sans clairvoyance, sur de fallacieux prétextes pacifiques, décidèrent de rendre la Cilicie à la Turquie.

Le Gouvernement Français, après la retraite de Clémenceau, qui n'aimait pas du tout les Turcs, se figurant, à tort, que la Turquie aidée par la France à se relever, deviendrait son alliée en Orient, décida donc de restituer à la Turquie les régions de la Cilicie occupées par ses troupes. Les dirigeants orientales sur l'espoir d'avoir dans la Turquie relevée grâce à l'aide française une alliée reconnaissante. Ils se sont lourdement trompés ; la tactique turcophile n'a eu pour résultat que l'abaisser dans tout le Proche Orient le prestige et l'influence séculaires de la France qu'elle avait acquis par la protection de l'élément chrétien.

» De tous temps, la Cilicie fut un territoire très convoité par les conquérants d'où on pouvait dominer à son aise les pays lointains. Cette terre constituait également au point de vue commercial, une seconde Egypte, très intéressante entre autre, pour la production cotonnière.

» Avec juste raison, mon camarade pensait que l'abandon de ce pays à la Turquie, entraînerait par la suite celui de la Syrie, et que l'influence française perdrait alors tous ses droits sur le Proche Orient.

» Il fit comprendre le danger de cette annexion en parlant avec le colonel Brémont et celui-ci, partageant son idée, écrivit directement à Paris pour protester auprès du Gouvernement ; pour toute réponse, il reçut un blâme officiel !

» Malheureusement, le colonel Brémont n'était pas un maréchal Lyautey...

» Mon camarade vint à Paris, très attristé par les événements qui venaient de se dérouler en Cilicie. Il fallait

essayer de tout oublier ; cependant, cette vision de souffrance, ce cauchemar, demeureraient présents au fond de son cœur.

» Un grand désir lui vint de s'attacher à un travail pacifique et de se dévouer entièrement à sa seconde patrie. Il devint citoyen français, fit la liquidation de ses avoirs en Egypte, et s'occupa de son métier. Il entreprit, au cours de sa vie, de grands travaux et fit par exemple, construire un immeuble moderne de 99 appartements.

» Pendant quinze ans, il demeura directeur responsable d'un journal quotidien à Paris et fut élu secrétaire général de l'Union des Volontaires et Combattants Arméniens.

» Il se créa également de très hautes relations avec des personnalités attachées au Gouvernement et, très souvent, ses compatriotes eurent recours à lui pour aplanir certaines difficultés administratives.

» En 1937 les Turcs, grisés par leur gain facile de la Cilicie, réclamèrent une nouvelle annexion : celle de Sandjak d'Alexandrette. Devant cette audacieuse demande, mon camarade, d'accord avec le Comité Exécutif des Combattants, décida d'adresser une lettre au Ministère de la Guerre.

» En voici le texte :

# UNION DES VOLONTAIRES ET COMBATTANTS ARMÉNIENS

Publié au Journal Officiel le 16 6-33  
Déclaration à la Préfecture 170.490

Téléph. : Bo'z. 44 30

—  
SIÈGE SOCIAL :

163. AVENUE JEAN-JAURÈS, 163  
PARIS (19<sup>e</sup>)

Paris, le 11 janvier 1937

Monsieur le Ministre,  
Ministère de la Guerre,  
231, Bd Saint-Germain, PARIS.

Monsieur le Ministre,

Devant l'incertitude des événements qui pourront surgir en Europe et surtout devant les lourdes menaces diplomatiques turques concernant le Sandjak d'Alexandrette, qui peuvent prendre la tournure d'un conflit armé, nous tenons à porter à votre haute connaissance, nos points de vue en vous priant bien respectueusement d'en faire l'objet de votre attention, savoir :

Que notre Union est la seule organisation militaire ayant des ramifications partout, même à l'étranger, groupant aujourd'hui tous les combattants et volontaires arméniens ;

Que depuis quelque temps, les événements graves qui viennent de se dérouler en Syrie, mettent de nouveau, aux prises, le Gouvernement français avec les Turcs.

Que nous ne cessons de recevoir de nos bureaux de différents pays, des pressions nous obligeant à prendre des décisions fermes. Nous ne voulons pas manquer l'occasion



de prouver que nous seuls, les arméniens, connaissons depuis des siècles, la vraie langue qu'il faut employer avec les Turcs, en de pareilles circonstances.

C'est pourquoi nous nous tenons prêts aujourd'hui si, par hasard, ces événements s'aggravant, nécessitaient une intervention militaire, à vous déclarer que vous pouvez compter entièrement sur nous le cas échéant.

Que nous pouvons mettre sous vos ordres, toute notre force groupée soit en France soit à l'étranger et, comme par le passé, servir d'avant-garde pour mettre fin aux prétentions bellicistes des Turcs.

Comme nous faisons notre possible pour encourager l'œuvre entreprise sous votre haute compétence, concernant l'instruction militaire de nos jeunes compatriotes, nous ne manquerons pas à notre devoir le jour glorieux où nous aurons de nouveau, l'occasion d'affronter les forces turques sous le drapeau tricolore de la France, témoignant une fois de plus au Monde, que si la cause arménienne reste en suspens, d'après une politique aveugle, elle ne doit pas tarder à trouver sa solution sous la haute protection de la France, notre patrie adoptive.

A chaque pas que voudra faire la Turquie, se dressera devant elle le rempart de la Légion des Volontaires Arméniens.

Toujours prêts à servir la France, voilà notre devise par laquelle nous arriverons à la victoire finale. Fiers des vertus de notre race, nous venons vous témoigner une fois de plus, Monsieur le Ministre, notre dévouement, notre discipline et notre fidélité.

Union des Volontaires et Combattants Arméniens.

Le Secrétaire Général :

Signé : H. S...

» Maintenant que je vous ai retracé l'histoire du passé de mon cher camarade, j'espère que, suivant votre désir, je suis arrivé à vous donner une idée assez détaillée de sa

personne et je vais compléter en vous parlant de ce qui se produisit en 1939, lorsque la guerre éclata.

» Comme tout homme valide, les deux fils de mon ami furent mobilisés et occupèrent leur poste dans l'armée de l'Air. La carrière de chacun était ouverte et, suivant l'exemple de leur père dans le passé, ils donnèrent leur plus entier dévouement à la France. C'est la raison pour laquelle leur chef, le Colonel BESSON, commandant la base aérienne d'Etampes, a tenu, à l'occasion du mariage du fils aîné, à porter un toast aux nouveaux époux en déclarant, devant une nombreuse assistance et en présence des généraux BREMOND, CHEVALLIER et FOURNIER, « ... et ayant été leur chef, j'ai pu apprécier leur qualité de service et si tous les français avaient fait leur devoir comme les fils de S..., la France ne se serait pas trouvée dans l'état où elle est aujourd'hui. »

» Un homme tel que mon ami, ayant eu un passé révolutionnaire comme celui que j'ai résumé, ne pouvait rester indifférent aux misères que sa patrie allait subir ! Il pensait que l'humanité serait entraînée dans une souffrance effroyable et, malgré son âge, il voulut agir, apporter sa contribution au devoir national.

» Il envisagea les possibilités susceptibles de contribuer à augmenter les effectifs français ; il prit rendez-vous avec certaines personnalités et ses suggestions eurent pour bon résultat : VINGT MILLE VOLONTAIRES ARMÉNIENS.

» La cinquième colonne était à l'œuvre ; plus tard, deux millions environ de soldats se rendaient à l'ennemi ! Toutes les opérations militaires menées à cette époque, semblaient illogiques, incompréhensibles...

» Le 12 juin 1940, mon camarade, accompagné de l'ancien ministre K..., se présenta au Général Dentz, gouverneur militaire de Paris, afin de recevoir les instructions nécessaires pour ses camarades combattants volontaires, qui voulaient apporter leur aide à la défense de Paris.

» Il apprit, hélas, que le Général avait reçu l'ordre de déclarer Paris VILLE OUVERTE.

» En recevant cette nouvelle, mon camarade demande où se trouvera la ligne de défense ; il espère que la France ne souhaitera tout de même pas la bienvenue aux tyrans !

» Le Général Dentz lui indique le chemin de BORDEAUX et lui donne certaines facilités pour rejoindre le Gouvernement qui se repliait sur cette ville.

» Peu avant que les derniers ponts autour de Paris aient sauté, mon camarade parvenait à passer la Seine.

» L'exode survint ; une misère épouvantable et sans précédent commença, livrant la population entière à la mort sur les routes ! Il faudrait un Victor Hugo pour écrire une seconde fois *Les Misérables*, retraçant les drames innombrables que cet exode suscita. Laissons ces considérations à l'historien de l'avenir afin de ne pas dévier de notre tâche.

» Toujours en compagnie de l'ex-ministre K..., mon camarade arriva à Limoges puis à Bordeaux.

» L'armistice fut signé. L'armée allemande entra « victorieuse » à Bordeaux.

» Peu après ma démobilisation, je revis mon camarade et je me rappelle le souvenir qu'il me confia alors ainsi :

» ... Ce que j'ai vu et entendu de tous côtés, au cours de cet exode est incroyable ! Comment la France a-t-elle pu rendre à l'ennemi environ deux millions d'hommes, sans que la lutte continuât jusqu'au bout ? Comment certaines Françaises ont-elles pu accueillir les Allemands avec le sourire, et parfois même, des fleurs. Dès que ma femme et ma fille, qui pourtant était bien jeune, entendirent le pas des Allemands au dehors, elles éprouvèrent un sentiment très douloureux et pleurèrent ; quand ma femme vit les premiers Allemands, elle chercha à rester dans la solitude et se sentit si mal que je dus la reconduire à notre hôtel ; après un petit réconfort et comme je lui demandais la cause véritable de son malaise, elle me dit : « Quel drôle d'hom-



me tu es. Ne vois-tu pas, dans le visage de ces ennemis, l'âme des Turcs ? » Ce rappel tragique me fit beaucoup réfléchir et pendant longtemps je suis resté tourmenté et perdis le sommeil. »

» Je viens de répéter les paroles exactes de mon camarade à cette époque et dont je me suis souvenu fidèlement.

» Lors de la première réunion qu'il eut à Bordeaux avec le général T..., et l'ancien ministre K..., ils discutèrent longuement et prirent la décision suivante :

» Le général T... devait partir pour Londres par la voie de l'Espagne afin de rejoindre le général DE GAULLE. L'ex-ministre K... devait rester à Bordeaux afin de suivre les événements gouvernementaux, et mon camarade devait rentrer à Paris afin d'organiser un réseau de patriotes contre l'ennemi.

» Suivant l'inspiration que feu sa mère avait eue et dont j'ai parlé tout à l'heure, il se plaça à son tour sous la protection de SAINTE SOPHIE et prit d'elle son pseudonyme.

» Ainsi naquit « Sophie », futur chef de toutes les opérations clandestines.

» Sitôt dans le feu de l'action, « Sophie » sentit se ranimer en lui, l'ardeur de son passé. Devant lui réapparissait l'horrible image de sa jeunesse tourmentée. Cette fois encore il fallait lutter, mais avec sagesse ! Il se rappela le serment qu'il avait fait autrefois : Etre prêt à tous les sacrifices pour alléger les misères humaines.

» L'occupation ennemie transforma, on s'en souvient, complètement la capitale ; une impression d'abandon y régnait ; la circulation était réduite ; seul y résonnait le bruit des bottes allemandes sur le pavé ! Les ennemis avaient déjà accompli ce qu'ils souhaitaient et s'étaient installés avec arrogance. La gaité au cœur, on les entendait chanter la gloire et la force de la tyrannie : « Hoch Deutschland » (à bas les faibles et les esclaves) mais...

» « Sophie » en écoutant ces chants se dit : « Non, la France n'a jamais été faible et ne sera jamais une esclave. »

» Il se rendit chez l'ex ministre I..., qui, avec clairvoyance, lui avait suggéré de se préparer pour une lutte de longue durée. Cet ex ministre recommanda à son fils, officier dans l'armée française, de coopérer sans réserve avec « Sophie » ; il accepta et promit de donner en toute circonstance son aide entière à « Sophie ». Celui-ci en fut très heureux car il sentait ce jeune homme animé d'un violent désir de servir la France et prêt à la lutte. Après un entretien, ils se mirent d'accord sur certains points importants.

» « Sophie » se dirigea, peu après, vers la rue Bachaumont où il retrouva son ancien camarade D M..., qui, autrefois, fit son service militaire en Syrie. Il fit d'autres déplacements auprès de certains camarades et forma un « noyau » composé d'hommes dévoués à sa cause. Il jeta les ponts de l'union des Combattants Patriotes. Quinze à vingt personnes furent réunies et, peu à peu, ce nombre grandit.

» Sans m'étendre sur les détails, je voudrais vous donner une idée de la façon dont « Sophie » constitua son Réseau.

» Dès juillet 1940, il groupa des Français et Arméniens autour de lui en attendant les directives qui devaient lui venir de Londres.

» Vers la fin septembre 1940, M. A..., rentrant de Syrie, se mit en rapports avec « Sophie » ; il lui donna des renseignements sur l'activité de la Résistance Française et Arménienne qui s'organisait là-bas et l'avertit qu'un lieutenant de l'armée de l'air nommé Dassa, viendrait en mission à Paris et prendrait contact avec lui.

» Effectivement, peu de temps après, « Sophie » reçut la visite de ce lieutenant, auquel il donna tous les détails voulus sur sa petite organisation. Le lieutenant prit note attentivement de ce qui lui fut confié et, en retour, il transmit à « Sophie » les directives suivantes :

» « Sophie » devait être attaché aux ordres de GRU-

CHET-VALASSE sur lequel il devait apprendre plus tard qu'il s'agissait du PROFESSEUR LIENARD, INGENIEUR EN CHEF DES POUDRERIES DE FRANCE, qui dirigeait plusieurs Réseaux clandestins.

» Le lieutenant Dassa assurait lui-même la liaison.

» Chaque jour, « Sophie » plaçait les rapports destinés au professeur, dans la boîte aux lettres secrète et en retirait le courrier qui lui était adressé.

» A cette époque, il reçut du Professeur, le titre de « SOPHIE, CHEF DE GROUPE DES PATRIOTES ».

» Lorsque l'activité du Réseau se fut étendue, vers 1941-1942, le Professeur LIENARD, connaissant son passé, son intelligence et son expérience sur les mouvements de résistance, le nomma « CHEF DU RESEAU LIBAN ». Ceci, probablement, d'après les instructions qu'il avait reçues de Syrie-Liban. « Sophie » garda ce titre jusqu'à la Libération.

» Il eut pour mission d'assurer la distribution des tracts, de venir en aide aux réfractaires en leur fournissant des fausses cartes d'identité et des certificats de libération des stalags ; il devait également leur apporter une aide pécuniaire. Par ailleurs il mit à la disposition du Professeur LIENARD, environ 17 fusils, 300 mitraillettes, 400 grenades ; une petite partie de tout cela fut distribuée par ses soins aux patriotes.

» Notre aide nous permit de faire pénétrer dans différentes organisations allemandes à Paris certains de nos hommes comme agents secrets.

« Sophie » fut chargé de faire passer à l'étranger, quelques-uns de ses patriotes. C'est alors que, grâce aux possibilités qu'il avait, nous y arrivâmes et il nous fut possible de recevoir une quarantaine de rapports de toute première importance, ceci de 1942 à 1945.

» Nous ignorons comment le professeur LIENARD utilisa tous les services que nous lui avons rendus ; nous ne devons pas chercher à le savoir et nous sommes toujours restés ignorants de cela jusqu'à la Libération.



» C'est à ce moment que le Professeur présenta notre chef au Général LAZARD et au Colonel DE ROQUE-MAURE en leur disant : « VOILA NOTRE MADEMOISELLE SOPHIE, CHEF DU RESEAU LIBAN. »

» Nous avons alors appris par le Général Lazard que nos armes avaient été parachutées au maquis « CESAR » à Cannes, et par le Colonel De Roquemaure, que nos rapports étaient parvenus en Algérie.

» Je dois également ajouter que, pendant la clandestinité, en 1942, « Sophie » coopéra à la formation de l'INSTITUT ARMENIEN DE FRANCE, qui, depuis, a reçu son homologation, et dont le Président est notre camarade D...

» Nous avons également apporté notre contribution à la formation de l'AMICALE DES ANCIENS DE LA BASE AERIENNE DE CHATEAUDUN dont le vice-président est le fils aîné de notre Chef.

» Le but principal de ces deux organisations était de grouper des hommes dévoués à notre cause. C'est ce qui nous a permis de choisir parmi eux certains hommes pour leur confier des missions assez délicates.

» En 1943, notre Réseau prit une extension importante.

» Nous avons dû envoyer un homme d'élite à l'étranger, avec la protection d'une organisation internationale.

» Notre agent, officier dans l'artillerie française, reçut l'ordre formel du Réseau, de s'infiltrer dans les milieux dirigeants arméniens agréés en Allemagne, afin de nous transmettre des renseignements d'ordre militaire.

» Cet agent, grâce à la protection dont il bénéficiait, put éloigner de tout danger des groupes et des personnalités résistants, menacés par les forces allemandes aussi bien en France que dans certains autres pays occupés.

» A ce moment, notre attention était portée sur la Roumanie. Notre agent y protégeait des résistants notoires, entre autre, M. Herant Torossian chez qui se cachaient également des membres du Gouvernement roumain actuel.

» M. Torossian, grand ami de la France, fut l'un des

artisans du coup d'Etat du 23 août 1944, par lequel la Roumanie abandonna le Reich nazi et se rallia de toutes ses forces aux Alliés en poursuivant la lutte jusqu'à la victoire finale.

» C'est ainsi que nous avons apporté notre contribution au Coup d'Etat de Roumanie.

» Le Gouvernement roumain, issu de la Libération, remercia M. Torossian en le nommant Consul général de Roumanie en France et Conseiller à l'Ambassade.

» Après la Libération, le professeur LIENARD voulut jalousement que nous restions dans l'ombre en gardant tous nos secrets.

» Je viens de faire ce petit résumé afin de vous permettre de mieux suivre les faits qui se déroulèrent.

» Maintenant, pour plus de précisions sur l'activité du « Réseau LIBAN », il serait bon de s'adresser directement à mon camarade, « le chef Sophie ».

J'avais écouté avec un vif intérêt, le long récit du Lieutenant de B..., et je lui dis à mon tour :

« Vous savez très bien que notre chef n'aime pas s'étendre sur le passé ; le professeur LIENARD était d'ailleurs aussi discret et nous pouvons regretter qu'il soit mort sans avoir pris le temps d'écrire ses mémoires, car ils eussent été d'une importance remarquable. En conséquence, j'estime qu'il appartient à chacun d'entre nous de faire un petit effort pour résumer et mettre en pleine lumière l'activité passée de notre Réseau, grâce auquel un travail important a été indéniablement accompli. Il serait dommage que la bravoure si désintéressée de tous nos camarades ne fût pas portée à la reconnaissance du public et je crois que le mieux serait de prier chacun de nos anciens camarades de retracer fidèlement ses souvenirs.

— Il est sans doute délicat de publier des écrits sans le consentement de « Sophie » me répondit le lieutenant de B., et il faut, tout d'abord, s'adresser à lui pour le convaincre de la nécessité de cette publication. Si, par suite de son

âge, il aime à vivre dans la tranquillité et le plaisir que lui procure sa basse-cour, où il traite avec « amour » par exemple, « Mme de Blanchette » (une merveilleuse chèvre), ou bien « Coco-Bey » (un énorme coq), il faut qu'il s'en détache un peu pour nous aider à renseigner les générations actuelle et future.

Trouvant son idée juste, je le quittai en le remerciant et en méditant sur la façon dont j'arriverais à convaincre « Sophie » de l'utilité de notre ouvrage.





## CHAPITRE II

VICTIMES DU DEVOIR. LA POLICE ECONOMIQUE  
MET LA MAIN SUR DES PAQUETS D'ARMES.  
LE RESEAU LIBAN DOIT DEMEURER DANS  
L'OMBRE.

### ENTREVUE AVEC « SOPHIE »

« Sophie » m'attendait à son ancien P. C. Je m'étonnai de le trouver très affligé et je lui en demandai la cause ; il me dit :

— Physiquement je me sens bien, mais c'est moralement que cela ne va pas.

Il me présenta alors un faire-part de décès d'une femme dont les obsèques devaient avoir lieu le 17 décembre 1948 à Vincennes.

Je crus qu'il s'agissait d'un membre de sa famille et le moment me sembla mal choisi pour venir l'entretenir ainsi que j'en avais l'intention. Il ajouta :

— Je ressens autant de chagrin pour cette disparition que si l'un des miens venait de mourir, car cette jeune femme est la victime indirecte de l'activité que son mari déploya dans notre Réseau où il s'est dépensé sans compter afin d'assurer le trafic d'armes dont il était chargé. Un jour, la Gestapo et la police française (à la solde des nazis), vinrent fouiller à son domicile, 111, boulevard Sébastopol, d'où, très heureusement, devançant cette enquête, nous avions pu retirer à temps les armes compromettantes et

éloigner les occupants. Cette jeune femme qui, au moment où cela est arrivé, n'était pas mariée, ressentit une vive frayeur pour la vie de son fiancé Henry et éprouva un choc si violent qu'une grave maladie en résulta. Malgré les soins de grands spécialistes, elle souffrit pendant plusieurs années et, aujourd'hui, en voilà le triste résultat.

Je profitai de ce que « Sophie » venait de me dire pour lui demander d'autres détails sur ce trafic d'armes.

— Mon cher ami, me dit-il, le moment ne me semble guère choisi pour vous confier le détail de toutes ces opérations. Vous voyez mon accablement et je ne puis m'empêcher de penser à ceux qui, pendant l'occupation, sont morts également victimes de leur devoir. Par exemple le lieutenant DESSA, notre premier agent de liaison avec le professeur LIENARD. HENRIQUEZ, PRAT, etc... Ces pauvres garçons ont payé de leur vie la lutte pour la libération du pays, et ils n'ont même pas eu le bonheur de voir leurs efforts couronnés. Depuis 1945, les uns après les autres disparaissent d'autres braves camarades.

» Je passe sous silence le cas particulier de tant d'autres chers camarades, qui ont laissé leur santé sans pouvoir, aujourd'hui, se remettre soit des privations, soit des émotions qu'ils ont eu à subir. Il serait fastidieux de les énumérer et cependant, tout près de moi, j'en compte une dizaine dont l'état physique me cause une très vive inquiétude.

» Il y a deux ans, le colonel LIENARD mourait en emportant les secrets de notre Réseau.

» Le 25 novembre 1946, le camarade ARCHAK qui fut déporté à Buckenwald, en revint à la Libération mais mourut par suite des souffrances endurées là-bas ! Il fut torturé pour faire des aveux mais il a gardé son secret avec courage.

» Le 22 octobre 1948, c'était le camarade NUBAR, ancien combattant, qui, lui aussi, mourait, gardant certains secrets importants.

» Le 22 novembre 1948, le général BREMOND s'étei-



gnait et sa mort m'a causé une peine très vive. Il m'avait toujours encouragé pendant l'occupation sans songer aux risques qu'il courait lui-même. Pauvre et cher homme ; il était lié d'une grande amitié avec le professeur LIENARD, et, très souvent, il insista pour qu'il écrivit l'histoire de la Résistance. Malheureusement, le professeur remit toujours le moment de faire cet ouvrage, et après sa mort, le général BREMOND lui-même, s'adressa à moi, en me demandant de lui confier les mémoires du Réseau Liban dont il assurerait la publication, étant président des anciens combattants écrivains.

» Notre cher général était une personnalité militaire qui ne pouvait comprendre que la guerre n'était pas terminée, et il oubliait que la plus grande force, dans la vie, est de savoir garder un secret. L'esprit d'un militaire a sans doute du mal à admettre que ce qui, aujourd'hui, mérite éloge, puisse être critiqué demain !

» Pour faire comprendre mon refus d'écrire ces mémoires, il faut que je vous explique ce qui se passa avec le correspondant du grand journal *Le Maquis*. Au début de 1946, il me pria de lui donner certains détails sur l'activité de notre Réseau. Je lui ai alors donné quelques renseignements en lui promettant de le documenter plus amplement lors d'une prochaine entrevue.

» Dès que le journal *Le Maquis* eut imprimé son article sur notre Réseau, je reçus un coup de fil du professeur LIENARD, me demandant de passer d'urgence à son domicile rue de Lamblardie. En arrivant chez lui, je le trouvai fort mécontent de cette publication ; il me dit qu'il fallait pour l'instant laisser tous ces faits dans le secret car la guerre n'était pas finie puisque le traité de Paix n'était pas signé.

» Je lui promis alors de ne plus rien révéler jusqu'au moment où lui-même le jugerait utile mais, peu après cet incident, le professeur LIENARD mourut.

» Longtemps après sa mort, j'écrivis à un de ses anciens collègues, l'ingénieur M. M. P..., pour lui faire savoir que

j'avais l'intention de retracer moi-même l'histoire de notre Réseau et je lui demandai de me donner quelques précisions.

» Il m'adressa les lettres, peu encourageantes, que voici :

« Mon Cher Camarade,

» Je réponds à votre aimable lettre du 20 écoulé.

« Vous me demandez de vous rafraîchir la mémoire sur nos relations pendant la clandestinité et cela, pour le petit bouquin que vous êtes en train d'écrire sur l'activité de votre Réseau Liban à Paris. Malheureusement, je ne puis vous fixer de date. Seul, le professeur LIENARD eut pu vous les donner exactement car il tenait à jour chaque ordre donné et exécuté en cote formules, ayant lui-même l'intention de relater certains faits dans ses mémoires.

« Pendant mes nombreuses absences, je n'étais pas au courant de certaines affaires d'armes et de munitions vous concernant. A ce sujet, j'espère que vous relaterez la fameuse journée du boulevard Sébastopol où chaque minute de retard au téléphone vous a paru des heures... mais le résultat en fut magnifique.

» Par contre, ce dont je me souviens très bien, c'est notre première entrevue en juin 1941, lorsque mon camarade DESSA me donna rendez-vous au « Rubis » pour me présenter « Sophie ». Lorsqu'il me dit : « Voici Sophie » je le regardai d'un drôle d'air, mais quelques minutes, après avoir traversé la rue et nous être retrouvés dans votre bureau, j'eus l'explication et je fus le premier à en rire. Le petit W. C. particulier dont vous me remîtes la clef nous fut très utile car il supprimait toute rencontre.

« Peut-être ignorez-vous vous-même, certaines réussites grâce à cette boîte aux lettres, mais je

puis vous redire que seul le professeur pourrait vous fixer avec précision. Sa mort est une grande perte pour beaucoup d'entre nous.

» Si vous aviez besoin de certains renseignements pour des faits que je connais, je me ferai un plaisir de vous les décrire.

» Je regrette mon cher camarade de ne pouvoir vous être plus utile et vous prie de me croire fraternellement vôtre.

M. PETIT,

De Bordeaux, le 23 septembre 1948. »

» P. S. — Je ne pourrai vous donner des précisions que jusqu'au 16-6-43, date de mon dernier départ en mission. Il est regrettable que vous n'ayez pas parlé de votre projet d'écrire votre petit bouquin au professeur, lors de mon retour du Maroc, en fin 1945. Je vous demanderai de me communiquer, si vous le voulez bien, vos épreuves, pour l'intérêt commun. La vérité, aussi vraie soit-elle, paraît parfois invraisemblable, selon les besoins de la cause.

DE BORDEAUX. »

Deuxième lettre.

Mon Cher Camarade,

Vous me demandez des renseignements sur certaines réussites grâce à notre boîte aux lettres.

Je ne puis que vous répéter que, seul, le professeur aurait pu vous donner des précisions.

Même si j'étais au courant par lui de certains faits passés pendant mon absence, je ne les relaterais pas, dans la crainte de déformer la vérité. Je vous ai parlé de l'affaire du boulevard Sébastopol, parce qu'il m'avait dit qu'elle avait parfaitement réussie. J'en ignore tous les détails exacts, sachant seulement qu'ils sont nombreux.

Croyez, mon cher camarade, à mes sentiments les meilleurs.

M. PETIT  
16-10-48



Après lecture de ces lettres, je compris qu'effectivement, elles étaient assez succinctes et ne donnaient pas à « Sophie » de grandes facilités pour écrire son ouvrage.

L'entrevue que je venais d'avoir avec « Sophie » prit fin en me causant une petite déception car il était visible qu'il refusait d'égrener ses souvenirs. Puisqu'il ne fallait pas fonder d'espoir de ce côté, je me vis contraint de reprendre mon premier projet qui était d'interroger mes camarades. Je savais que cela également serait difficile car plusieurs amis refuseraient sans doute de révéler leur passé, tenant compte de l'évolution de la situation politique.

Coûte que coûte, j'étais décidé à entreprendre cette mission.

Avant de quitter « Sophie », je le remerciai pour le bon accueil qu'il m'avait réservé et en partant, il me remit l'extrait du journal *Le Maquis* que voici :

Extrait du Journal *Le Maquis*, grand hebdomadaire national des Maquis de France et de la Résistance Active, du 27 avril 1946.

## LES ARMÉNIENS DANS LA RÉSISTANCE FRANÇAISE

« Sophie » Chef du Réseau « LIBAN » à Paris égrene ses souvenirs

Je voudrais dans cet article, faire connaître l'activité de<sup>s</sup> Arméniens dans la Résistance en France. L'histoire de ce peuple n'est qu'un long combat pour la cause de la Liberté, mais c'est aussi, à la grande honte des nations dites civilisées, un long martyr. Depuis un demi-siècle, un million et demi d'arméniens ont été massacrés. Les responsables turcs et allemands qui écrivent une des pages les plus tragiques de l'histoire de l'Humanité, échappèrent à la justice. Si les orphelins de cette race martyre réussirent à punir les ministres turcs criminels réfugiés dans différentes capitales européennes, ils avaient toujours un compte à régler avec les Allemands instigateurs de ces massacres. Aussi dans les premiers jours de l'occupation, les Arméniens ne purent-ils supporter la présence de la race haine sur le sol de leur patrie d'adoption. Les femmes pleurèrent, mais les hommes commencèrent une lutte acharnée contre les assassins de leurs parents et de leurs frères. Ils furent représentés dans les principaux groupements F. T. P., R. L., L. N., etc.

Ayant eu le plaisir de travailler avec l'ancien chef du Réseau Liban, « Sophie », je suis allé à son ancien P. C. ; son bureau du faubourg Montmartre et l'ai prié de nous rappeler quelques souvenirs.

Qui aurait pu imaginer qu'à quelques mètres du somptueux bureau de Darnand, Centre de la Milice et de son puissant Etat-Major, existait un petit local où « Sophie » et quelques patriotes travaillaient ardemment à lutter contre les activités de ces hommes ? Invisibles sur le corps du serpent, quelques fourmis le rongeaient, comme le dit une vieille allocution arménienne.

A l'heure fixée, « Sophie » me reçut fort aimablement. J'avais devant moi un homme brun, d'allure jeune, au regard vif, celui du chef.

— Pourriez-vous me donner quelques détails sur l'organisation de votre Réseau et me dire quels en étaient les buts immédiats ?

— Nous avons d'abord travaillé à réunir les capitaux nécessaires à la création des Comités de Résistance. Je suis heureux de pouvoir vous dire que quelques personnalités arméniennes ont mis plusieurs millions à ma disposition, entre autres mes camarades N. F..., rue des Petites-Ecuries et H. SCH..., rue La Fayette. Ces sommes furent toujours utilisées à bon escient et sans jamais qu'il soit fait aucune différence entre les idées politiques. J'ai toujours eu à ma disposition, des fausses cartes d'identité, des certificats de domicile dûment légalisés par la Préfecture de Police ou par différents commissariats. Des certificats de libération de divers stalags signés et cachetés par les autorités allemandes. Tous ces papiers ont été utilisés pour la sauvegarde de Français et d'Arméniens traqués par l'occupant. Il nous fut ainsi possible d'éviter l'arrestation de prisonniers évadés et de faciliter le passage en zone libre, de nombreuses personnes qui rejoignirent ensuite le maquis. Nous avons établi des tracts qui furent distribués à la population pour la mettre en garde contre la propagande collaborationniste. Enfin, ce qui est le plus important, nous avons pu distribuer des armes et des munitions. C'était la partie de notre activité la plus dangereuse et nous eûmes malheureusement à déplorer la mort de plusieurs de nos chers camarades.

Je remercie « Sophie » de me fournir de si précieux détails et le prie de me conter pour nos lecteurs, une de ses aventures les plus caractéristiques.

— De bonne grâce, me répondit-il.

— Ainsi que je vous l'ai déjà dit, notre activité la plus périlleuse était le trafic des armes, en voici un épisode.

C'était au début de 1943 ; M. HENRY, un de nos camarades avait apporté de Deauville, 6 paquets contenant 25 mitraillettes

et des cartouches, camouflées dans des articles textiles, le tout était entreposé dans un appartement loué à cet effet, 111, boulevard de Sébastopol, au 3<sup>e</sup> étage.

» A 10 heures exactement, les armes devaient être enlevées et l'on devait aussitôt m'en aviser téléphoniquement. Un de mes camarades et moi étions dans ce bureau, attendant fébrilement l'appel. Dix heures sonnent, 5 minutes passent, 5 encore, puis un quart d'heure. L'inquiétude commençait à s'emparer de nous, un silence que nous n'osions rompre alourdissait l'atmosphère. Nos yeux allaient sans cesse de nos montres à cet appareil téléphonique. Les pires suppositions traversaient nos esprits : Notre camarade de Deauville est peut-être arrêté, nous-mêmes sommes peut-être suspectés et sur le point d'être victimes de la Gestapo... Le téléphone retentit enfin :

— Allo, allo, allo...

— Allo, allo...

— C'est le 123 ?

— Oui, c'est 321.

— Notre machine est détraquée. Envoyez immédiatement un spécialiste.

— Qu'est-il arrivé ?

— La Police Economique est ici. L'inspecteur veut perquisitionner et demande les factures de nos marchandises.

— Combien sont-ils ?

— Un seulement.

— Bien je fais le nécessaire. Prolongez l'entretien aussi longtemps que possible. Puis, je raccrochai.

» Nous primes immédiatement nos dispositions. Un quart d'heure après, une automobile s'arrêtait chez HENRY. Un homme à la démarche pesante, monte au 3<sup>e</sup> étage, frappe et entre. S'adressant à la personne qui lui ouvre, une jeune femme française, il demande à voir l'inspecteur ; celui-ci essayait justement de se mettre en contact avec la Préfecture. Mettant la main sur le téléphone, l'agent de la Gestapo montre sa carte en disant :

» — Police allemande. Ces personnes travaillent pour nous, ne les dérangez pas. Si vos chefs veulent de plus amples renseignements, prenez mon nom et le numéro de ma carte et dites-leur de nous écrire. »

» L'inspecteur français s'incline mais demande l'autorisation de prendre l'identité d'Henry et des autres personnes présentes. L'Allemand s'oppose à cette requête et lui répète de faire un rapport à son chef en l'invitant à se retirer. Le Français s'excusa et s'effaça piteusement devant la puissance des services allemands... Que pouvait faire un esclave devant César ?

Inutile de vous dire que quelques instants plus tard, les



marchandises étaient en lieu sûr et que le représentant de la Gestapo était un des nôtres, muni de faux papiers allemands...

» Nous fûmes obligés, après ces événements, de quitter les lieux ainsi qu'un autre local loué 86, rue d'Aboukir au premier étage pour l'accomplissement de semblable activité, car quelque temps après, la vraie Gestapo y fit perquisitionner, dérangeant tous les voisins pour chercher HENRY, « le trafiquant d'armes ». Ce dernier fut activement recherché par les Allemands, mais nous fûmes en mesure de le mettre à l'abri, de nos ennemis.

Je remercie très vivement « Sophie » d'avoir bien voulu nous montrer quelque côté de son activité patriotique et je le quitte sur la promesse d'autres souvenirs. Je venais aussi de comprendre qu'avec de tels enfants, l'Arménie, malgré son long martyr, ne pourrait mourir.

J. P.



MARCEL PICHON

Bourse du Commerce  
Bureau 206, PARIS

## FAITS

Mon ami de 45 ans, Arsène SAUPIQUET venait me voir, pendant la clandestinité, de temps à autre à ma centrale de la Bourse du Commerce .

Un jour il me proposa de me fournir des armes qu'il pouvait obtenir gracieusement par un Arménien de ses amis, c'était en fin 42.

Naturellement, j'ai accepté et quelques jours après, il m'apporta l'un après l'autre trois revolvers, un pistolet Mauser et une mitrailleuse que je remis à mon camarade et chef Maurice ZEITOUN.

En novembre 43, le professeur LIENARD qui nous visitait de temps en temps nous prévint qu'une descente de la S. D. avait eu lieu rue d'Aboukir et une autre boulevard Sébastopol. Les Allemands recherchaient un trafiquant d'armes nommé « HENRY » et leur attention était, à ce moment, tout particulièrement attirée sur la région des Halles et également sur une certaine demoiselle « Sophie ».

En conséquence, il y avait lieu de redoubler de prudence.

Le 24 mai 1944, Maurice ZEITOUN, chef de notre Groupe, qui avait participé à la fondation de plusieurs



Réseaux de la Région Parisienne, fut arrêté à la gaze Saint-Lazare. Moi-même j'étais appréhendé à mon bureau de la Bourse du Commerce, rue de Viarmes.

En cours de déportation, ZEITOUN \*), qui avait manifesté un esprit indomptable, fut martyrisé puis achevé à la hache.

J'eus la chance de demeurer à Compiègnes jusqu'à ma délivrance par les Américains.

Longtemps après la Libération, en 1948, je crois, Arsène SAUPIQUET vint à mon bureau accompagné d'un Arménien, H. M..., qu'il me présenta comme m'ayant fourni les armes dont il a été question plus haut.

Ce H. M... n'était autre qu'HENRY, que nous avait signalé, en son temps le professeur LIENARD.

Telles sont les déclarations faites par M. BAILLEUL, en ma présence et confirmées par la connaissance que j'en ai personnellement.

*Signé* : Marcel PICHON,

Le 8 juin 1950.

---

\*) Nous avons appris plus tard que le nommé ZEITOUN aussi était un Arménien.



*Voici notre cher camarade HENRIQUEZ, jeune encore, 40 ans, en pleine activité. Le 27 mars 1944, on l'arrête, le dirige sur Drancy et de là, il est déporté à AUSCHWITZ. Dans cet enfer, il n'a pu malheureusement survivre. Jusqu'au bout il a lutté courageusement et a su garder malgré toutes les épreuves, les secrets de tous ses camarades. Il laisse une jeune femme en deuil.*



**NUBAR GULLABIAN**

*Ancien combattant 1914-1918*

*Membre actif du Réseau « LIBAN » décédé le 22 octobre 1948  
à Paris. A rempli un rôle important dans le trafic d'armes.*



Le 6 avril 1949.

Monsieur le Commandant BIENPETIT,  
57, rue du Fg-Montmartre,  
PARIS.

Mon Cher Commandant,

En réponse à votre lettre du 3 courant, je me fais un plaisir de vous retracer mes souvenirs en ce qui concerne le réseau Liban.

Pour cela, il est de mon devoir de remonter aux premiers jours de 39 :

Le 24 août 39, j'étais parti passer mon samedi à la campagne dans les environs de Chateaudun.

Au cours de la journée, des rumeurs circulèrent : le fascicule 6 était appelé d'urgence et devait regagner les points d'embarquement.

Aussitôt je partis en ville ; des rassemblements se formaient autour des affiches fraîchement posées ; il n'y avait plus de doute : je devais quitter la vie civile.

Je retourne chez mes amis prendre congé pour regagner Paris de suite afin d'embrasser ma famille et préparer mes affaires pour rejoindre mon point d'embarquement le lendemain à 6 heures, aux Batignolles.

Pendant tout le parcours, de Chateaudun à Paris, je ne pensais qu'à l'occasion que j'avais cette fois de prouver mon attachement à ma patrie.

Je rejoignis mon corps d'armée à Toul où chaque jour nous étions de plus en plus nombreux et attendions avec impatience le jour « H » pour prendre position face à l'ennemi. Enfin, la veille de la déclaration de la guerre, nous prenions la route en direction de Woustwiller.

Là, après une matinée de repos, nous reprenions la direction de Sarreguemines à la tombée de la nuit. Nous étions tous heureux cette fois ; enfin nous allions prouver

aux Allemands que les fils de 14-18 ne laisseraient pas souiller le sol de la patrie.

Après inspection des unités nous étions fixés pour le lendemain matin et savions que nous allions attaquer les Allemands au petit jour ; là commence pour moi le déroulement d'une vie de soldat pleine d'espoir en notre victoire sur un peuple qui n'a pas cessé de ternir la paix.

Dès le premier jour de combat je suis blessé en Sarre d'une balle au bras gauche, mais cette blessure ne m'empêche pas de continuer à accomplir ma mission de reconnaissance. Soigné à mon retour dans nos lignes, je refuse énergiquement mon transfert au G. S. D., mais par contre je suis obligé de cesser toute sortie jusqu'à complète guérison.

J'ai le cœur gros en voyant mes camarades faire leurs sorties sans moi. Enfin, ma blessure est presque guérie et je reprends ma place au combat.

Cette fois, nous prenons pied en territoire ennemi et sommes presque aux faubourgs de Sarrebruck, où notre artillerie a fait des ravages sur la ligne Siegfried, mais là, nous faisons du surplace pour des raisons inconnues ; pourtant les Allemands n'opposent pas une résistance trop farouche.

Nous voici en octobre et toujours pas d'avance, mais chaque jour des sorties de patrouilles de reconnaissance de part et d'autre ; l'ennemi cherche à repérer nos postes avancés par tous les moyens : envois de chiens munis de lampes électriques commandées par câbles à distance etc.

Le 13 octobre le Haut Commandement ordonne notre retraite. Pourquoi ? nous demandons-nous avec une grande déception. Après tous les préparatifs le Commandant demande des volontaires pour couvrir la retraite et tromper l'ennemi sur la position du gros de la troupe.

Je demande à être volontaire avec deux de mes camarades pour rester au poste avancé avec une mitrailleuse. Me sachant très bon tireur je suis accepté. Aussitôt nous nous mettons au travail de camouflage pour dissimuler

l'arme qui protégera la vie de nos camarades. Il est 5 heures, tout est prêt ! L'ennemi peut se présenter nous lui réservons une surprise... Mais avant l'évacuation des lignes arrières, le Commandant nous donne ses dernières instructions : n'ouvrir le feu que sur son signal, c'est-à-dire : deux rafales de six coups ou une fusée rouge parachutée ; mais à aucun prix ne devancer le signal.

A 6 heures, nous voyons au petit jour les Allemands qui sortent de leur terrier et commencent à nous arroser avec les mortiers de 80 durant quarante-cinq minutes ; et cela sans aucune réaction de notre part, sauf notre artilletie de 105 qui est en action depuis la veille et fait pleuvoir quelques obus à la minute. Le feu de mortier s'arrête et nous voyons cette fois les Allemands avancer prudemment sur notre droite à environ 800 à 900 mètres. Nous nous tenons prêts à ouvrir le feu au signal.

Le temps nous paraît long et les Allemands avancent toujours, ils ne sont plus qu'à 400 mètres de nous et tirent au hasard. Nous avons les nerfs à bout.

Il n'y a plus que 200 à 300 mètres qui nous séparent, et toujours pas d'ordres... Les Allemands poussent une pointe et nous dépassent. Mais, subitement de notre gauche d'autres surgissent je ne sais d'où et passent à 100 mètres devant nous, semblent hésiter... Nous sommes à bout. Je fais un effort surhumain pour ne pas ouvrir le feu. La situation semble de plus en plus critique, car nous sommes contournés sur le flanc droit et avons l'ennemi à moins de 50 mètres devant nous.

Que faire ?

Attendre... mais les secondes paraissent des siècles et, à travers un voile je revois la vie paisible de mon enfance mes parents ; en un mot toute ma jeunesse.

Mais deux rafales me ramènent à la réalité ; c'est le signal, puis enfin la fusée.

Sans perdre un instant, j'appuie sur la gâchette de mon arme et mitraille à bout portant un ennemi qui ne sait ce qui lui arrive. Je vise pour le mieux et je fauche à chaque



tir des Allemands, mais il en vient de tous les côtés pour boucher les vides que je fais dans leurs rangs.

Malheur ! ma mitrailleuse s'enraye !

Aussitôt je prends le crochet éjecteur et retire la maudite cartouche. C'est à ce moment que je me rends compte qu'à ma droite, d'autres postes ont aussi surpris les Allemands. Enfin, je reprends le tir. L'ennemi rentre dans ses lignes en désordre sous nos feux.

Mais l'avion mouchard est au-dessus de nous et repère nos positions ; ce sera le prélude d'un tir d'artillerie en vue. Nous voyons ramper vers nous un camarade qui nous donne les instructions : retraite de suite et gagner les arrières. Enfin de retour avec nos camarades, nous avons cinq tués et un de mes compagnons a trois blessures à l'épaule. Nous faisons de notre mieux pour lui remonter le moral, mais nous savons très bien qu'il ne survivra pas à ses blessures ; en effet, il meurt dans les bras d'un major venu l'ausculter. Dès cet instant je jure de venger ce camarade ; le premier qui tombe à mes côtés depuis le début de cette guerre.

Vous devez sans doute trouver long mon récit, mon cher commandant, mais il me faudrait des pages et des pages pour vous décrire mon amertume, aussi je continue en abrégé au maximum.

Lors de l'attaque du 10 mai — je ne parlerai même pas de l'hiver passé face à l'ennemi, sans repos, souffrant du froid auquel nous n'étions pas habitués — nous étions à Nasweiller. Après avoir été encerclés plusieurs fois, et dégagés par le 23<sup>e</sup> Chasseur, j'ai vu des camarades de mon groupe être pris au lance-flammes sans que nous puissions leur porter secours, car nous devions ménager les munitions. Nous avons des grenades, mais il nous fallait trop de temps, étant réparties en deux caisses : l'une les bouchons allumeurs ; l'autre les grenades. Que de temps perdu pour pouvoir utiliser une grenade, sans compter le manque d'outillage pour l'ouverture des caisses.

Après avoir subi des pertes considérables, nous éva-

cuons l'Est et remontons en remplacement à Sedan. Là, trop tard ! c'est une débandade en règle ! Nous faisons de notre mieux pour tenir tête à l'ennemi, mais chaque fois nous sommes débordés : l'ennemi nous arrose à raison de 32 obus à la seconde.

Je suis blessé au genou gauche ; personne pour savoir où se trouve le G. S. D. Mes meilleurs camarades disparaissent les uns après les autres. C'est la retraite d'une armée que je ne reconnais plus : des hommes qui sont partis si fiers pour se battre, maintenant las et déçus de tous ces contre-temps.

A Saint-Quentin, nous nous battons comme des lions et, malgré ma blessure, je combats de mon mieux, mais un obus de 77 me blesse à nouveau et cette fois j'ai ma jambe pendante. Je décide de rester sur place afin de ne pas être une charge pour mes hommes.

La campagne est finie pour moi cette fois, et même pour toujours. Je suis tout seul ; plus que quelques soldats égarés qui passent devant moi sans se soucier de ma blessure. Je saigne de plus en plus ; malgré mon courage les forces commencent à me manquer, mais je ne voudrais pas finir dans les mains des Allemands. Je retire mon étui, commence à déchirer les papiers compromettants et arme mon pistolet afin de défendre chèrement ma vie avant de tomber. A ce moment un officier et deux soldats français viennent à mon secours et formant une civière avec leurs fusils, m'emmenent à travers bois rejoindre un régiment d'artillerie. Puis j'ai continué la retraite ; le miracle a voulu que je rencontre mon régiment dans la forêt de Valan. Je ne l'ai plus quitté jusqu'à Angoulême, où nous sommes arrivés la veille de l'Armistice.

Quelle tristesse de capituler après tant de sacrifices ! Où était la belle armée des premiers jours ? Dans mon bataillon 57 survivants ! Beau résultat pour une triste fin pleine de honte !

Le 11 juillet, à Limoges, défilé autorisé par les Allemands avec nos armes et remise des décorations avant la

dissolution de notre division : la 11<sup>o</sup>, baptisée « Division de Fer ». Je suis cité trois fois :

1<sup>o</sup> A l'ordre de l'Armée ; 2<sup>o</sup> à l'ordre de la Division ; 3<sup>o</sup> à l'ordre du Régiment et 4<sup>o</sup> citation collective à l'ordre de la Division.

Je reçois la Médaille Militaire, la Croix de Guerre avec palme trois étoiles. Nous attendons la démobilisation, et pendant ce temps se forge dans mon esprit l'idée d'une revanche.

Le poids de mes décorations et l'entrechoquement de mes médailles me rappellent à chaque instant tous mes camarades tombés au champ de bataille, et je me promets, non seulement de les venger, mais de prouver que le sacrifice de leur vie n'a pas été vain.

Je rentre à Paris fin août. Ma première visite est pour mon camarade Noubar, ancien combattant 14-18, chez qui je suis assuré de trouver une compréhension morale qui me fait vraiment défaut après tous ces pénibles événements. Nous avons renoué nos relations passées et, au bout de quelques mois, il me fait comprendre que la partie n'est pas perdue, en me demandant s'il peut compter sur moi le cas échéant. Ma joie fut grande à l'idée de reprendre la lutte sous la clandestinité.

Il me présenta à H. S..., secrétaire général des Anciens Combattants ; ma surprise fut grande car je connaissais déjà cette personnalité. Il m'a dit : « Voila notre Chef Sophie ». Après plusieurs visites, il me mit au courant du rôle que je devais jouer dans leur organisation de résistance qui portait le nom de « Réseau Liban ». Je serais dorénavant sous les ordres de mon camarade Noubar.

Mon rôle consistait à me trouver au Café Rubis à chaque fois que j'en avais l'ordre et suivre les directives données. Nous attendions l'arrivée d'une voiture noire quatre places chaque semaine. Dès que celle-ci venait s'arrêter devant la porte du 57, Fg. Montmartre, une autre suivait et stoppait en face, devant le Café Rubis. A ce moment, nous nous dirigions vers la première voiture reconnaissable à la photo



de deux soldats allemand et italien qu'elle portait sur son pare-brise. Le chauffeur de taille moyenne assez fort de corpulence restait sur son siège sans nous adresser la parole. Nous transportions dans la seconde voiture les pièces de tissu en ayant soin de tenir les paquets par-dessous. Quelquefois nous transportions ces paquets chez « Sophie » en passant par la cour du 57 faubourg Montmartre ou au 10 bis rue de Chateaudun chez Serfati. Je devinais sans peine ce que ces innocents paquets de tissu pouvaient contenir. Pendant ce transfert le Chef « Sophie » bavardait avec un camarade nommé Henri sur le pas de sa boutique tout en surveillant discrètement les opérations. J'eus par la suite confirmation du contenu de ces fameux coupons de tissu qui servaient comme je le pensais au transport des armes. Je demandai à mon camarade de me confier une mitrailleuse allemande avec 32 cartouches qui me fut remise chez Serfati en présence de « Sophie ».

Bien souvent j'ai pensé aux difficultés et aux dangers surmontés pour subtiliser ces armes et les transporter de Deauville à Paris où nous effectuions le déchargement d'une voiture à l'autre tout près du Siège de la Milice au nez et à la barbe des Allemands !

Bien que n'étant qu'un des maillons de l'armée française combattante malgré la défense formelle de mon chef je venais chaque jour au Café Rubis armé fermement décidé à faire payer de leur sang quiconque tenterait de m'arrêter dans l'accomplissement de ce que je considérais comme mon strict devoir de patriote. A quoi servirait d'avoir un idéal si on n'est pas prêt à tout risquer pour le défendre quand on l'attaque.

Cette opération de trafic d'armes a duré environ un an, de 1942 à 1943. Entre temps et après cette date nous avons eu des activités bien dangereuses encore, dont voici l'une, entre autres :

C'était en 1943 et mon chef immédiat NUBAR me demanda pour la première fois d'être armé et de venir le lendemain samedi de bonne heure à Neuilly. Ce jour-là

j'étais vraiment heureux car je pensais que j'aurais probablement le moyen de satisfaire mes sentiments patriotiques. Ce samedi matin j'étais donc le premier au rendez-vous. Peu après NUBAR arriva avec un jeune camarade assez corpulent ; il nous donna des instructions :

« Vous allez voir sous peu vers 10 heures une remorque qui entrera dans un garage. Si vous voyez une ou deux personnes accompagner le conducteur de la remorque et si sans entrer ils prennent position devant le garage ne les perdez pas de vue votre devoir sera de les balayer franchement sans leur laisser le moyen d'avoir un contact avec d'autres. Après les avoir ainsi chassés il faudra disparaître donc attendre mon signal précis etc. etc... »

Ensuite nous nous plaçâmes de chaque côté du garage, à 50 mètres environ l'un de l'autre ; NUBAR resta face à nous sur le trottoir voisin.

Des minutes anxieuses passèrent et ma nervosité était au comble ; chaque instant je regardais ma montre et j'avais l'impression qu'elle ne bougeait pas.

Soudain la remorque parut. Un jeune homme s'y trouvait seul et il entra directement dans le garage ; la porte se referma derrière lui. Personne ne l'avait accompagné. Nous attendîmes 15 minutes encore et notre chef s'approcha de nous et nous donna l'ordre de « disparaître » séparément.

Des jours après, j'ai appris que cette opération avait réussi magnifiquement : la remorque renfermait et nous apportait 50 mitraillettes du P. P. F. : voilà un drame entre les « loups »

Enfin je vais terminer ma petite histoire sur mes activités dans le rang du réseau « Liban ». Lors du retrait des troupes allemandes j'étais fier et en même temps heureux. Je passe sous silence tous les autres détails sur mes agissements de ce jour de libération.

Je ne suis qu'une ombre de tant de héros qui ont mérité de la patrie ; toutefois, je suis également fier d'avoir suivi la voix de ma conscience et mené à bien cette tâche

difficile. Je sais très bien que tous les actes accomplis pendant ces jours de fièvre étaient dignes d'un patriote, mais je n'osais regarder l'avenir en face, à l'idée qu'un jour futur, nos actes seraient jugés, une fois le calme revenu.

Qu'importe l'avenir ! Seule la satisfaction du devoir accompli dans le désintéressement est la meilleure des récompenses.

Veillez recevoir, mon Commandant et cher camarade, mes sentiments les plus fraternels.

Votre dévoué :

Ingénieur Radio

E. O.





### CHAPITRE III

UNION SACREE DES RESISTANTS DE L'EPOQUE ET LEURS RAPPORTS AUJOURD'HUI. UNE POIGNEE DE PATRIOTES A COTE DU PUIS-SANT ETAT-MAJOR DE DARNAND. PERQUISITIONS ET ARRESTATIONS. EPOQUE DE TERREUR. LE RESEAU « LIBAN » AU COEUR DES PLUS IMPORTANTES ORGANISATIONS DES COLLABORATEURS. LE RESEAU ETEND SES RAMIFICATIONS EN ALLEMAGNE, EN ITALIE, AUX BALKANS. TRAFIC D'ARMES ET DE MUNITIONS. UN CAMOUFLAGE : « BON CAMARADE ». UN TRAITRE ? PLUSIEURS MOIS DE FRAYEUR. « SOPHIE » IVRE DE JOIE.

#### M. A. S... CONFIE SES SOUVENIRS

M. A. S... camarade et conseiller juridique de « Sophie » me reçut au jour fixé dans son étude et, lorsque je lui fis part de mon projet d'écrire l'histoire du Réseau, dans son jugement d'homme habitué à conseiller il m'approuva en me disant :

— Je partage entièrement vos idées il ne faut pas que la trace, même la plus petite, du travail accompli en commun, soit effacée de la mémoire. Cependant il est prudent de ne pas oublier la situation « scabreuse » dans laquelle nous vivons actuellement. Durant l'occupation nous avions

à nous tenir en garde contre un ennemi, l'allemand et ses laquais. Aujourd'hui, ces ennemis ne sont plus mais d'autres existent ; nous en sommes environnés, ils se tiennent parmi nous et sont d'autant plus dangereux que, bien souvent, on les ignore... Pendant la lutte contre l'envahisseur, nous étions tous épris du même idéal, nous pouvions compter sur la franchise de chacun et nous combattions avec une merveilleuse ardeur. La fraternité était notre symbole et nous ne tenions compte ni des tendances religieuses ni des tendances politiques de chacun. La réussite de l'un était partagée avec joie par tous et inversement, si un malheur lui arrivait nous partagions sa peine. En un mot, notre union était parfaite et je veux vous rappeler un fait parmi d'autres :

« Au début de 1943, si j'ai bonne mémoire, « Sophie » fut surveillé dans ses occupations. Un inspecteur de police se présenta à son bureau et l'interrogea en lui donnant l'impression qu'il le soupçonnait d'être israélite. Notre camarade ne fut pas dupe de son enquête et il redoubla de prudence... Pendant une semaine, « l'inspecteur de police » exerça une surveillance discrète.

« Sophie » vint me trouver pour m'informer de ses craintes et pour me dire qu'il avertirait le professeur LIENARD de ce qui se passait. Peu après, nous allions nous séparer dehors quand, soudain, il me fit remarquer que « l'inspecteur » guettait sur le trottoir d'en face... Nous nous quittâmes simplement en nous rappelant qu'en cas d'interrogatoire, nous répondrions suivant ce qui avait été convenu autrefois entre nous.

« Au lendemain de ce jour, le capitaine M..., qui appartenait à un autre Réseau, se trouvait en compagnie de « Sophie » au café « Le Rubis », siège secret de nos réunions et dont je parlerai tout à l'heure, quand, brusquement, « l'inspecteur » survint. Il s'installa à une table proche, commanda une boisson et chercha à suivre la conversation voisine.

« Sophie » bien entendu, l'avait remarqué ; il prévint



le capitaine M... qui, alors, décida soudainement de s'en aller... Si brave jusqu'à ce jour, prenait-il brusquement peur ? Non...

» Quelques jours plus tard, un attentat avait lieu au carrefour Chateaudun et on découvrait « l'inspecteur » de police baignant dans une mare de sang ! Sombre et tragique épilogue d'une enquête sans résultats...

» Lorsque peu après cet attentat, nous revîmes le capitaine M..., un merveilleux sourire illuminait son visage et aux questions que nous lui posions il ne répondit que par un sourire plus éloquent !

» Voilà un simple fait rappelant la mentalité de l'époque où le devoir s'accomplissait tout naturellement pour l'amour de la Patrie et sans qu'un profit quelconque en soit l'enclère. Une flamme sacrée régnait au cœur de chacun et c'est ce qui fit notre grande force.

» Aujourd'hui, l'esprit semble, hélas, avoir perdu de sa noblesse et les cœurs de leur dévouement. Les hommes unis d'hier, se regardent aujourd'hui en rivaux prêts à s'affronter ; pour peu qu'ils aient appartenu à un réseau ou un parti différent, leur haine n'en est que plus grande... Tout cela est infiniment triste et on croirait qu'un bras satanique a démoli cette belle union pour faire régner la rancœur et la jalousie. Pour tous ceux qui sont demeurés neutres à l'époque, l'image qui en ressort étonne leurs regards et semble leur faire croire qu'il est impossible que ces hommes qui s'affrontent aujourd'hui en ennemis aient pu, dans le passé, lutter solidairement pour la même cause.

» Après ce que je viens de dire et ce que je veux ajouter, peut-être pensera-t-on que je me suis placé en légère contradiction lors de la déposition que j'ai faite récemment à la Sûreté générale au cours d'une enquête. Peu importe, mais il faut parfois savoir abréger les interrogatoires officiels ; ceux qui ont pour mission d'interroger ne s'occupent que du présent, sans penser que certaines déclarations écrites peuvent tomber dans les mains « d'indésirables ». A l'époque, il convenait de fournir une réponse,

en prenant toutes les précautions nécessaires. A ce sujet, M. Courtes qui, sans doute prendra connaissance de ce petit volume, voudra bien m'excuser si les révélations que je lui ai faites à ce moment-là, étaient moins complètes que celles que je donne aujourd'hui. »

Ainsi me parla longuement M. A. S..., qui, se dirigeant vers la fenêtre de son étude, m'entraîna avec lui en me disant :

— Voyez, en face, vous remarquerez le magasin de « Sophie » rue du faubourg Montmartre à côté duquel se trouve l'immeuble où siégeait la Milice. A droite, vous avez la rue de Chateaudun. Entre ces deux rues se trouve le café « Le Rubis » qui joua un rôle important dans l'organisation de notre Réseau sans toutefois que le Patron ait pu soupçonner quoi que ce soit de notre activité.

» Ce café possède trois portes disposées en triangle et dont une permet un accès facile chez moi par la rue de Chateaudun. Il était le lieu de rendez-vous de tous les membres de notre Réseau. Les élites le connaissaient bien et savaient qu'en cas de danger il leur était facile de s'échapper dans mon étude en se présentant sous un pseudonyme, que ce soit M. DO, M. RE, M. MI.

» Ce que les membres du Réseau décidaient était mené dans le secret le plus absolu et mon fils lui-même ignorait presque tout de cette activité. « Sophie » venait chez moi comme client..., et il m'amenait des clients. Nous étions dissimulés par cette façade. Par ailleurs j'étais gérant de son immeuble, ce qui pouvait expliquer ses fréquentes allées et venues chez moi.

» Quand vous aurez bien jugé de l'emplacement des locaux (pour les lecteurs nous en retraçons le plan), vous comprendrez mieux l'activité que le Réseau était à même d'y déployer.

« Sophie » tenait essentiellement à ce que je sois informé de tout ce qui était projeté ou décidé et, sans que j'en connaisse la cause, il me désigna comme son successeur éventuel. Très souvent, il me disait :

» ... des événements inattendus peuvent surgir, on peut, malgré les meilleures précautions, m'arrêter, l'inévitable peut se présenter, etc..., enfin quoi qu'il arrive, n'oubliez jamais qu'aucun moyen, si puissant soit-il, ne pourra m'arracher les secrets dont je suis porteur. En toute éventualité, soyez tranquille et en me remplaçant, continuez à lutter pour notre cher idéal. »

» Chacun connaissait sa prudence et sa clairvoyance ; rien de ce qu'il entreprenait n'était traité à la légère. Il prit l'habitude de se rendre à déjeuner dans un restaurant situé près de son magasin au 10, rue de Maubeuge, où se trouvaient fréquemment certains membres de la Gestapo. Il avait sa table réservée et en face de lui, se trouvait la table des Allemands. Leur présence lui procurait une sorte de « protection », de « couverture », qui donnait le change à ses véritables occupations. Un autre jeune homme qui connaissait parfaitement l'allemand, venait déjeuner à gauche, à côté des Allemands dont il suivait la conversation autant que cela lui était possible.

» Grâce à cette complicité, « Sophie » était renseigné et il tirait de cela des profits utiles ; il put ainsi empêcher certaines arrestations ou perquisitions.

» Un jour, notre jeune camarade pénétra dans le restaurant, un mouchoir à la main et descendit directement au sous-sol. « Sophie » remarqua ce fait singulier et comprit qu'il s'ignifiait quelque chose. Sans se faire remarquer de l'entourage, il rejoignit son camarade.

» Affaire grave dit celui-ci. La Gestapo est dans votre magasin en train de perquisitionner ; les clients sont obligés de présenter leurs papiers d'identité et sont éventuellement gardés en surveillance.

» Avec son sang-froid habituel, « Sophie » répondit :

» Va immédiatement chez moi à Sannois. Il y a dans mon bureau un paquet d'armes que tu



# Plan du Quartier

53

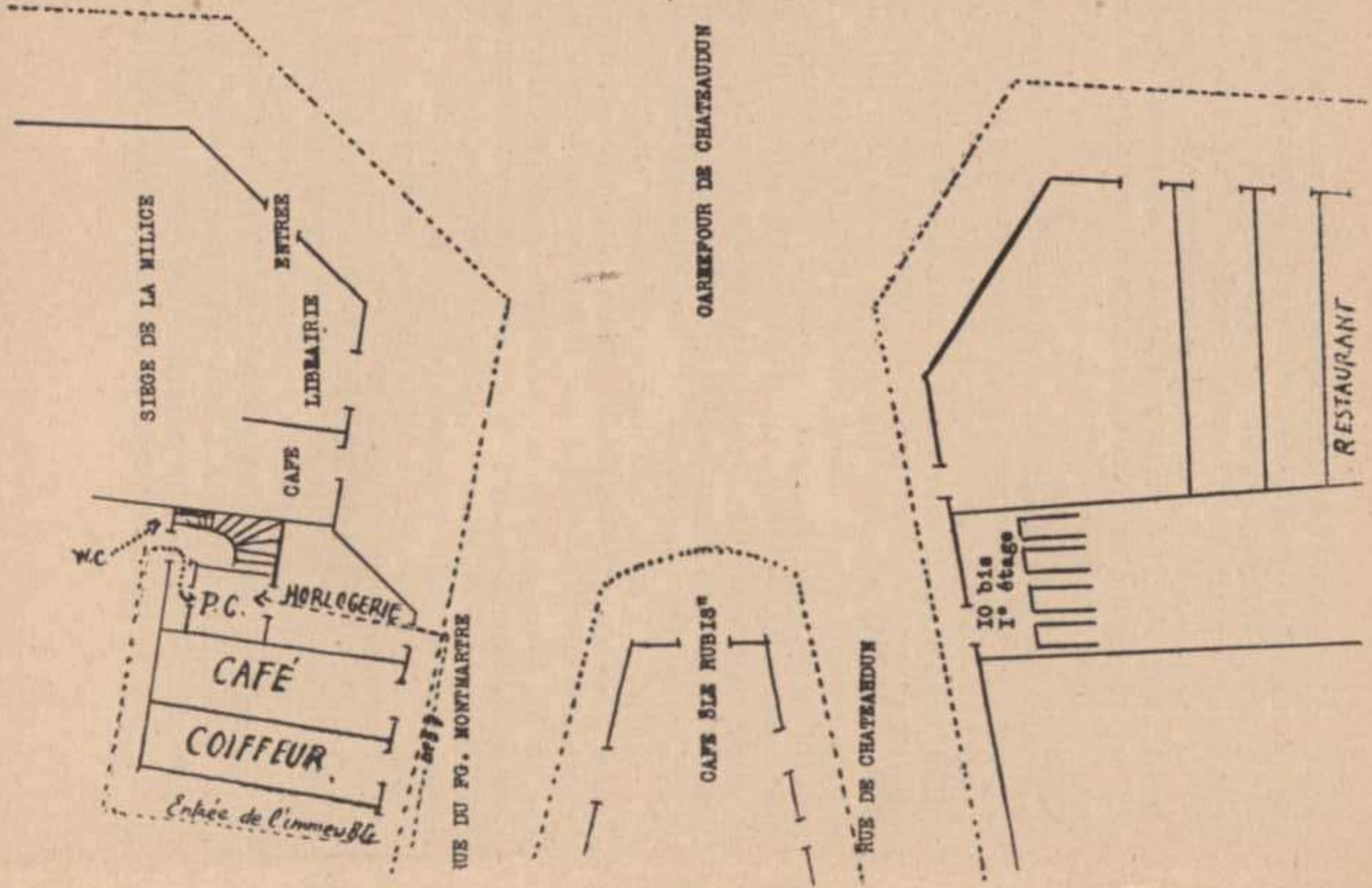
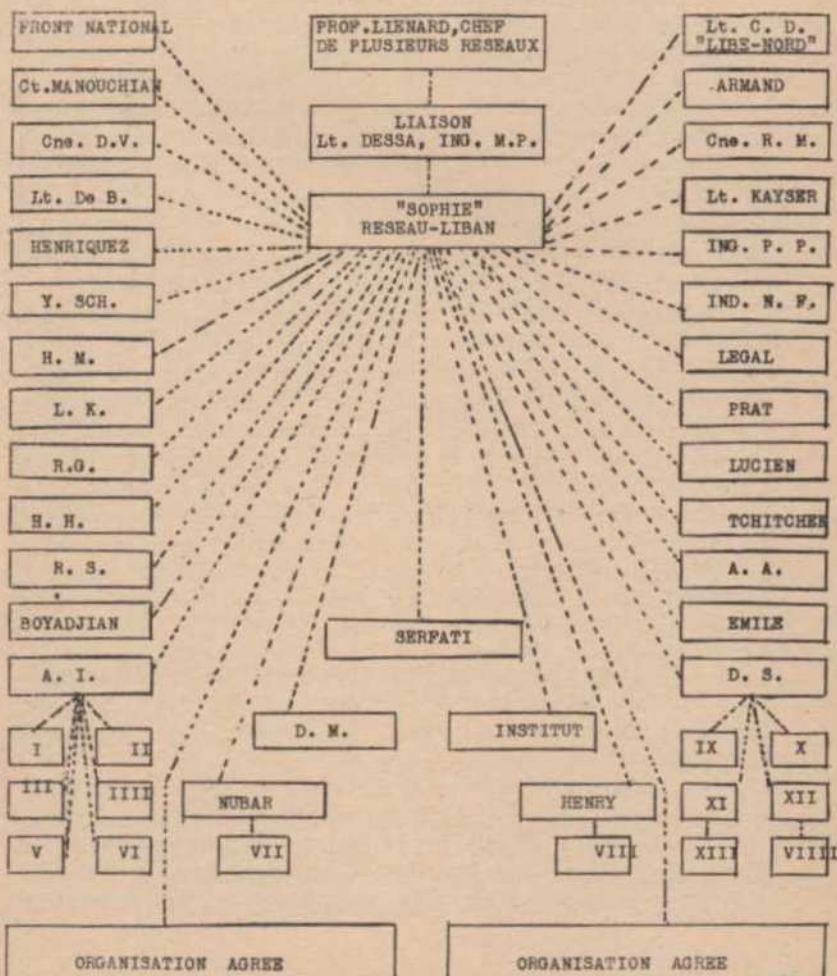


TABLEAU DE LIAISON DES OPERATIONS  
DU RESEAU "LIBAN"



Les chiffres romain signifie des pays étranger et des administration allemande

enlèveras et si demain je ne suis pas ici tu iras le porter au 10 bis rue de Chateaudun, au premier étage. Tu te présenteras en disant : « M. DO... désire parler au maître ». Tu verras un homme de petite taille à qui tu remettras le paquet en l'informant de ce qui arrive. Ensuite tu t'éloigneras sans entrer dans le magasin. »

» Le jeune camarade partit pour exécuter immédiatement ces instructions et « Sophie » regagna sa table où il déjeuna tranquillement en se composant un visage heureux.

» Pourquoi ce reflet extérieur de joie ? Était-ce pour camoufler son véritable souci ? Sentait-il au contraire qu'il sortirait victorieux de cette affaire bien que ses camarades et lui-même auraient à payer cher ?

» Une demi-heure plus tard, il quitta le restaurant et descendit à son magasin. Qu'allait-il trouver ? La police allemande était là en train de fouiller partout. Le fils de notre chef avait été rudoyé, refusant de dire où se trouvait son père (ceci afin de gagner du temps sur les Allemands).

» Lorsque « Sophie » se présenta, un Allemand lui ordonna d'ouvrir son coffre-fort ; les coins les plus secrets en furent examinés mais rien n'y fut découvert. Le magasin et son P. C. furent fouillés minutieusement mais en vain. On lui demanda l'adresse de son appartement. Il répondit qu'il habitait à Sannois et qu'ici il ne possédait que ce que « ces messieurs » voyaient, plus une cave.

« — Vos papiers d'identité » lui demanda un Allemand.

» Sur sa carte figurait comme adresse : 57, rue du faubourg Montmartre, Paris. La fureur des allemands redoubla :

» — Pourquoi vous moquez-vous de nous ? Ce n'est pas à Sannois que vous demeurez puisque c'est à Paris...

» — Je vous ai dit la vérité, je demeure à Sannois mais pour éviter des formalités administratives, j'ai fait établir ma carte d'identité en précisant Paris comme



adresse personnelle. Mais je vous répète qu'ici je n'ai que ce magasin, ce bureau et une cave... »

» La concierge fut interrogée et répondit qu'effectivement il ne demeurait pas là mais qu'elle ignorait son adresse personnelle.

» Pour gagner du temps, notre chef résuma encore une fois la composition de son local et répéta également qu'il avait une cave. La gestapo décida de la visiter. Là, il n'y avait pas de lumière... Il fallut en trouver. « Sophie » en était heureux, il gagnait toujours un peu de temps sur eux !

» Lorsque les Allemands s'aperçurent que toutes leurs recherches étaient vaines, ils décidèrent d'emmener notre chef à Sannois avec eux. Ils partirent vers la Porte Maillot et atteignirent Courbevoie. En cours de route, ils demandèrent fréquemment à leur captif de leur indiquer le chemin mais il répondit que, ne l'ayant jamais suivi en voiture, il l'ignorait... Mieux valait s'adresser aux agents... Enfin ils arrivèrent à Sannois. Leur présence jeta un vif émoi dans le voisinage. On chuchotait. Que se passait-il ? Allait-on l'emmener et pourquoi ?...

» Brutalement un des chefs de la bande allemande entra dans la maison suivi des autres. Ils fouillèrent à leur aise. Ils étaient chez eux.

» « Sophie » eut un soulagement en remarquant que les armes étaient parties, mais soudain une brute allemande se précipita vers lui et, avec rage, lui montra les deux paquets de cartouches qu'il venait de découvrir et qui avaient été oubliés par le jeune homme dans sa précipitation.

» Une gifle le rappela à la réalité !

» — Où cachez-vous les armes ? Répondez tout de suite.

» — Je n'ai pas d'armes, celle que j'avais a été laissée à la mairie de Bordeaux lors de l'exode et ces cartouches sont toujours restées à l'endroit où vous les avez trouvées. »

» Cette explication n'était sans doute pas au goût des Allemands qui redoublèrent de précautions dans leurs fouilles. La femme de notre chef fut dirigée vers la cave et menacée de brutalités si elle ne faisait pas connaître le dépôt des armes.

» Leur perquisition n'apportant pas de résultats, ils décidèrent d'emmener notre camarade avec eux à Paris. Pendant huit jours, il fut abandonné dans un cachot, presque sans nourriture et sans qu'on l'interroge. Le dernier jour, quand il fut tiré de sa prison, on le conduisit auprès d'un officier supérieur, qui, les cartouches en mains, lui demanda où se trouvait l'arme correspondante.

» « Sophie » pria alors celui-ci d'appeler la personne qui avait découvert les cartouches pour lui demander de préciser l'endroit exact de leur découverte.

» Lorsque l'Allemand répondit les avoir trouvées sur le bureau, notre camarade répondit :

» — Croirez-vous enfin à ma bonne foi ? Pensez-vous que j'ai pu être assez imprudent pour cacher chez moi une arme dont j'aurais laissé les cartouches bien en évidence sur mon bureau ? »

» Il se défendit de son mieux.

» Lorsque j'avais appris son arrestation, je m'étais aussitôt mis en rapports avec un de nos bons camarades, H. SCH..., qui me promit de tout faire pour que « Sophie » soit sauvé. Il se rendit auprès de M. KHADISSIAN, président des Réfugiés Arméniens qui, à son tour, usa de toute son influence pour tirer notre camarade des griffes de la Gestapo. Pour obtenir la grâce qu'il demanda, il lui fallut verser à un « monstre allemand » la somme de 500.000 francs à titre de rançon... Ainsi notre « Sophie » fut tiré de ce mauvais pas !

S'arrêtant un instant, M. A. S... prit un dossier dont il retira un papier en me disant :

— Voilà une lettre d'attestation du « FRONT NATIONAL » où le dévouement et les services que notre camarade H. SCH... a rendu à la Résistance et à « Sophie »

sont mentionnés. Malheureusement, ces services ne furent pas appréciés comme ils le méritaient parce que les dirigeants voulaient rester dans l'ombre... Cet excellent camarade, qui appartenait à un milieu fort riche, accepta sur l'insistance de « Sophie » de faire un « détournement » au profit de la Résistance et aux dépens d'une importante société qui travaillait pour les Allemands. Pour cela il devait obtenir plus tard, comme récompense, quatre ans d'emprisonnement... Il serait de mauvais goût de revenir sur cette question et on risquerait de choquer les idées ou les préférences des uns ou des autres.

» Je pris connaissance de la lettre qu'il me remit et je vous en donne le texte :

**FRONT NATIONAL  
DE LUTTE POUR LA LIBERATION,  
L'INDEPENDANCE ET LA RENAISSANCE DE LA  
FRANCE**

19, rue St-Georges, Paris-9<sup>e</sup>  
Tél. Tru. 49-84 C.C.P. Suz.  
Depellier Paris 5478-60

A M. J. P...,  
Avocat à la Cour,  
PARIS.

Cher Maître,

Nous sommes heureux de vous confirmer par la présente, que les mouvements « LIBERATION NORD » et « FRONT NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS » en la personne de son président, M. THOMAS, nous ont fait connaître en son temps, l'activité de votre client, M. H. SCH...

M. H. SCH... a en effet, depuis le début de 1941, aidé M. H. S..., alias « Sophie », au travail clandestin du RE-SEAU LIBAN, en 1942 est intervenu par ses démarches et aidé à la libération de « Sophie » arrêté par les Allemands.

Fin 1942 et 1943, a caché chez lui, les armes et muni-



tions destinées au maquis « César » (Chef : Général Lazard).

De 1943 à la Libération, au profit des partisans anti-vlassovistes et sous la direction immédiate de M. G... et de son adjoint immédiat, M. D... a accompli de nombreuses missions, notamment le recrutement de partisans pour le maquis.

En outre, de 1941 à 1944, il a aidé à la diffusion de nouvelles clandestines diffusées par les journaux *Avenir* et *Effort* actuellement *Parisien Libéré*.

C'est pourquoi nous considérons donc comme un devoir de vous signaler ce passé tout à l'honneur de l'intéressé et que nous nous permettons de vous adresser la présente attestation pour valoir ce que de droit.

En vous priant, Cher Maître, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

M. LORRIGUET.

'Ici figure le cachet du FRONT NATIONAL ET SUR L'ORIGINAL, figure l'homologation de la Commission d'Amnistie signée de son Président, Monsieur WARLUSEL, 16 rue Renoir, Paris 16<sup>o</sup>).

Après s'être reposé un moment de son long récit, M. S... reprit :

» En outre de nos deux usines, l'une française et l'autre arménienne (N. F. et P. P.) où nous pouvions abriter des réfractaires, sans distinction de race ni de religion, nous avons également tout près de notre quartier, la famille d'une modeste couturière, réfugiée arménienne nommée CH... qui ouvrait largement sa porte pour nos hommes.

» Cette famille nous avait déjà rendu beaucoup de services, pendant la première guerre mondiale en Orient. Et pour cette raison elle avait dû, comme beaucoup de



*Colonel BESSON*

*Ancien Commandant de la Base Aérienne d'ETAMPES  
Directeur-Fondateur dans la clandestinité, en date du  
1<sup>o</sup> Juillet 1942, de l'Amicale des Anciens de la Base Aérienne  
de Chateaudun, dont le président d'honneur est le Colonel  
CHATELAIN, ex-directeur de l'entrepôt spécial de l'Armée  
de l'Air 301 et ex-Commandant d'Armes de la Base Aérienne  
et de la place de CHATEAUDUN, dont le vice-président  
est le fils aîné de notre chef « Sophie »*

Ses compatriotes, abandonner son pays natal et touse ss biens pour se réfugier en France qui devint sa patrie a-dop tive.

» Cette famille nous a rendu d'apprables scéervices.i En abritant nos hommes elle nous donnait le temps d'organiser leur passage vers le maquis. Ces services, elle nous les rendait au péril de sa vie et sans aucun profit, bien que sa situation pécuniaire fut des plus modestes.

» Comme tous les Arméniens, elle était résistante depuis 1900 et pour cette raison, habituée à l'atmosphère de la clandestinité et sachant à l'avance le rôle qu'elle aurait à jouer. N'est-ce pas là un acte de dévouement à la Résistance française au-dessus de tout éloge ?

» Par ailleurs, le professeur LIENARD donna l'ordre au Réseau LIBAN de recruter des personnes de confiance pour les introduire au centre de la Milice et chez Bruneton, ainsi que chez les Francistes, afin d'obtenir des renseignements, entreprise dangereuse dont « Sophie », avec son « flair » bien connu, se chargea.

» Nous avons deux organisations attachées à nous indirectement, pour la réalisation desquelles notre « Sophie » apporta sa pleine contribution. L'une était l'AMICALE DES ANCIENS DE LA BASE AERIENNE DE CHATEAUDUN dont le vice-président est le fils aîné de « Sophie » ; l'autre était l'INSTITUT ARMENIEN DE FRANCE dont le président est notre camarade D... qui, en 1944, arrêté et relâché par la Gestapo, et a été obligé de se réfugier huit mois en Savoie.

» Ces organisations avaient deux buts : grouper le plus grand nombre possible de patriotes et ne pas laisser impressionner la jeunesse par la propagande allemande.

» Ces deux organisations furent homologuées. C'est ainsi que nous pûmes avoir autour de nous, des hommes de confiance, des agents au centre de la milice ainsi que rue Drouot, également chez Bruneton et à l'OFFICE CAUCASIEN. L'activité des agents que nous avons chez les Francistes n'était pas d'une très grande importance.



» Chaque semaine nous recevions plusieurs rapports qui étaient remis dans la boîte aux lettres discrète destinée au professeur LIENARD. Celui-ci, encouragé par les bons résultats que nous obtenions voulut également que nous ayons des agents en dehors de la France.

» Cette proposition semblait difficile à réaliser ; même pour atteindre la ligne de démarcation et revenir, cela représentait d'énormes difficultés administratives et l'achat d'une complicité ;

» Cependant, notre grand chef, le professeur, ne se contentait pas de ce que nous avions réalisé jusqu'alors. Par ailleurs, nous avions trouvé les moyens d'assurer un important trafic d'armes et de munitions. A Deauville, notre camarade Henry récupérait des armes de l'armée allemande par l'entremise des soldats polonais et nous nous chargions de transporter ces armes à Paris afin de les mettre à la disposition du professeur LIENARD.

» Notre camarade feu NUBAR, nous apporta également environ 50 mitraillettes et des munitions qu'il avait soustraites aux anti-vlassovistes ; ceux-ci, grâce à notre aide, purent passer en zone libre et rejoindre ensuite le maquis. De toutes les armes que « Sophie » reçut il en distribua une petite partie à certains de ses hommes, par exemple : Capitaine D. V..., 3 mitraillettes ; capitaine R. M. 3 mitraillettes ; lieutenant Kayser, 3 mitraillettes, M. L... 3 mitraillettes ; M. Tch. 1 mitraillette ; lieutenant De B... 1 revolver. Edouard O... 1 mitraillette.

» Diverses autres armes furent remises entre autre, à feu Manouchian et à son camarade Manoukian.

» A cette époque de terreur où les recherches d'hommes, les arrestations et les déportations se multipliaient à une cadence effroyable, nous nous trouvions plongés dans une véritable tourmente. Chargés de la récupération des armes, et cela au nez de la police à la solde des nazis, nous parvenions sans cesse à filer entre les jambes de Darnand ; chaque jour nous passions à quelques mètres de son puissant Etat Major et devant les agents de la Gestapo. Nous

savions que le fait de porter une arme équivalait à un arrêt de mort, mais nous allions quand même chercher celles-ci dans l'armée allemande même, les voler à leurs propriétaires. Nous en avons besoin et la fin justifie les moyens.

» Voilà l'histoire à peine croyable d'un commando. Il faudrait des heures pour la raconter en détails et j'ai bien dit commando car, chaque fois, ces missions étaient entourées de mille dangers et nous devions utiliser tous nos efforts et toute notre ruse pour la mener à bien. Heureusement nos cadres étaient animés de courage et de dévouement.

VOICI QUELQUES DOCUMENTS RELATANT ENTRE  
AUTRES LE TRAFIC D'ARMES ET L'HOMOLOGA-  
TION DE L'INSTITUT ARMENIEN DE FRANCE

FORCES FRANCAISES DE L'INTERIEUR

Région de Paris. Secteur Est  
Bureau du Major de Zone  
Dunkerque-Normandie

1, rue Guy-Moquet (ancienne rue de Bonneau)

CHAMPIGNY-SUR-MARNE (Seine).

Vincennes, le 8 sept. 1944.

Je soussigné CAURAUT-AUBERT, chef de Corps  
Francs appartenant au 2<sup>o</sup> régiment Armor, sous les ordres  
du Colonel BROUSSE, commandant la Place de Vincennes,  
certifie que M. « HENRI » m'a été présenté par un ami  
au début de 42 et, bénévolement, s'est mis à ma dispo-  
sition pécuniairement en sachant les risques qu'il courait  
et ainsi, chaque fois qu'il était de passage à Paris, j'avais  
recours à ses services et m'a remis à un de ses passages,  
des armes de provenance allemande qu'il avait récupérées  
à Deauville.

Je lui remets ce papier à toutes fins utiles et prêt à  
répondre au besoin.

*Signé* : CAURANT.





F. F. I - F. T. P. F.

1940-1944

RESISTANCE ARMENIENNE

Siège Foyer MANOUCHIAN,  
8, rue de Maubeuge,  
PARIS (9<sup>e</sup>).

CERTIFICAT

Je soussigné lieutenant ROBERT, certifie que M. H... nous a versé pendant les années 1943-1945 au profit de la Résistance Arménienne, les sommes suivantes :

1943 Avril .....	Frs 25.000
1943 Juillet .....	25.000
1943 Novembre .....	25.000
1944 Mai .....	25.000

En foi de quoi je lui délivre le présent certificat.

Paris, le 22 septembre 1944.

Lieutenant ROBERT.

Capitaine Diran VOSGUERITCHIAN

F.F.I. — F.T.P.F.

5, rue de Maubeuge 5

PARIS 9<sup>o</sup>

#### ATTESTATION

Je soussigné, Diran VOSGUERITCHIAN, 5 rue de Maubeuge à PARIS, ayant combattu dans la clandestinité avec Feu MANOUCHIAN et Feu MANOUKIAN (tous deux héros pour la cause de la France dans la Résistance), certifie que le Camarade H... S...,

57, rue du Faubourg Montmartre à PARIS,

Pseudo « SOPHIE » dans la clandestinité et Chef du Réseau « LIBAN » à Paris,

a fourni des sommes importantes et des munitions pour l'organisation des F.T.P.F.

En foi de quoi, je délivre la présente attestation.

PARIS, 26 SEPTEMBRE 1946

signé : D. VOSGUERITCHIAN.

CAP. D..... V.....  
F.F.I. — F.T.P.F.  
5 rue Maubeuge  
PARIS 9<sup>o</sup>

Paris, le 24 Septembre 1948

Monsieur H.... S.....  
57 Faubourg Montmartre  
PARIS

Cher Camarade,

C'est toujours avec cet esprit de Résistance indestructible que je me présente à vous et aujourd'hui je viens vous solliciter une intervention en ma faveur.

Car vous connaissez mieux que quiconque toutes les preuves d'ardent patriotisme que j'ai fourni, tout mon profond attachement à la cause de la liberté alors que je combattais dans les rangs des F.T.P.F. pendant les jours sombres de l'occupation ennemie.

Je me fais un plaisir de vous rappeler, Cher Camarade, la confiance que vous aviez placée en moi en 1943 le jour où vous m'avez remis les 3 mitraillettes, et, pour nous, à ce moment là, cela ne signifiait pas autre chose que la possibilité avec laquelle nous allions nous battre.

J'ai été toujours digne de cette marque de confiance, c'est un souvenir impérissable qui nous unira toujours, c'est pourquoi je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien intervenir auprès de la Préfecture au sujet de ma demande de naturalisation déposée depuis 2 ans et dont j'attends impatiemment la consécration de ma qualité de citoyen français, juste récompense des services que j'ai rendus au péril de ma vie à ma Patrie d'adoption.

Avec mes plus vifs remerciements,

Croyez, Cher Camarade, à mon plus profond attachement.

signé : D..... V.....



Capitaine R. M...  
25<sup>o</sup> Section Est-Parisienne.  
(POUZAN)

*A Monsieur le Commandant BIENPETIT*

Cher Camarade,

J'ai bien reçu votre lettre dont je vous remercie car tout ce qui touche au réseau LIBAN me fait plaisir.

Vous me demandez, cher camarade, de vous parler de « Sophie ». Je dois vous avouer que « Sophie » m'a laissé, dans les premiers jours où je fis sa connaissance, une impression particulière dont je me souviens fidèlement. C'est, si mes souvenirs sont exacts, fin 1941 que le lieutenant d'aviation DESSA, rentrant de Syrie, me présenta à « Sophie ». Il me le recommanda particulièrement en me disant que si je me trouvais dans une nécessité quelconque, je pouvais sans gêne, m'adresser à lui.

Il me parla ensuite très longuement de lui et me dit qu'il jouissait en Syrie et au Liban, d'une réputation excellente. J'appris par ailleurs, que c'est en tenant compte de son activité passée en Syrie que le professeur LIENARD le nomma Chef du « RESEAU LIBAN ». Un an plus tard, en 1942, il m'arriva de me trouver dans le besoin d'avoir des armes et je pris rendez-vous avec lui. Il m'emmena face à son magasin 10 bis, rue de Chateaudun, au premier étage et me remit ce dont j'avais besoin : trois mitraillettes 9 mm. avec les cartouches nécessaires. Les mitraillettes étaient d'origine allemande ainsi que les cartouches.

En dehors de cela, il m'a été donné de le rencontrer souvent mais la principale de mes entrevues fut cette remise d'armes et je ne voudrais pas prolonger mon bavardage.

dage en vous donnant plus de détails sur l'usage de ces armes.

Je dois néanmoins citer un des nombreux cas qui est toujours resté dans ma mémoire. Fin 1942, au cours d'un rendez-vous, il m'avertit que nous étions poursuivis et de faire attention. Il me signala l'individu suspect. Quelques jours après, lorsqu'il me demanda de ses nouvelles, je ne pus répondre que par le sourire et, aujourd'hui encore, je renouvelle ce sourire.

Dans l'attente de pouvoir vous revoir, je vous prie de croire, Cher Camarade, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

*Signé : R. M...*

INSTITUT ARMENIEN DE FRANCE

Decret ministériel n° 7770

Président d'honneur :

Monsieur le Recteur de l'Université de Paris

30, avenue Georges-Mandel

PARIS (16<sup>e</sup>).

*Paris, le 20 janvier 1948.*

Mon Cher Président,

Au titre d'agent P.2 inscrit dans votre réseau depuis 1940, j'aurais besoin, en vue de l'homologation de mes activités par les autorités militaires, d'une attestation faisant état de mes services.

D'autre part, j'ai entrepris des démarches en vue de l'homologation du Réseau clandestin de l'Institut Arménien de France auquel vous n'aviez cessé de donner votre appui sous l'occupation et qui travaillait en liaison avec le Réseau « LIBAN » et les services du Ministère de l'Education Nationale.

Je joins à cette lettre pour information, deux attestations dont l'une émanant du cabinet du Ministère de l'Education Nationale et qui font état du rôle difficile tenu par l'organisation durant les années d'occupation.

Veuillez agréer, mon cher Président, l'assurance de ma haute considération.

(signé illisible) D...

Monsieur le Président  
de la 3<sup>e</sup> Section de Libération-Nord.



# MOUVEMENT NATIONAL DE RÉSISTANCE



## LIBÉRATION - NORD

3<sup>e</sup> Section

Paris, le 27 Janvier 1948

22, Rue des Bons-Enfants, PARIS

TRU. 29-21  
TÉL. { TRI. 76-70  
DÉF. 12-23

ATTESTATION EN VUE DE L'HOMOLOGATION  
PAR LE COMITE NATIONAL F. F. C.

DU RESEAU DE L'INSTITUT ARMENIEN  
DE FRANCE

*Paris, le 27 janvier 1948.*

Je soussigné, H. S..., Chef du Réseau « LIBAN » à Paris, sous le pseudonyme « Sophie » et actuellement délégué de F. L. I. et président du 3<sup>e</sup> arrondissement M. N. R. L. N., atteste que Monsieur D. S..., membre du Réseau « LIBAN » a été, de 1940 à la Libération, le chef du Réseau de l'Institut Arménien de France.

L'Institut Arménien de France a fonctionné sous l'occupation en tant que Réseau luttant contre la propagande allemande.

Le Président de Libération-Nord  
de la 3<sup>e</sup> Section

*Signé : H. S...*

MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE  
Centre National Des Oeuvres De La Jeunesse Scolaire  
Et Universitaire  
49, rue de Bellechasse, PARIS (7<sup>o</sup>)

ATTESTATION EN VUE DE L'HOMOLOGATION PAR  
LES AUTORITES MILITAIRES de l'INSTITUT ARME-  
NIEN DE FRANCE ET DES ACTIVITES DE M. D. S...

Dès 1940, l'élite de la jeunesse Arménienne de France fondait l'Institut Arménien, réseau clandestin fonctionnant sous le couvert d'Association Sportive, cours de langue privé et autres.

De 1940 à 1945, M. D..., Fondateur de ce réseau, mit tous moyens en œuvre pour préserver la Jeunesse et la Colonie Arménienne de France de l'emprise allemande.

En effet, lors de leur avance extrême au Caucase, les autorités allemandes déployèrent un très gros effort, en vue de recruter des éléments devant former des cadres administratifs.

Cette propagande tendait à toucher les milieux universitaires et estudiantins.

Au prix d'un effort difficile, cinq années durant et dans des conditions risquées, M. D. S... organisa les activités secrètes anti-allemandes, en liaison depuis 1943, pour les questions universitaires, avec le « Comité Supérieur des Oeuvres Sociales en faveur des Etudiants.

A ce titre, en tant que Chef du Réseau, M. D... peut être assimilé à un agent P.2 d'une organisation rattachable à un des réseaux actuellement reconnus par les autorités françaises.

Faisant suite à ce passé, l'Institut Arménien de France poursuit actuellement, les activités culturelles, alors que pour les affaires universitaires, un Foyer Franco-Arménien a été créé dès la Libération, au sein de l'Université de Paris.

Pour le Ministre et par autorisation,  
*Le Chef de Cabinet : Signé illisible.*

MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE

CENTRE NATIONAL DES OEUVRES EN FAVEUR  
DE LA JEUNESSE SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE

49, rue de Bellechasse  
PARIS (7<sup>o</sup>)

Tél. INV. 56-56 à 56-58

*Paris le 26 janvier 1948.*

*Objet : Homologation de l'Institut Arménien de France  
et des Activités de M. D... par les autorités militaires.*

Je soussigné, Alfred ROSIER, administrateur du Centre National des Oeuvres en faveur de la Jeunesse Scolaire et Universitaire, certifie que, dès 1940, M. D... a été l'animateur de l'INSTITUT ARMENIEN DE FRANCE et de l'ORGANISATION UNIVERSITAIRE qui, sous le couvert de l'Association Sportive des Etudiants Arméniens, et, du « Comité Parisien des Oeuvres en faveur des Etudiants Arméniens » a, malgré l'opposition formelle du gouvernement de Vichy, organisé en France les activités Universitaires Arméniennes clandestines.

Arrêté par la Gestapo puis relâché, M. D..., en 1944, a été obligé de se retirer huit mois en Savoie.

*Signé : A. ROSIER.*



» Des jours de souffrance furent traversés et il faudrait des pages entières pour expliquer en détail, ce trafic d'armes. Notre grand chef, le professeur, heureux de nos réussites, devenait chaque jour plus hardi dans ses entreprises et plus exigeant dans ses demandes. « Sophie » ne voulait rien lui refuser et s'acharnait à satisfaire toutes ses demandes.

» Une première fois, deux personnes furent envoyées en Allemagne comme « main d'œuvre ». L'un, le camarade A..., fut dirigé sur KHIEL, base navale de la marine allemande. Malheureusement, sa mission ne nous apporta pas de grands résultats car il eut des difficultés pour rentrer à Paris ; Pendant une période de trois mois, il ne revint qu'une seule fois ; il fut alors envoyé à Vienne chez SIEMENSCHUCKERT, importante usine de moteurs électriques d'où il eut également de gros ennuis pour revenir en France. Une deuxième personne, le camarade LUCIEN fut dirigé sur STUTTGART. Comme restaurateur il parvint à entrer dans la Gestapo, mais celle-ci avec clairvoyance lui refusa les permissions voulues pour son retour à Paris.

» Nos espoirs, hélas, étaient déçus. Les quelques rapports qui parvenaient au réseau étaient d'un intérêt secondaire et ne permettaient aucune entreprise sérieuse. Nous courions des risques inutiles et pourtant il importait que l'on fut renseigné, il fallait s'en sortir ! Notre chef s'appliqua de son mieux à trouver :

1° Un homme d'élite, capable de remplir la mission dont on le chargerait ; 2° la protection d'une puissance internationale qui le couvrirait et lui permettrait de se déplacer suivant ses besoins.

» Cela ne pouvait se réaliser en un jour. On travailla, on se documenta de divers côtés, et après une année de recherches, on obtint ce qu'on désirait. Ce fut à notre excellent camarade I... officier dans l'armée française, que l'on confia ce devoir. Son intelligence et son habileté ne se démentirent jamais et aujourd'hui encore nous pou-

vons le féliciter pour l'aide merveilleuse qu'il nous apporta.

» En vous adressant à lui, continua M. A. S... il vous documentera dans la limite où l'intérêt du pays le lui permet mieux que je ne puis le faire.

» Pour revenir sur d'autres faits, je me souviens qu'un jour, un de nos agents, V..., placé à la Milice, rue Drouot, nous prévint que DARNAND et son état-major se trouverait dans une heure au restaurant « Jeannette » rue Saint-Georges (renseignement que le professeur désirait connaître depuis longtemps et qui, pensions-nous, devait lui servir à préparer un attentat).

» Il en fut averti et nous voulions, par curiosité, savoir ce qui se passerait dans ce restaurant. Le lieutenant de B... fut chargé d'y prendre place pour établir ensuite un rapport, mais il ignorait qu'un attentat fût préparé.

» A midi il se dirigea vers la rue Saint-Lazare et au moment de pénétrer dans la rue Saint-Georges, il s'aperçut qu'elle était barrée et gardée par des agents miliciens. Il remonta vers la place Saint-Georges et tenta de pénétrer de ce côté. Il en fut à nouveau empêché par des agents qui ne laissaient passer que les habitants de la rue. Il vint nous prévenir de cet état de choses.

» Nous attendions, très anxieux de cette surveillance si bien établie. Que se passera-t-il ? Le professeur avait-il eu le temps de bien préparer son coup ? Arriverait-il à faire entrer nos hommes ? La crainte s'infiltrait en nous, nos cœurs battaient dans l'angoisse et, finalement, une grande déception coupa court à tout lorsqu'on apprit que l'attentat avait échoué. La garde si sévère, avait empêché de tenter quoi que ce fut.

» Et chaque jour amenait ainsi son lourd fardeau d'inquiétude, d'attente et de peine...

» Un matin, le fils aîné de « Sophie » accourut nous prévenir que notre camarade PRAT, qui tenait un petit débit de boisson rue de Liège, venait d'être arrêté par la Gestapo qui avait fouillé sa demeure à la suite d'une dénonciation.

» Quelle frayeur ce jour-là encore ! La veille, notre chef

lui avait remis des armes. S'il « parlait », nous serions arrêtés

» Sa femme vint nous dire que les Allemands avaient découvert une ancienne arme mais que les autres avaient échappé à leurs fouilles... Nous étions apaisés de ce côté, mais nous pensions à notre brave camarade qui était arrêté. Pendant plusieurs jours il fut torturé sans rien avouer. On le garda et il souffrit longtemps. La misère qu'il subit lui fut fatale et peu de temps après, hélas, il mourut. Son nom s'ajoutait à ceux qui furent les malheureuses victimes des activités du réseau « LIBAN. »

» Au cours de ces différents épisodes, nous apprenions que les services secrets allemands cherchaient et promettaient une récompense importante à la personne qui leur fournirait l'identité de « Mlle Sophie ».

» Par ailleurs, dans le restaurant rue de Maubeuge, la Gestapo était, paraît-il, très intriguée par notre chef qui s'y trouvait à nouveau chaque jour, après avoir été accusé et même retenu pendant huit jours.

» Que faisait-il ? Que pensait-il ? Était-il suspect et les autorités allemandes l'avaient-elles relâché faute de preuves suffisantes ?

» Autant de questions que pouvait se poser la Gestapo et que, par l'intermédiaire du jeune camarade, notre chef ne pouvait ignorer. Il était nécessaire d'éloigner leurs soupçons et de chercher à gagner leur confiance car un danger pourrait surgir ; comment, dans ce milieu de méfiance réciproque, procéder avec diplomatie ?

» Sophie » prépara un projet de déjeuner et s'en remit à moi pour son exécution.

» Nous avons alors réuni quelques généraux et, parmi eux, le général BREMOND, ainsi qu'un résistant, feu SABATIER, et d'autres personnalités, accompagnés de leur famille. Intentionnellement, nous avons trouvé le moyen d'inviter un collaborateur notoirement connu dont chacun était curieux de savoir comment il défendrait ses idées de collaboration avec l'ennemi.





*Jean PRAT*

*2, rue de Liège, Paris. Mort des suites des tortures infligées par la Gestapo, en raison de son activité au Réseau « Liban », le 5 mars 1943. A laissé dans le deuil sa femme et ses 2 enfants.*

» A midi, cet homme descendit de voiture. Les gardes qui l'accompagnaient gardaient l'entrée du restaurant, l'arme à la main. « Sophie » était heureux. Sa mise en scène était parfaite. Lorsque les membres de la Gestapo arrivèrent, une grande surprise s'exprima sur leurs visages. La présence des gardes les intrigua au plus haut point. Ils se renseignèrent et apprirent la présence à la table de notre chef d'un collaborateur important. Ils saluèrent.

» Ils étaient pris au piège. Il n'en fallait pas plus pour modifier leur opinion sur notre camarade. Il ne pouvait être qu'un « ami », qu'un « collaborateur » Il n'y avait aucun doute à ce sujet !

» Notre « Sophie » éprouva une sorte d'apaisement. Il savait que dorénavant le jugement des Allemands lui serait favorable. A partir de ce jour, la Gestapo le salua : « Bon camarade ».

» Cependant, imaginez l'appréhension dans laquelle nous vivions constamment. Le regard ou la visite d'un inconnu était un motif de crainte. Nous avions perdu le sommeil et étions fréquemment la proie de cauchemars provoquant sans doute de l'état de nos nerfs surmenés. L'épée de Damoclès semblait suspendue sur nos têtes et certains hommes, parmi les plus courageux, furent tellement fatigués qu'ils contractèrent des maladies nerveuses. Dans cette tourmente, chaque événement, si petit fut-il, laissait sur nous, son empreinte »

» « Sophie » se trouvait un jour au café « Le Rubis » d'où il surveillait les allées et venues dans son magasin. Soudain, il aperçut deux jeunes gens s'arrêter devant sa boutique. L'un pénétra à l'intérieur, l'autre demeura dehors. Etaient-ce deux clients éventuels ? Ils lui étaient inconnus. Celui qui restait dehors, semblait faire le guet. « Sophie » ressentit un nouvel émoi ; son fils quitta le magasin et vint le rejoindre au café en lui disant :

» — Deux maquisards sont venus. Tu vois, il y en a un qui est resté dehors. L'autre est dans la boutique et désire te parler.

» Est-ce que ces hommes t'ont donné un mot de passe ?

— Non, répondit son fils en regagnant son magasin.

» Les plus grands soupçons s'emparèrent de « Sophie » et mille possibilités de danger se présentèrent à son esprit. Était-ce un guet-apens ? Était-ce la Milice qui envoyait quelqu'un pour faire un « sondage » sur la fidélité de ces voisins ?

» Encore une fois, comment agir ?

» Cinq minutes se passèrent pendant lesquelles il réfléchit, mesura les inconvénients qui pourraient surgir et, sa prudence en éveil, il entra dans son magasin.

» L'inconnu, après avoir salué, se présenta ainsi :

» — Mon ami et moi, sommes des maquisards venant ici chargés d'une affaire. Le Commandant GA... m'a recommandé à vous lorsque j'aurais besoin d'un service. Je me permets donc d'avoir recours à votre bonté et de vous demander une aide pécuniaire.

— Qui vous envoie à moi ? Je ne connais pas la personne dont vous me parlez et je ne désire pas la connaître. Je m'étonne également de l'audace avec laquelle vous me demandez un tel service, en ignorant tout de moi.

— Non, reprit le maquisard, notre chef vous connaît très bien. C'est lui qui m'a donné votre adresse ainsi que son numéro de téléphone le 555. Il m'a dit que vous étiez un homme bienfaisant et que j'aurais satisfaction auprès de vous. »

» Sophie » se rassura et respira à son aise. Cependant, cette recommandation ne lui plaisait pas beaucoup car il ne voulait connaître personne en dehors de son cercle. Pour donner un terme à cette visite, il dit :

— Puisque vous êtes gêné et, bien que je ne connaisse ni la personne dont vous me parlez ni vous-même, je veux bien, par bonté et parce que je suis un vrai patriote, vous donner la petite somme qui vous rendra service, mais je



vous demande de vous éloigner ensuite et d'oublier votre visite, ainsi que le service que je vous rends.

» Là encore, « Sophie » venait de procéder avec le maximum de prudence. Pour ceux qui n'ont pas travaillé dans la clandestinité, tous ces détails paraissent insignifiants, il faut y avoir vécu pour en connaître le sens.

» Pour terminer, je voudrais relater un fait plus important qui jeta, pendant des mois et des mois, la frayeur parmi nous et nous fit craindre d'être obligés de quitter nos foyers pour assurer notre sécurité.

» A huit heures, suivant l'habitude, notre chef entra dans son bureau et se dirigea vers la boîte aux lettres secrète destinée au professeur LIENARD. Plus exactement vers les W. C. qui en tenaient lieu ; ils étaient réservés uniquement au magasin de notre chef et se trouvaient dans l'escalier de l'immeuble. Deux clefs y étaient affectées ; l'une était entre les mains du professeur, l'autre était gardée par « Sophie » qui avait rigoureusement condamné l'usage de cet endroit sous un prétexte de dérangement de la chasse d'eau (qu'il avait provoqué lui-même). Tous les rapports ou documents secrets destinés au professeur étaient placés dans cet endroit sûr et réciproquement, sans que personne eut à prendre un contact direct avec une autre.

» Ce matin-là, notre chef trouva deux enveloppes qui lui étaient destinées. Il en prit connaissance. La première lui causa un vif malaise... Il lisait :

» G... est entré dans la Gestapo. Prendre toutes précautions utiles.

*Signé : GRUCHET-LAVALASSE.*

» La seconde lettre disait :

» On a constaté que depuis trois mois G... appartenait à la Gestapo. Arrêtez toute opération. Les camarades immédiats que G... connaît doivent être éloignés.

*Signé : GRUCHET-LAVALASSE.*

» Pour la première fois, notre chef perdit son sang-froid. Il sentit la maison s'écrouler sur lui. L'inévitable était arrivé, G... était un traître, il nous avait entraîné dans un guet-apens. Tout était perdu, notre arrestation ne pourrait tarder. Il se demandait qui était responsable de la présence de cet homme dans le réseau.

» Après un instant de réflexion, il appela son fils aîné par téléphone et celui-ci, demeurant quelques centaines de mètres plus loin, arriva peu après.

» Son père, dans un état de fureur extrême, lui dit !

— Vois ce qui arrive : tu as eu l'imprudence de faire pénétrer cet homme dans notre réseau et tout sera perdu pour nous. Nous sommes menacés par un danger que rien ne pourra empêcher.

» Il lui montra les deux fiches en ajoutant que l'unique moyen qui nous restait était de supprimer cet espion et de disparaître ensuite. En parlant ainsi, notre chef voulut téléphoner, mais son fils l'en empêcha en le suppliant d'attendre. Il lui semblait impossible que cet ami puisse être un traître. Il le connaissait très bien. Il ne pouvait y avoir là qu'un malentendu. Il dit :

— Permets-moi d'aller le voir tout de suite et de lui demander des explications. Si vraiment il avait été un espion il y a longtemps que nous aurions été suspectés. S'il en était ainsi, je te donne ma parole d'homme que j'exécuterai moi-même la justice et qu'avec mon sang, je paierai mon imprudence. Mais je te répète que je n'attends pas de danger de ce côté, je le connais très bien.

— Bon, va vite te renseigner à ce sujet et dis-lui que dorénavant, nous nous passerons de ses services et que, s'il reste dans son cœur, une petite flamme de patriotisme, il oublie tout ce qui s'est passé avec nous. Dis-lui également qu'il aura un délai de 24 heures pour quitter les départements de la Seine et de la Seine-et-Oise pour aller où il veut. S'il accepte tout cela, vérifie toi-même sa sincérité car n'oublie pas que c'est toi qui portera la responsabilité de ce qui pourra arriver.

» Ainsi lui parla son père.

» Le fils partit tout de suite, mais la tempête qui était née dans le cœur de « Sophie » n'était pas calmée. Il donna à son second fils, d'autres instructions et, une demi-heure plus tard, l'alerte était déclanchée dans le réseau LIBAN. Tout le monde éprouva une émotion intraduisible.

» Pour l'organisation du réseau, « Sophie » utilisait cependant une tactique très prudente : presque personne ne se connaissait et tous connaissaient le chef. Il ne voulait pas que ceux qui lui étaient nouvellement présentés soient en rapports directs avec lui. Il chargeait ses camarades anciennement connus de se mettre eux-mêmes en liaison directe avec les nouveaux venus et de leur transmettre les instructions données.

» G... avait été présenté par le fils aîné de notre camarade. C'était un homme très instruit et d'une intelligence remarquable ; c'est pour cela d'ailleurs qu'on craignait le pire. Il avait rendu de grands services pendant six mois environ, principalement par les rapports dignes d'éloges qu'il nous adressait sur Bruneton. Aujourd'hui, par sa trahison, nous étions placés sur le bord de l'abîme.

» Lorsque 9 heures sonnèrent, le fils de notre chef rentra accablé et vint raconter à son père le résultat de sa démarche.

— J'ai vu G... qui m'a avoué que depuis trois mois, il appartenait effectivement à la Gestapo. Il m'a dit : « A la suite de mon arrestation, j'ai été obligé d'accepter d'entrer à la Gestapo mais je suis à même, maintenant, d'être plus utile à nos patriotes. Si j'ai gardé ce secret à votre égard, c'est uniquement pour ne pas troubler vos idées, mais il faut que vous restiez sans aucune crainte car je me comporte proprement vis-à-vis de mon pays. »

» Je lui ai répondu : « tu as eu tort de ne pas nous en avertir et à présent, c'est trop tard. Le réseau LIBAN m'a chargé de te transmettre l'ordre suivant : Il faut que tu oublies tout ce qui s'est passé avec nous ; le Réseau n'a plus besoin de tes services et dans 24 heures, il faut, si



tu es un homme vraiment sincère, que tu quittes les départements de la Seine et de la Seine-et-Oise. « Prenant amicalement sa main, j'ai voulu l'attendrir et j'ai ajouté : Cher et vieil ami, aies pitié autant pour toi que pour ta brave maman qui t'aime tant ; donne-moi la preuve que tu as encore du patriotisme au fond du cœur en me promettant sincèrement d'exécuter l'ordre que je transmets. » Des larmes lui sont montées aux yeux et il m'a dit :

— Ne crois surtout pas que je sois un traître et puisque le chef a des soupçons sur moi, je vais obéir à sa demande. Je vais quitter Paris et vous aurez la preuve que vous vous êtes trompés sur mon compte. » Emus tous les deux, nous nous sommes embrassés et en le quittant, il eut encore ces paroles :

— Dans 24 ou 36 heures je me serai éloigné de vous tous. Ne perdez pas votre tranquillité. »

» G... tint sa promesse sans hésitation, mais cette affaire avait ébranlé nos nerfs et pendant longtemps, nous demeurions encore inquiets.

» Il y aurait beaucoup de choses à raconter encore, malheureusement le temps est court. Malgré tout, je dois apporter ici quelques détails sur notre état moral quand, sur un ordre du professeur LIENARD, nous devons mettre quelques-uns de nos hommes à la disposition d'un autre réseau pour lui prêter main forte. Cela ne plaisait jamais à notre chef, de risquer la vie des nôtres pour une affaire dont nous ignorions la nature et les risques, par exemple le complot pour les 50 mitraillettes doriotistes.

» Le lieutenant G. D... de LIBERATION NORD, vous parlera de cette affaire en détails.

» Voilà, mon cher ami, quelques souvenirs parmi tant d'autres. Si, aujourd'hui, ma santé était aussi bonne qu'elle le fut à l'époque, je ne me fatiguerais pas à vous parler longtemps encore et à vous raconter d'autres souvenirs, bons ou mauvais sur cette lutte de quatre années, pour laquelle je me suis passionné.

» Je vais terminer en vous confiant ce tout dernier souvenir du jour de bonheur que j'ai passé avec mon chef et notre camarade NUBAR, lors du retrait des troupes allemandes. Nous nous étions réunis pour sabler le champagne et, vers minuit, je conduisis mon chef à un de mes amis tenant l'hôtel « Papillon », rue Bleue, pour se reposer. Là encore nous avons bu un peu avant de nous séparer, pour marquer la Libération de la capitale. Nous étions très heureux et je m'en souviens. Notre lutte n'avait pas été vaine et cette journée-là nous faisait oublier toutes nos souffrances. Notre chef était ivre de joie et, bien que le connaissant depuis de longues années, jamais je n'avais eu l'occasion de le voir aussi heureux : il savourait sa plus belle récompense. »

Je remerciai profondément mon camarade A. S... pour son long récit de faits que je connaissais et dont j'étais heureux qu'il m'en ait rappelé tous les détails. Après un fraternel baiser, je me décidai à quitter son domicile.

Versailles, 12 janvier 1950.

Mon Commandant et Cher Camarade,

Je profite aujourd'hui de mon jour de repos pour faire réponse à votre aimable lettre du 3 courant. Vous me demandez des renseignements sur mon activité clandestine dans le réseau LIBAN. Hélas, je n'ai pas grand chose à vous raconter. Malgré mon vif désir je n'ai rien pu faire de bien et la chance ne m'a pas aidé.

En 1941, me trouvant sans travail, je rencontrai un jour, au cours d'une promenade dans Paris, M. S..., que je connaissais depuis longtemps. Nous nous dirigeâmes ensemble vers le café « Le Rubis » où nous pûmes bavarder sur les sujets d'actualité.

Lorsqu'il apprit que j'étais sans travail, il me conseilla d'entrer dans l'aviation à St-André de l'Eure comme manoeuvre et il me promit, grâce à ses amis, de me faire avoir de l'avancement.

Dès le lendemain, je fis la démarche nécessaire et je réussis à me faire embaucher ; au début j'eus un travail extrêmement fatigant.

A ma première permission, je suis allé chez M. S... afin de lui rappeler sa promesse concernant mon avancement. Je lui racontai les conditions pénibles dans lesquelles je travaillais à l'aviation.

M. S... très calmement me fit subir « une interrogation » à laquelle je répondis bien volontiers. Après un long moment de conversation, je suis parti en emportant une nouvelle promesse pour mon avancement.

Une semaine après, la R. A. F. vint rendre une visite au camp d'aviation sans faire de dégâts importants.

Chaque fois que j'eus l'occasion de voir M. S..., notre conversation revint sur les bombardements et je pus remarquer que huit ou dix jours environ après notre entrevue, la R. A. F. revenait sur le camp. Cet état de choses dura quelques mois et finit par me sembler très drôle.



Un jour, M. S... me dit : « La situation actuelle est très mauvaise, je suis installé à côté du centre de la Milice. Si un jour on devait m'arrêter, tu devrais toujours nier m'avoir connu. C'est la chose principale pour ta défense. » Peu à peu, il me fit comprendre que je travaillais avec lui dans la clandestinité ; il me remit à plusieurs reprises, de l'argent afin que je puisse mieux faire le travail qu'il me demandait et me laissait comprendre que des jours meilleurs viendraient. Je prenais ainsi confiance dans l'avenir.

Vers la fin du mois de mai, j'eus la surprise, en rentrant au camp, avec des camarades, d'être fouillé. J'en fis part à M. S... le dimanche suivant lors de notre rendez-vous ; il me conseilla alors de rester encore au camp pendant un mois.

Peu après, je suis entré au camp de Dreux et j'habitais rue Saint-Hibault, n° 73. Le camp était peu important mais la R. A. F. venait parfois et faisait des dégâts.

Un matin de décembre 1942, j'eus la visite de la Feldgendarmerie qui perquisitionna chez moi, cherchant des tracts. N'ayant rien trouvé, je fus interrogé pendant une demi-heure et faute de preuves, on me laissa tranquille. Longtemps, j'ai cherché quel était le traître qui m'avait « donné » mais je ne pus arriver à le savoir. Bien dommage !

Lorsque je revis M. S... et après lui avoir raconté ce qui s'était passé, il me dit : « Ton action est finie ici, il faut partir à présent en Allemagne comme ouvrier volontaire. Fais une demande pour aller à Stuttgart. » Cette demande fut accueillie favorablement et je fus installé comme cuisinier au 45 Hensteingstrasse.

Au bout de quelques mois, la mort de ma mère me fit obtenir une permission et à ce moment, M. S... me dit : « Comme il t'est très difficile d'avoir une permission pour Paris, je tâcherai de t'envoyer une personne avec qui tu pourras parler en toute confiance. Elle se présentera avec

les mots de passe suivants : « Lebrillant brille bien mais il est trop cher ». Malheureusement, personne ne vint me voir et je fus obligé de rester en place jusqu'à la Libération. C'était vraiment dommage parce que j'avais appris à Stuttgart beaucoup de choses ceci grâce à mon expérience précédente, et malheureusement je n'ai pas eu la possibilité de les transmettre à mon chef.

Vous voyez, mon Commandant, que malgré tout mon bon vouloir de servir, la chance ne m'a pas beaucoup souri.

Heureusement d'autres ont eu l'occasion d'accomplir un travail de résistance qui a contribué à la libération de notre pays.

Veillez agréer...

L. M.

Notre cher camarade T. KARNIG, homme de lettres, secrétaire général de l'Association Progressiste Internationale, siège à Rome, membre de plusieurs organisations fédéralistes, conférencier et ayant tenu des conférences à Rome sur des sujets sociaux et politiques, auteur de plusieurs ouvrages d'une haute importance en langue française, italienne et arménienne, m'a envoyé, sur ma demande, une lettre dont ci-dessous le texte (Ce valeureux camarade nous a rendu de très appréciables services durant notre activité clandestine, hors de France, et nous passons cela sous silence).

*Paris, 20 décembre 1949*

A Monsieur le Commandant BIENPETIT,

Mon Commandant,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 15 courant par laquelle vous me demandez comment et où j'ai connu « Mlle Sophie » et quelles sont mes impressions sur « elle » ainsi que mes relations.

Comme suite j'ai le plaisir de vous faire savoir que nous nous sommes connus à Constantinople, il y a plus d'un demi-siècle, chez le portier du Consulat russe, M. MIHRAN, qui pouvait être tout autant un questeur de la Chambre des députés qu'un simple portier dans un Consulat. Ce M. MIHRAN était ami avec mon père et nous lui rendions visite quelquefois. Au cours d'une de ces visites, nous avons rencontré un jour, un garçon vif, intelligent, avec un air sympathique mais espiègle. Il était à peine âgé de quelques années de plus que moi et était venu voir son oncle qui se trouvait au Consulat.

M. MIHRAN, souriant et tirant l'oreille de ce gamin, lui demanda : « As-tu encore soif ? Veux-tu jeter à nouveau de l'eau à mon visage ? »

Le garçon ne répondait pas ; il laissait M. MIHRAN parler et gardait son air innocent tout en rougissant.



MIHRAN, laissant l'enfant, commença à raconter à mon père, une histoire et lui expliqua pourquoi il venait de poser cette question.

« C'était après les massacres de 1895 : un révolutionnaire arménien, nommé TERTZAKIAN, avait trouvé asile au Consulat mais la police turque avisée, réclamait sa restitution en motivant qu'il était sujet turc. Pour ne pas avoir de complications avec le gouvernement turc, l'ambassadeur nous avait donné l'ordre de rendre ce malheureux proscrit aux autorités turques.

« L'oncle du gamin dont je viens de parler, en fut informé et, d'accord avec TERTZAKIAN, avait décidé de le sauver. Pour réaliser ce plan, ce fut donc l'enfant en question qui fut chargé de jouer un rôle.

« En ce qui me concerne, j'étais tenu de surveiller strictement celui qui était hospitalisé chez nous.

« Alors, ce démon d'enfant, bien fourbe, me demanda un verre d'eau, prétendant avoir très soif. Qui pouvait supposer que ce verre d'eau était justement le prétexte du plan organisé ? Qui pouvait refuser ce verre d'eau ? L'enfant fit semblant de boire et... soudain... il me jeta l'eau en pleine figure ! Moins fourbe que lui, je courus pour l'atteindre et lui donner la correction qu'il méritait. Je quittai mon poste mais pendant ce temps, M. TERTZAKIAN avait disparu, il s'était évadé ! »

Mihran disait : « Petit révolutionnaire... petit complice... veix-tu que je te donne maintenant à la police turque ?

En aucune manière MIHRAN n'eut fait cela mais il voulait connaître l'impression de cet enfant, complice des « grands » et, si vous le voulez, sans contredit, déjà un héros vu son âge.

Tout le monde rit de cela, le sérieux Mihran aussi et mon père plus que lui ! Personnellement, je me suis également fort amusé de ce fait.

Le petit H. S..., tout en rougissant, souriait simplement. Son oncle est venu : Mihran fit faire sa connaissance avec

mon père qui, tout fier, disait en riant : « Il est brave mon petit démon. »

Nous apprîmes où ils habitaient et, dès ce jour, une sympathie réciproque nous unit et nous fûmes de vrais camarades.

En 1905, après l'attentat contre le Sultan Rouge, je perdîs sa trace ; à l'époque de la constitution du Gouvernement ottoman, je me suis renseigné à son sujet et j'ai appris qu'il était parti pour la Cilicie mais qui sait pour quel but... n'était-ce pas parce qu'il était mécontent de rester un « simple petit révolutionnaire ou un vulgaire complice » et ne désirait-il pas avoir l'activité des grands, d'un véritable chef révolutionnaire ? Et voici qu'après les massacres d'Adana, il nous est arrivé la nouvelle que mon ami « le petit démon » était dans les griffes des Turcs.

Mon père fit alors tout son possible à Constantinople, auprès des autorités compétentes pour sauver mon camarade H. S... et moi-même je lui ai alors envoyé de temps en temps, des colis. J'ai éprouvé la plus grande joie lorsque j'ai appris qu'il était sauvé et parti pour l'Egypte.

Après la première guerre mondiale, j'ai appris qu'il était à Paris, ayant terminé son service militaire en Cilicie, et qu'il était devenu secrétaire général des Volontaires et Combattants Arméniens ainsi que gérant d'un journal quotidien arménien. C'est à cette époque d'ailleurs que nos relations eurent l'occasion de devenir très intimes et toujours j'ai pu apprécier les sentiments et les idées patriotiques de mon ami.

C'est en 1940 que, tout à fait par hasard, mon ami Noubar Gullabian, ancien volontaire arménien, durant sa première visite à Rome, m'apprit que H. S... (mon ami d'enfance), alias « Mlle Sophie » préparait une organisation de résistance clandestine et il me proposa lui-même, de lui offrir ma collaboration soit pour sauver des Israélites, soit pour d'autres activités.

Je lui ai alors répondu : « Nous fûmes toujours de pauvres victimes, notre sacrifice incomparable pendant



l'autre guerre et les promesses de l'indépendance pour notre patrie furent non seulement oubliées, mais on a laissé s'accomplir notre « déracinement » pour nous jeter à travers le monde comme des débris... Comment voulez-vous que je cherche spontanément à donner ma collaboration au profit de n'importe quelle puissance... Cela je ne le ferai jamais et je déconseillerai même mon ami et tous les Arméniens à se jeter dans la mêlée pour les beaux yeux des autres. Toutefois, pour ce qui est de l'aide à apporter à l'égard des Israélites, victimes comme nous, je ferai volontiers tout ce qui est en mon pouvoir et à la minute même, je suis à votre disposition *uniquement* (et j'accentuai sur ce mot), *uniquement* dans ce but.

M. GULAFIAN est parti et il est revenu une seconde fois, me communiquant alors le désir de H. S... que je fasse le maximum pour sauver des Israélites et de lui transmettre les noms de ceux qui auront le sauvetage grâce à mon intervention. Il me pria en outre, de trouver un moyen pour obtenir des passeports pour l'agent N° 10 et l'envoyer en Roumanie afin de sauver les quelques Israélites qui se trouvaient là-bas.

Je pus lui être utile et l'agent N° 10 partit pour la Roumanie. C'est toute l'activité que j'ai eue pendant la dernière guerre, avec le réseau « LIBAN » et son chef mon ami d'enfance. Maintenant, « Mlle Sophie » mon ancien camarade d'enfance, me permit d'apprendre à mon retour à Paris en 1946, des actes que j'ai admirés bien que je lui avais déconseillé toute sorte d'activité. Lorsque le passeport pour Bucarest fut obtenu, il partit pour cette ville et je me suis renseigné après pour apprendre que ce voyage était fait non seulement pour l'éloignement des malheureux Juifs du territoire roumain, mais également pour d'autres causes (entre autre le coup d'Etat de Roumanie).

Voilà mon Commandant, tout ce que je sais sur « Mlle Sophie » elle vous racontera elle-même le reste. N'ayant personnellement plus rien à ajouter, je vous prie de recevoir, mon Commandant, l'expression de mes hommages respectueux.

T. K.



H. H. ....

EXTRAIT D'UNE LETTRE ADRESSEE AU COM-  
MANDANT BIENPETIT

Cher Camarade,

.....

.....

Vous m'avez demandé d'établir une esquisse de mes sept années d'absence à Paris. Tout en donnant droit à votre demande, je regrette de ne pouvoir faire un tableau général des péripéties de mes aventures, étant donné que je rentre à la maison après le travail, dans un état épuisé de fatigue. Néanmoins, je vous promets de donner satisfaction au fur et à mesure de mes possibilités.

En effet, je tiens ici à rafraîchir votre mémoire sur nos deux derniers entretiens historiques d'avant guerre mondiale n° 2.

Vous souvenez-vous ? Lors de l'affaire de Munich, pour une fois nous sommes tombés d'accord. Nous avons conjointement prévu que la guerre était tôt ou tard, inévitable. Notre seconde rencontre se rapportait à l'importante communication que je devais vous faire concernant la mission que j'ai dû accepter vers le commencement de septembre 1939. Vous seul étiez au courant de mon départ précipité.

Je vais vous entretenir maintenant, en résumé, des services que j'ai dû rendre à notre seconde patrie, la France.

Je fus reçu par l'attaché militaire adjoint français à Rome. Après avoir reçu les instructions nécessaires avec

les directives précises, je me suis fait donner le pseudonyme « MARRO ». D'ailleurs ce sobriquet ne vous est pas inconnu car j'ai su plus tard, que les rapports d'une extrême importance (au moins une douzaine) que j'envoyais à Paris par l'entremise de nos compatriotes n'étaient destinés qu'à notre ancien secrétaire général des Anciens Combattants C'était vraiment inimaginable une coïncidence aussi imprévue avec vous.

Bref. Je fus attaché au Consulat de France à Bari ville qui fut en l'occurrence le centre de rassemblement militaire. J'établissais mes rapports dans le Consulat même afin d'éviter des surprises désagréables pour être transmis en code chiffré à Rome. Ceux-ci étaient d'une haute importance tels que : les mouvements concernant la flotte italienne ayant comme base la baie de Tarente ; les déplacements des Forces Terrestres et Aériennes vers l'Albanie et les colonies italiennes. Entre autre j'ai même réussi à préciser la date exacte de l'entrée en guerre de l'Italie. J'étais presque au courant de ce qui se passait entre le roi et Mussolini par l'entremise ..... qui n'approuvait pas l'esprit agressif de Mussolini. J'étais souvent chez les familles italiennes. Elles ne se doutaient jamais de mon rôle. J'étais logé au Village Arménien. Je me disais réfugié de France avec ma femme et mon fils. Mon seul soutien n'était autre que mon fils.

.....

Vous allez sans doute demander si je ne touchais rien du Consulat ? Je vous prie de croire que les propositions réitérées sous ce rapport tant à Rome qu'à Bari, rencontrèrent mon refus formel. D'abord je ne voulais pas faire insinuer que je rendais services moyennant finances. Ensuite la police italienne si alerte, finirait par soupçonner la provenance de mes moyens de subsistance.

.....

A vrai dire, j'ai reçu à plusieurs reprises, les compliments de M. FERRIER, Consul de France à Bari. Il m'affirma un jour textuellement ceci : « Les rapports transmis sous votre sobriquet, font sensation auprès du ministère de la guerre ». Ce jour-là je fus vraiment satisfait et ceci valait une fortune pour moi.

Bref plus tard, je fus arrêté à la sortie du Consulat de Yougoslavie à Scutarie d'Albanie qui est aussi considéré comme centre du Rassemblement Militaire. Je fus conduit par les bersaglieri à la préfecture de Brindisi. On nous abandonna avec nos valises à l'entrée de ce bâtiment. Il était 14 heures. Personne ne s'intéressa à nous. Tous les trois nous avions faim. Je me suis révolté et me suis mis à faire du bruit. Alors, on nous fit monter dans une pièce assez vaste où les tiroirs pullulaient. On nous laissa seuls pendant plus de 40 minutes. Histoire de nous surveiller pour savoir si je serais assez bête de satisfaire ma curiosité en examinant le contenu de ces tiroirs. Puis un factionnaire fit irruption dans la pièce. Il nous dit : « Vous serez expulsés séance tenante vers la frontière Yougoslave. »

Je refusai en disant : « Si vous voulez nous rendre un service, laissez-nous partir en France par la voie de la Suisse. »

Il quitta la pièce et s'en alla. Un huissier nous conduisit dans une autre pièce où un employé était en train de déchiffrer une soi-disant dépêche de grande importance. Un second employé vint jeter un coup d'œil sur la dépêche et se mit à faire des grimaces pour rehausser l'importance de la missive. Soudain, tous deux disparurent en laissant le télégramme sur le bureau. Je me disais : « Ces Italiens sont vraiment bêtes ! » Quel idiot d'agent de renseignements



oserait satisfaire sa curiosité dans un moment aussi critique ?

Vingt minutes s'écoulèrent. On vint nous chercher pour être reconduits à Bari. Ma femme et mon fils furent laissés libres. On établit mes empreintes, mes diverses écritures, des photos puis... la prison.

Je n'oublierai jamais mes 18 jours de cachot dans Bari. Au bout de ce délai, je fus reconduit avec ma famille vers la frontière Yougoslave et de là, j'ai gagné la Turquie.

Je ne vous raconte là qu'une petite partie de ce que j'ai à vous confier.

.....

Je vous serre bien cordialement la main.

H. H...

## DEUILS CRUELS

A l'instant où s'achève le récit de mes souvenirs, une douloureuse nouvelle me parvient et c'est avec une pleine réelle que je la fait figurer ici.

Notre brave, notre cher camarade A. SERFATI vient de mourir. Il sera pleuré de tous ceux qui l'ont connu.

N'a-t-il pas, comme il le disait lui-même, dans les pages précédentes, supporté durant notre lutte commune, bien des émotions et bien des souffrances ? Faut-il voir dans cette mort, si prématurée, la conséquence de ces moments de souffrance ?

Il était un des seuls à vouloir faire éditer nos souvenirs et il en attendait avec impatience la parution.

Pourquoi un sort si cruel le prive-t-il de ce dernier plaisir ?

Ancien combattant de 1914-1918, et possesseur de plusieurs citations et distinctions, il fut l'adjoint principal de notre chef « Sophie » pendant toute la durée de la lutte clandestine.

Cher et regretté camarade, tu as toujours fait plus que ton devoir à l'égard de ta patrie, la France.

Nous te rendons un dernier hommage. Dans ton sommeil éternel, que ton âme repose en paix.

\*  
\*\*

Alors que ces pages sont sous presse, le Bulletin de l'Amicale des Anciens de la Base Aérienne de Chateaudun nous apporte une triste nouvelle : le président d'honneur, le colonel J. Chatelain vient de mourir à Rabat après une longue maladie.

Ainsi s'allonge la liste des victimes à retardement de la lutte pour la libération. Avec eux s'ensevelissent les lourds secrets de gloire et de combat dont se tisse l'histoire de la guerre, et plus spécialement celle de la Résistance.

Ce sont des pages qui ne seront jamais écrites puisque ceux qui devraient les signer ont fermé pour jamais les yeux, et que leurs mains glacées ne manieront jamais plus ni la mitraillette ni la plume...

Du moins leur souvenir ne cessera de vivre dans le cœur des rescapés et les Anciens du réseau « LIBAN », comme ceux de la Base Aérienne de Chateaudun, n'oublieront jamais la vaillance du colonel Chatelain, non plus que son active et affectueuse camaraderie.

\* \* \*

... Et c'est Maurice Juncker, le chef, l'animateur, le vétérinaire de Libé-Nord, qui vient de nous quitter pour affronter le grand mystère.

Ceux qui l'ont connu n'oublieront ni l'étonnante clarté de son regard, ni sa persuasive bienveillance. Plus encore que le chef, il fut l'ami...

Les arbres des Buttes Chaumont ne verront plus venir rêver sous la protection de leurs rameaux, ce combattant à la barbe d'ancêtre. Nous le pleurons... Mais nous savons bien, la sérénité dans laquelle il s'est endormi n'est pour lui qu'une étape, un repos entre deux combats. C'est un chevalier de légende qui a franchi majestueusement la porte ouverte sur l'Inconnaissable. Dans ce grand voyage, puisse notre affection lui faire escorte...





*A HENRY SERFATI*

*décédé le 23 décembre 1948 à l'âge de 56 ans  
10 bis, rue de Chateaudun, Paris.*

Nous avons reçu, de M. Jean-Claude Alain, fondateur et rédacteur en chef du journal *Le Maquis* (fondé dans la clandestinité dès la fin de 1942) et délégué général de la Confédération Nationale des Maquis de France et de la Résistance active, la lettre que voici :

ASSOCIATION DES MAQUISARDS ET RESISTANTS  
REPUBLICAINS (A. M. R. R.).

Siège Socfal : 10, rue Bellecordière, LYON

Monsieur Henri S...  
9, rue des Tartres, SANNONIS

Mon Cher Ami,

Je ne sais par quelle mystérieuse coïncidence nos routes se sont si souvent croisées. Hier, dans le combat, quand vous dirigiez vers Cannes ou vers le Dauphiné des réfractaires et des armes ; bien avant, quand vous veniez au « Rappel », celui que dirigeait si brillamment Edmond Du Mesnil et qu'inspirait Franklin Bouillon, me parler de l'Arménie, de ses souffrances qu'avaient aggravé des traités maladroits et qu'une mauvaise compréhension des intérêts français faisait stupidement sacrifier. Au « Rappel » même, la présence de Franklin Bouillon l'attestait, tout le monde n'avait pas une même compréhension identique de ce qu'impliquait la présence française dans le Proche-Orient. Vous veniez plaider la cause du peuple martyr avec des accents que je n'ai pas oubliés.

L'Arménie, c'était pour moi toute ma jeunesse. Alors, les peuples n'avaient pas encore été crucifiés. Presque seul dans le monde, le vôtre connaissait les dévastations, les tortures, les supplices.

Avant 1914, j'étais le secrétaire de Francis de Pressencé et le jeune ami de cet homme de cœur, trop peu connu aujourd'hui, que fut Pierre Quillard. L'un et l'autre avaient fait de l'amitié franco-arménienne le thème de la croisade qu'ils prêchaient pour la libération des peuples opprimés. De loin, nous vivions les souffrances des vôtres, nous les partageons, nous vous aimions pour tout ce qu'il vous fallait endurer.

Certes, alors, de l'autre côté des frontières et des mers, vous comptiez d'éloquents amis. Quelques-uns, pourtant, nous paraissaient aimer un peu trop l'Arménie comme on aime le rosbif : saignant, — et peut-être pensaient-ils surtout s'en repaître... La France, au contraire, aimait l'Arménie pour tout ce qu'elle représentait dans la nuit du Proche-Orient. Elle était la lumière, elle était l'espérance, elle était cette flamme que le christianisme avait fait briller sur le monde et qui amenait Francis de Pressencé, au soir de sa vie, à se convertir au catholicisme.

Et comme il est normal que dans les grands combats de 40-45 vous vous soyiez trouvé aux côtés d'un Maurice Junker, qui fut un peu mon moniteur à l'Université populaire de Belleville quand, étudiant barbu, il commençait à militer dans les rangs de cette Ligue des Droits de l'Homme qui n'avait cessé de revendiquer pour l'Arménie tous les droits, donc toute l'indépendance.

Dirai-je encore que ce n'est pas sans émotion que j'ai imaginé vos veillées pathétiques dans cette boutique du faubourg Montmartre, où mes grands-parents maternels nous accueillèrent alors que, Lorrains, ayant opté pour la France en 1871, ils achevaient leur destin dans la capitale ? Entre nos marches de l'Est et l'Arménie, il existe une parenté de caractère et de mission ; c'est le même destin de sentinelle avancée d'une civilisation qui vaut encore d'être défendue...

Ainsi le hasard n'a cessé (mais est-ce bien le hasard) ? de nous faire avancer dans les mêmes sentiers. Il ne m'en est que plus émouvant de vous féliciter d'avoir mené à bien



une tâche particulièrement difficile. Bien sûr, on ne peut pas tout dire ; on ne doit pas tout dire. Et pour en avoir dit trop, un historien de chez nous, qui mourut académicien dans le voisinage de ma maison de Juan-les-Pins, reste affreusement responsable de l'exécution, par les Allemands, dans la dernière guerre, d'hommes qui s'étaient dressés contre eux dans la guerre précédente. Il faut savoir se taire et c'est le plus difficile. Je pense comme le professeur LIENARD qu'il vaut mieux accepter d'être méconnu plutôt que de porter la responsabilité de divulgations dont les conséquences pourraient un jour devenir tragiques.

Je sais bien que c'est dur pour nos morts, et pour ceux qui les pleurent, que de ne pas leur faire toute leur part et de motiver parfois insuffisamment l'hommage qui leur est dû ; mais ils nous comprendraient, eux qui se sont murés pour toujours dans le silence...

Du moins, en ce qui concerne le réseau « LIBAN », qui a tant et si bien servi la France et les Alliés, nous sommes encore nombreux à pouvoir attester que tous ces sacrifices, toutes ces immolations volontaires, ont sauvé, avec nos libertés, bien d'autres vies, avec tout ce qu'elles contenaient, elles aussi, de promesses. Et que le chef que vous êtes devenu s'est montré l'un des plus avertis et des plus courageux. Vous aviez l'expérience. Comme le disait notre Victor Hugo, vous saviez « pousser la prudence jusqu'à oser ». Dans la clandestinité, c'était la meilleure méthode pour assurer le succès au moindre prix.

Croyez-moi, mon cher ami, bien fidèlement vôtre.

Jean-Claude ALAIN.

## CHAPITRE IV

### UNE HALTE...

MISSION DANGEREUSE AUX BALKANS.  
SAVOIR GARDER UN SECRET SAUVE SA TÊTE.

### UNE RENCONTRE INATTENDUE

Un matin vers 11 heures, j'eus le plaisir de rencontrer devant le café « Le Rubis » le camarade R. G... qui venait de terminer ses études d'ingénieur et était un ami intime de notre chef. Je voulus profiter de cette rencontre pour l'inviter à prendre un apéritif. Il accepta.

— Entrons au « Rubis », ce café nous rappellera des souvenirs. Si cette table pouvait parler, elle aurait beaucoup de choses à nous dire et si tout ce qui nous entoure ici était animé, rien ne resterait indifférent à ce qui s'y est déroulé. Je crois que ceux qui ont connu cet endroit ne peuvent s'empêcher de se souvenir et s'y arrêter, tout comme un croyant qui, sur sa route, aperçoit une église, éprouve le désir d'aller s'y recueillir. Gardons ces souvenirs et buvons à cette table que « Sophie » se réservait et qu'il avait très bien choisi car de là il pouvait suivre le mouvement sur trois rues et contrôler toutes les allées et venues.

— Plusieurs fois, comme vous, je suis venu ici. Sans nous connaître entre hommes du même réseau, il fallait attendre que « Sophie » ait fini de parler s'il était avec quelqu'un, pour aller à sa table et prendre ses directives.

Il nous remarquait tous et, suivant qu'il avait besoin de l'un ou de l'autre, il lui donnait ses instructions. Bien souvent, j'ai été obligé de quitter le café sans avoir pu lui parler et de revenir le lendemain. « Sophie » avait tout organisé avec soin et prudence.

— Quel travail faisiez-vous dans le Réseau ?

— Je n'avais pas un rôle très important. Lors du trafic d'armes j'ai prêté mon aide pour leur enlèvement. Je retirais les paquets des voitures pour les déposer dans le bureau du chef en passant derrière l'immeuble ou bien je les faisais passer d'une voiture à l'autre, toujours en évitant de me faire remarquer. J'étais surtout chargé de la distribution des tracts. J'en prenais possession avec leurs enveloppes et je les déposais dans un immeuble qui avait une boîte à lettres, après m'être assuré que la concierge n'y était pas. Lorsque je possédais des noms de locataires, je les inscrivais sur l'enveloppe et les déposais à la porte du concierge, à ses bons soins. « Sophie » m'avait rigoureusement interdit de passer deux fois dans le même immeuble.

— Comment ces tracts étaient-ils rédigés ?

— Tous avaient pour but de contrecarrer la propagande ennemie et toujours étaient plus significatifs les uns que les autres. Ils étaient l'empreinte de l'esprit français.

— Pourquoi « Sophie » a-t-il cherché à vous envoyer en Italie et pour quelle raison n'y êtes-vous pas allé ?

— Il désirait m'envoyer en Italie et aux Balkans ; cette proposition était dangereuse, mais si j'ai refusé ce n'était pas par crainte des risques, mais à cause de ma maladie et de celle de ma mère. J'ai donc dû rester ici et il délégua quelqu'un d'autre à ma place. J'ignore la raison pour laquelle il voulut m'envoyer ainsi, ses intentions étaient toujours cachées et nous ne savions qu'au dernier moment ce que nous aurions à faire. Souvent il disait : Vous ne devez pas savoir ce que vous ferez demain et vous devez oublier le lendemain ce que vous avez fait la veille. Dans les activités révolutionnaires, il faut savoir garder



tous les secrets et sauver sa tête. CELUI QUI PEUT FAIRE CELA S'ASSURE UN TRIOMPHE CAR SI LE PIRE SURVIENT, TOT OU TARD IL SERA LIBERE.

— Toutes les activités de notre Réseau sont claires, dis-je, sauf une qui n'est pas très nette. Ainsi nous avons mis à la disposition du professeur LIENARD beaucoup de munitions. Que sont-elles devenues ? Savez-vous à qui il a remis les 400 grenades, 300 mitraillettes et 17 fusils ? « Sophie » n'a distribué qu'une minime partie de ces munitions.

— Après la Libération, nous avons appris que toutes ces armes avaient été parachutées au maquis « CESAR » à Cannes. Le général LAZARD l'a fait savoir.

— Cependant les armes que notre chef fournissait venaient de l'armée allemande, donc d'origine allemande, et pourtant le général LAZARD a dit que la plus grande partie était d'origine anglaise.

— « Sophie » ne les examinait pas, il n'avait pas toujours le temps de s'occuper de ces détails ; mais n'oubliez pas que les Allemands confisquaient d'immenses quantités de munitions, entre autres anglaises et françaises. La déclaration du général n'a donc rien d'étonnant. La Résistance a connu en France et en Europe « Une Sophie » ; elle était unique, chef de notre Réseau LIBAN.

Je sentis qu'il était temps de terminer notre entretien car mon ami me rappela qu'il avait un rendez-vous d'affaires. Nous nous séparâmes alors bien cordialement.

CAMOUFLAGE DE METAUX ET D'OUTILLAGE PAR  
CENTAINES DE TONNES. GRACE AU RESEAU « LI-  
BAN », LONDRES ET ALGER POSSEDENT LES  
SECRETS DES MOTEURS ET AVIONS ALLEMANDS  
ENTREVUE AVEC NOTRE CAMARADE P. P...  
INGENIEUR INDUSTRIEL

Ce valeureux camarade me fit visiter son usine de Courbevoie et m'expliqua en détails le fonctionnement de toutes ses machines. Il me parla ensuite avec éloge, de tous ses ouvriers dont il obtenait beaucoup de satisfactions. Une discipline parfaite régnait dans les ateliers tenus dans une propreté remarquable. Nous passâmes devant les ouvriers en pleine activité et je me suis intéressé tout particulièrement au fonctionnement d'une machine très perfectionnée qui rectifiait des pièces avec la précision d'un millième de millimètre.

Après la visite de l'usine, il m'introduisit dans son bureau et tout en cachant le but de ma conversation, je me permis de lui poser différentes questions ayant trait à la période de l'occupation.

— Comment êtes-vous parvenu à « détourner » 100 tonnes de métaux ferreux et non ferreux aux autorités allemandes ?

— Ces différents métaux constituaient le stock de l'usine située en face de celle-ci, fermée depuis l'exode de 1940 et mise en vente en 1942. Une partie de ce stock était à l'état brut l'autre représentait des pièces fabriquées telles que : corps d'embrayage en bronze, pistons et carters en aluminium roulements à billes en acier, boulons de toutes sortes en acier, soupapes, etc. Sur l'ordre de « Sophie » d'avoir à garder ce stock, je fis les démarches les plus astucieuses pour évincer les acheteurs éventuels et devenir le locataire de cet atelier. Il me fut ainsi possible de cacher dans un local dont toutes les issues furent camouflées, tous ces stocks importants. Mieux encore, je pus abriter

dans ce local, pendant trois mois, 200 tours de mécanicien pesant chacun 700 kilos qui, bloqués dans un magasin de Paris par la police économique allemande, purent être amenés ici par le fabricant, par lots de 25.

— Comment et par quel moyen, êtes-vous arrivé à obtenir les plans et rapports sur les moteurs pour lesquels « Sophie » vous a si chaleureusement félicité ?

— J'étais à l'affût des innovations Allemandes en matière d'aviation et, dans ce but, j'avais des contacts fréquents avec des camarades, ingénieurs comme moi, employés dans les bureaux d'études des usines françaises d'aviation, usines réquisitionnées par les Allemands. Je pus ainsi transmettre à « Sophie » certaines particularités des moteurs B. M. W. et ARGUS pour avions.

— Avez-vous transmis d'autres rapports que ceux-ci ?

— J'ai pu me procurer et transmettre à « Sophie » le texte intégral des normes de protection de l'avion DORNER, considéré alors comme le meilleur avion allemand.

— Je crois que vous avez fourni au Réseau, une aide financière très importante ? Quel était l'emploi exact de cet argent ?

— « Sophie » avait besoin de fonds importants pour aider des groupes à l'étranger avec lesquels il communiquait par des agents de liaison. Je fus ainsi amené à lui donner en deux fois, une somme totale de cinq cent mille francs.

— Dans quel restaurant « Sophie » envoyait-il déjeuner ou dîner les réfractaires ? Je crois que ce restaurant a fait beaucoup pour aider la Résistance ?

— Nous nous réunissions souvent avec « Sophie » dans un restaurant de la rue des Saints-Pères, tout près des quais. Le propriétaire, un de nos amis, recevait souvent les réfractaires que « Sophie » lui envoyait et dont il ranimait les forces par une nourriture de choix, et gratuitement.



— Je crois que vous connaissez « Sophie » depuis longue date. Que pensez-vous de lui ?

— Je connaissais « Sophie » depuis plus de vingt ans. Nous étions au début de nos relations, presque voisins à la Garenne qui, à cette époque, était un gentil petit coin presque de province. J'ai toujours eu la plus vive amitié et la plus grande admiration pour sa droiture d'abord, ensuite pour son entourage et sa grande générosité.

Notre conversation s'acheva. J'étais à nouveau heureux de la façon dont j'étais arrivé à obtenir les quelques renseignements que je désirais.

En le remerciant, je pris congé.

# MOUVEMENT NATIONAL DE RÉSISTANCE



## LIBÉRATION - NORD

3<sup>e</sup> Section

Paris, le 9 Février 1948

22, Rue des Bons-Enfants, PARIS

\*\*

*Paris, le 10 juillet 1948.*

### ATTESTATION

Je soussigné H. S..., pseudonyme « Sophie » dans la clandestinité et chef du réseau LIBAN, actuellement délégué de F. L. I. et président du Troisième Arrondissement du Mouvement National de Résistance Libération Nord,

certifie que M. CANE LIVIO (Emile), né à Turin le 11 février 1883 et demeurant 10, rue des Saints-Pères à Paris, « Le Plat d'Argent » était sous mes ordres dans la résistance dès 1942.

M. Emile CANE n'a jamais cessé d'appartenir à mon Réseau jusqu'à la Libération. Il a nourri et caché un certain nombre de nos camarades recherchés par les Allemands et cela au prix de sa vie.

Vu son attachement et son dévouement à notre cause, il mérite une certaine protection pour bénéficier du décret la loi d'amnistie pour les résistants.

La présente attestation lui est délivrée pour valoir ce que de droit.

Vu pour légalisation  
par le Commissariat du 2<sup>o</sup> Arrondissement

*Le président de la 3<sup>o</sup> Section  
de Libération Nord Ile de France :*

H. S...

Cachet de l'Office  
Départemental de la  
Seine.

Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Cachet de LIBÉ-  
NORD, Bureau Militaire. Vu la signature du Cdt. Sahara. Le Cdt. Carville, adjoint du Duc Dauphin Colonel, Directeur Militaire de Libé-Nord.

Ici figure la signature du Chef des Corps Francs L. N. Cdt. SAHARA.

## UN COUP DUR...

### LETTRE DU LIEUTENANT C. D... DE « LIBERATION NORD » AU COMMANDANT BIENPETIT

Mon Cher Camarade,

En réponse à votre lettre me posant quelques questions sur un passé qui nous est cher à tous, je vous rappellerai d'abord, que j'étais de ceux qui étaient heureux de retrouver à la F. L. I., un grand nombre de ceux qui avaient été leurs compagnons dans la lutte clandestine de 1940 à 1944.

Dans quelles conditions ai-je pris contact avec le Réseau « LIBAN » ? Voici :

Depuis le début de 1943, nous cherchions des armes. Sachant qu'il en arrivait de Deauville, je m'adressai au camarade L..., qui me connaissait, mais il n'y avait rien pour le moment.

Mon chef direct, A..., eut alors par un ami un renseignement concernant un groupe de jeunes doriotistes (P. P. F.) qui, sentant venir la défaite allemande, cherchaient à se débarrasser de leurs armes, à en faire de l'argent pour se mettre en lieu sûr.

A... me dit un beau jour : « Tu vas à six heures à la gare Saint-Lazare sous le monument aux morts ; tu verras là, Claude et André et... tu te débrouilleras avec eux ».

Je vis donc Claude qui me dit simplement : « Nous allons à Levallois. »

Dans le train il m'expliqua que l'un des jeunes P. P. F. cherchait à vendre des mitraillettes et des automatiques. Il me donna son nom et son adresse et me dit : « Tu es l'acheteur, débrouille-toi. Tu n'as qu'à dire que tu viens de la part d'André. »

Je trouvai le jeune homme à l'adresse indiquée et lui exposai le but de ma visite. Il me répondit qu'en effet, ses amis et lui avaient un stock d'armes à liquider. Et, comme je lui demandais s'il avait un échantillon, il sortit de sous



un lit une mitrailleuse Schmeisser enveloppée de chiffons, bien huilée et cinq chargeurs. Je lui demandai le prix, il me répondit 5.000 francs pièce.

— Combien y en a-t-il, lui demandai-je ?

— Une cinquantaine, me répondit-il.

Un marchandage eut lieu et j'obtins une réduction de 1.000 francs par mitrailleuse. Ensuite je posai la question principale : et la livraison ?

— Oh, pas dans Paris, s'écria spontanément mon interlocuteur.

Je lui proposai alors un délai de vingt-quatre heures pour trouver un endroit sûr, hors de Paris, où pourrait s'effectuer la transaction. Le lendemain je le vis et je lui dit :

— Dans un garage à Neuilly, ça va ?

Après son acceptation, nous fixâmes la date du samedi matin suivant, dix heures.

Je rendis compte de ma mission au capitaine C... qui me demanda :

— Tu veux assister au coup dur ?

J'acceptai volontiers et j'appris alors par un ami Espagnol, que la protection de l'opération serait assurée par « des hommes à Sophie ».

Sans chercher à comprendre, je me rendis le samedi matin au garage. L'opération fut brève.

A dix heures, le jeune P. P. F. fut exact. Il arriva avec un vélo trainant une remorque. La porte à glissière du garage se referma derrière lui et il se vit encadré par deux hommes qui lui mirent le canon d'un automatique dans les côtes...

Il fut rapidement ligoté avec un fil téléphonique, baillonné et descendu dans la cave dont la trappe fut rabattue.

Il y resta jusqu'au lundi matin... Quant au chargement de la remorque, mitrailleurs et pistolets allèrent rejoindre notre stock hélas, bien insuffisant.

Ce n'est que bien plus tard, que j'appris à connaître le chef de ceux qui avaient assuré la protection de cette opération et qui appartenaient au réseau « LIBAN ».

J'ai tenu à vous raconter cette anecdote afin de rendre justice à ceux qui nous aidèrent dans notre travail clandestin pour la libération de la France.

Lieutenant Camille D...

## LIAISON AVEC PARIS. PARACHUTAGE D'ARMES ATTENTE ANXIEUSE

### ENTREVUE AVEC J. L..., INDUSTRIEL

Me souvenant des résultats satisfaisants de ma visite auprès de mon camarade P. P..., je me décidai d'emprunter la même méthode auprès de J. L..., et de lui dissimuler mon intention de publier mes mémoires sur la Résistance, dans un petit volume ; tout en le faisant parler de choses et d'autres, je voulais obtenir de lui certains détails sur ce qu'il fit pendant l'occupation. Il me semblait que mon système renforçait l'assurance de mon interlocuteur et qu'il se livrait sans arrière pensée.

Nous nous trouvions au « Terminus » près de la gare Saint-Lazare et mon camarade qui, si souvent, donna la preuve de son courage, me parla avec plaisir, du passé.

Je lui dit :

— Vous demeurez toujours à Sannois et sans doute avez-vous parfois l'occasion de rencontrer notre ancien chef « Sophie ». Que devient-il ?

— Ah ! notre cher camarade, toujours « éternellement jeune ». Je l'ai précisément rencontré ces jours derniers ; sa santé n'a pas l'air brillante. Je lui ai proposé de l'emmenner avec moi à la chasse dans le Nord, mais il n'y a rien à faire ; je pense que son état de santé en est la cause. J'aurais été très content qu'il m'accompagne et assez fier de le présenter à certains amis, des personnalités que je retrouve à la chasse. Il était « l'âme vivante » de notre réseau. Lorsque je le vois ou si j'ai l'occasion de parler de lui, il m'est impossible de ne pas me souvenir également de ses deux fils, et du lieutenant KAYSER avec lequel nous étions réunis chez lui, quelques jours avant la libération du pays.

— Quels souvenirs avez-vous de ses deux fils ?

— L'aîné assura la liaison entre Paris et Sannois quand



ce pays était encore sous l'occupation allemande. Chaque jour il nous apporta des informations ou des journaux, au mépris des risques que cela comportait pour lui-même. Pendant l'occupation, il fonda « l'Amicale des Anciens de la base aérienne de Chateaudun » dont il fut d'abord secrétaire général puis vice-président. Les colonels CHATELAIN et BESSON en furent nommés présidents. Cette Amicale rendit de très grands services au réseau « LIBAN ». Quant au fils cadet, il exécuta merveilleusement le rôle de camouflage de toutes les opérations de son père.

— Vous me parliez tout à l'heure, d'une réunion chez Sophie, est-ce pour une cause personnelle que vous étiez chez lui ?

— Non. Deux jours avant la libération de Sannois, nous étions cinq personnes, y compris le lieutenant feu KAYSER, réunis chez « Sophie ». Nous avons appris qu'un parachutage d'armes devait avoir lieu vers le moulin de Sannois. Nous devions discuter de la façon dont on pourrait s'emparer des armes et décider des personnes auxquelles nous les remettrions. « Sophie » m'avait remis personnellement trois mitraillettes, ce qui était peu. Un grand espoir était fondé sur ce parachutage car nous manquions d'armes à Sannois et dans les environs. Nous avons entendu le bruit d'un avion dans le lointain... Nous avons inspecté de divers côtés, mais malheureusement ce parachutage n'eut pas lieu et nous fûmes bien déçus ce jour-là.

Je notais ce souvenir dans ma mémoire pour l'ajouter à ceux qui illustrent ce petit volume et, sans chercher à abuser du temps précieux de mon ami, je levai le verre à sa santé.



*Feu le lieutenant KAYSER*

*Tué dans la lutte pour la libération de Sannois. Bon ami et camarade de combat de notre chef ; notre réseau a apporté sa contribution pécuniaire pour arracher son fils aux griffes doriotistes, alors que celui-ci, âgé de 16 ans, avait dans un élan de courage participé à une opération dangereuse. Ce jeune homme, vaillant aviateur vient d'être victime d'un drame aérien. Serge Alfred Jules KAYSER décédé le 12-6-1950 à Toulon. Nous l'avons conduit au champ de repos, où il a été inhumé à côté de son père. Inconsolable, une maman pleure à la fois son mari et son fils.*



## UN HEROS AU DELA DES FRONTIERES FRANCAISES AU COMMANDANT BIENPETIT

» Cher Camarade,

» J'ai l'honneur de vous faire parvenir quelques éléments concernant le réseau « LIBAN » dans la mesure et notamment pour la partie de son activité qui m'était connue.

» Ma famille connaissait notre ami bien avant la guerre déjà ; mais en ce qui concerne les faits qui vous intéressent aujourd'hui, il nous faut remonter à l'année 1940.

» C'est, en effet, au cours du mois de décembre de cette triste année de 1940, que je le revis pour la première fois après ma démobilisation. A cette époque, des circonstances familiales spéciales ont voulu qu'il nous rendit visite assez souvent. Au cours de l'une de ces visites, il me prit un jour à part. Me voyant assez préoccupé, il essaya de me prodiguer ses encouragements. Voyant que ses paroles étaient vaines, il tenta de faire dévier la conversation sur un autre terrain. Il me révéla qu'il avait créé un réseau et qu'il serait très heureux, étant donné l'instruction militaire que j'avais reçue et étant par ailleurs fraîchement démobilisé, que j'en fasse partie. Mon esprit était préoccupé par d'autres soucis qui m'accablaient à ce moment. Néanmoins, dès cette époque, je lui ai donné mon accord de principe ; je connaissais ses sentiments francophiles qui dataient de la première guerre mondiale. Par ailleurs, il était considéré comme une personne sûre, incapable de trahir un secret, habitué depuis son jeune âge à se soumettre aux règles de vie qu'exige la clandestinité.

» Au début, j'étais personnellement assez déprimé par les événements pour pouvoir entreprendre quelque chose d'efficace. C'est ainsi qu'un jour ce fut moi qui suis allé

retrouver notre camarade pour lui demander ce que je pouvais faire d'utile. Il me répondit que, dorénavant, il ne fallait plus l'appeler par son nom usuel mais par son nom de guerre « Sophie », mais en ce qui concernait la question d'une attribution d'activité immédiate pour moi, il fallait m'armer de patience. J'étais déçu. Il ajouta néanmoins que, pour la besogne actuelle, il avait suffisamment d'éléments et d'amis mais qu'il se réservait de me confier plus tard, une mission à l'extérieur pour laquelle les connaissances spéciales que j'avais, pourraient selon lui, donner des résultats plus efficaces.

» Le tout, dit-il, en me tapant amicalement sur l'épaule, c'est de se préparer en vue d'une guerre malheureusement de longue durée. (Il avait encore présent à l'esprit, le souvenir vivace de la précédente guerre mondiale), et il conclut :

» Il faut disposer ses forces suivant les événements et être prêt aux chocs de l'adversaire, chocs qui n'ont pas encore joué pleinement. Le gagnant sera celui qui saura tenir jusqu'au dernier quart d'heure. »

» Des mois passèrent encore sans que rien n'arrive me concernant. Dans l'inaction, je commençais à me poser différentes questions. Pourquoi « Sophie » ne m'appelait-il pas ? A-t-il bien exposé les possibilités que nous pouvions exploiter, à nos chefs supérieurs ? Pourquoi ce silence ? Un malaise s'empara de mon esprit, non pas que j'ai pu douter un seul instant, des capacités et du sens de responsabilité et de risques auprès de notre chef. (La suite des événements devait prouver combien ces qualités étaient innées chez « Sophie ».) Mais je dois reconnaître aujourd'hui, en toute loyauté que je n'étais pas encore tout à fait habitué à cette atmosphère de clandestinité, à ce travail d'un caractère si souterrain, à tant de précautions et de mystère dont s'entourait « Sophie ». La suite de la guerre, si longue et si pénible, d'un caractère si inhumain, devait pleinement confirmer et justifier l'attitude parfois incompréhensible chez « Sophie », lui qui, déjà, avait éprouvé

le déchaînement de la barbarie et mesuré le degré de paroxysme que peuvent atteindre les vicissitudes et les violences au cours d'une guerre, par son expérience de 1914-1918.

» Aussi par la suite, à aucun moment je ne lui ai plus posé aucune question concernant ses relations avec ses supérieurs jusqu'à la fin des hostilités, comprenant parfaitement que les lois de la guerre obligent tous les chefs de réseau, en particulier, à respecter et à observer strictement les règles élémentaires de prudence même vis-à-vis de leurs collaborateurs les plus proches, susceptibles de tomber aux mains de l'ennemi.

» Enfin, au cours de l'été de l'année 1941, j'ai réussi à passer en zone libre. Là, je reçus une lettre émanant d'une organisation d'un caractère humanitaire, en provenance d'un pays non belligérant, me confiant la mission de m'occuper de la protection d'une certaine catégorie de personnes. Dès mon retour à Paris, je montrai cette lettre à « Sophie ». Après s'être concerté avec ses supérieurs, « Sophie » me répondit que cette lettre n'était pas suffisante pour me permettre de m'introduire auprès des autorités compétentes allemandes afin de pouvoir agir avec efficacité et avoir les coudées franches dans l'intérêt de notre travail. Selon l'avis de ses chefs, ces pays non belligérants pour l'instant, pourraient le devenir sous peu et, dans ce cas, je ne serais non seulement suspect, mais passible de mesures de coercition immédiate ; mon activité ne serait que de courte durée, sans résultats appréciables. Pour pouvoir agir plus utilement dit-il, il faudrait orienter nos efforts vers l'obtention d'une mission qui serait garantie en quelque sorte, ou agréée si possible, par des instances siégeant dans la capitale même du Reich. Ce mode, quoique plus dangereux, serait plus efficace et nous ouvrirait de plus vastes possibilités. C'était plus facile à dire qu'à réaliser ! De nouveau, de longs mois passèrent sans que nous ayons pu faire quoi que ce soit d'utile dans ce sens !

» Le but que nous visions était presque irréalisable.



Tous nos efforts employés s'avéraient infructueux ou bien ne présentaient pas suffisamment de garantie. Finalement au bout d'une année, lorsque nous nous trouvâmes tout près à désespérer et d'abandonner ce projet, une réponse favorable nous parvint. Une place était vacante et des amis que nous avions sur place, nous assurèrent qu'ils feraient tout leur possible pour que cette place me soit attribuée. Bien entendu, ils avaient la lourde responsabilité de se porter garants de ma personne et de mon activité et me prièrent instamment de prendre au départ, toutes les précautions indispensables pour que nous ne soyons pas « brûlés » dans notre activité dès le début. Pour commencer, par mesure de précaution, ils proposèrent de modifier mon identité, ma nationalité et, en général, tous mes papiers indispensables qu'ils se chargeraient, du reste, de me faire parvenir.

» C'est sous ces auspices que commença la phase active de mon travail que je poursuivais sans désespérer jusqu'à la fin des hostilités.

» Je me rappelle qu'en cette circonstance, « Sophie » était particulièrement grave et solennel. Il parlait en véritable chef, sachant prendre ses responsabilités au cours de cette heure critique.

» Après un préambule assez long pendant lequel il fit passer devant son esprit tous les arguments qu'il avait pour me faire confiance, il conclut :

» — Autant que jusqu'à présent, j'ai toujours freiné tes élans et t'ai conseillé constamment la patience et la prudence, l'heure est venue maintenant d'agir ! Il se peut que pendant de longs mois, nous soyons coupés l'un de l'autre. A aucun moment il ne faudra perdre de vue, les buts que nous poursuivons. »

» Ensuite, « Sophie » insista longuement sur le fait que ses supérieurs et lui-même, personnellement, étaient d'avis qu'étant donné l'inégalité de la lutte, il faudrait utiliser

TOUS les moyens dont nous pourrions disposer, quels qu'ils soient, afin d'atteindre les résultats escomptés. Chaque opportunité, chaque possibilité devraient être exploitées à fond. En tant que chef de réseau, conscient de ses responsabilités, il me donna une fois pour toutes ordre et pouvoir d'agir en conséquence à fond, sans reculer devant le danger qui me menacerait et sans hésiter devant les moyens à employer quels qu'ils soient. En guise de conclusion, « Sophie » ajouta :

« — Ce qui comptera en définitive, ce sera le **RESULTAT**. C'est d'après les résultats atteints que l'on jugera nos efforts et notre contribution dans cette lutte gigantesque.

« Jamais « Sophie » ne m'avait parlé de telle sorte et aussi longtemps. Nous passâmes une nuit blanche à mettre au point un certain nombre de questions, de conventions et de codes. Ceux-ci nous servirent jusqu'à la fin des hostilités presque sans modification notable. Par la suite, chaque fois que j'eus la possibilité de revenir à Paris, je le rencontrai régulièrement mais furtivement, avec maintes précautions dont s'entourait, non sans raison, notre chef de réseau. Et c'est toujours à cette nuit mémorable que je me reportais, ainsi que lui-même, pour régler notre conduite à tenir.

« « Sophie » avait pris un soin jaloux de m'isoler absolument de tous les autres membres de notre réseau. Il fallait observer strictement les cloisons étanches pour que rien ne puisse transpirer et pour circonscrire les dégâts en cas de danger. Son âme de conspirateur de la précédente guerre mondiale s'était réveillée d'une façon très vive et jouait à plein rendement.

« Lors du mariage de l'un de ses fils, je me trouvais à Paris, je savais que des personnalités françaises et amies devaient assister à ce mariage. Après maintes hésitations, « Sophie » me dit sans ambages : « Tu sais combien je suis désireux de ta présence à cette fête de famille, mais tu dois



partir demain à nouveau en mission. Nous sommes encore en guerre, par conséquent, comme toute surprise n'est pas exclue lors d'une pareille cérémonie, tu ne te vexeras pas si je ne t'invite pas. »

» Un autre jour, devant le rencontrer d'urgence, on m'indiqua l'arrière salle d'un petit bistrot où il devait se trouver en ce moment précis ; je m'y rendis. Je le trouvai en compagnie d'un petit groupe de gens que je ne connaissais pas, aux mines équivoques et inquiétantes. Dès qu'il me vit, il fit semblant de ne pas me connaître, sortit par une autre porte et eut le temps de me faire un signe imperceptible pour me faire comprendre de le suivre. Quelques instants après, nous nous retrouvâmes dans un autre café. Une fois seuls, je lui ai posé, amusé, la question à savoir qui étaient ces gens avec lesquels il était attablé tout à l'heure ? Pour toute réponse, il me dit :

« — On ne monte pas un réseau avec des enfants de chœur ! Il en faut de tout gabarit pour faire de la bonne besogne. Vois-tu, enchaîna-t-il mélancoliquement, pendant la guerre de 1914-1918, à Verdun, il y eut des héros qui avaient pour spécialité de ramper avant les autres vers les tranchées ennemies pour cisailer les fils de fer barbelés, tâche particulièrement ingrate et dangereuse, et beaucoup y laissèrent leur peau... Mais ce travail économisait une quantité fort appréciable de vies humaines parmi les autres fantassins qui suivaient et montaient à l'assaut. Et bien, combien de ces braves, de ces héros décorés, ont parfois pendant l'époque de l'après guerre traîné sur les bancs de la correctionnelle pour émission de chèques sans provision par exemple ? Je ne sais pas quel sera leur sort après la Libération, je ne veux pas le savoir. Pour l'instant, c'est encore la guerre, Paris est occupé, nous en sommes au stade de faire couper les fils de fer des barbelés.

» Je me plaisais à me remémorer la figure de « Sophie » telle que je l'ai connue pendant la guerre, à l'époque si difficile, pleine d'ardeur, de confiance en soi, sachant voir juste et vite et exploiter toute occasion qui s'offrait à



lui au maximum pour atteindre le but qu'il s'était proposé. En ce qui concerne ma propre activité ou plus exactement mes missions, je ne puis m'empêcher de songer à la pensée de Pascal : « Le moi est haïssable ». D'ailleurs, je n'étais qu'un modeste rouage dans cette lutte gigantesque qui a embrasé et secoué le monde entier dans des convulsions atroces pendant de si longues années. Tout ce que je puis dire, c'est que depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1939 jusqu'à la fin des hostilités, je fis de mon mieux ! »

I...

Puisque la modestie de notre camarade l'empêcha de parler de lui, il est de mon devoir de rappeler ne serait-ce que succinctement qu'il était un de nos éléments les plus actifs de notre Réseau et dont les réussites furent surprenantes. Animé d'un grand élan de servir, il accomplit pendant plusieurs années et jusqu'à la fin de la guerre, ses missions les plus dangereuses au péril de sa vie. Au prix de difficultés sans nombre, il réussit à nous faire parvenir 18 rapports dont certains de la plus haute importance ; rapports que nous-même avons transmis à nos chefs. Ceci nous permit de faire échouer de nombreuses entreprises préjudiciables à la cause des Alliés et de la France en particulier.

Grâce à lui, nous avons étendu notre bras bien au-delà des frontières de la France, en pleine guerre, en protégeant et en aidant tous ceux qui étaient nos amis, en galvanisant leurs efforts et prêtant main forte chaque fois qu'il était possible de le faire.

Ainsi notre influence a pu s'étendre et se maintenir jusqu'aux Balkans, dans la période la plus critique de la seconde guerre mondiale où grâce à nos amis et grâce à un certain concours donné par nos soins, certains événements ont pu être provoqués et précipités plus rapidement que d'aucun ne l'espéraient. Ce qui eut pour résultat de

contribuer à écourter la durée des hostilités par la propagation de facteurs et d'éléments précieux dont nous avons mis tout en œuvre pour qu'ils ne puissent être continués à être exploités au détriment des alliés et de la France.

LÉGATION ROYALE DE ROUMANIE  
A PARIS

17, RUE BRÉMONTIER, 17  
TEL : CARNOT 07-50

N° \_\_\_\_\_  
à compléter dans la réponse.

ATTESTATION

La Légation Royale de Roumanie en France certifie, par les présentes, que Monsieur Armand, Armik ISSANAKIAN, Officier français, a rendu au cours de la guerre 1941-45 d'innombrables services à la Résistance Roumaine en protégeant, au risque de sa vie, de notoires Résistants roumains, de plus en les renseignant constamment.

Par cette activité, il nous a été d'une utilité efficace pour nos préparatifs en vue du Coup d'Etat du 23 Août 1944, par lequel la Roumanie se détache de l'Allemagne nazie et se rallia aux côtés des Alliés, en poursuivant la lutte commune, jusqu'à la Victoire finale.

En foi de quoi il lui a été délivrée la présente attestation.

Paris, le 31 mars 1947

Le Consul Général :



*H. Torossian*  
(H. TOROSSIAN)



LEGATION ROYALE DE ROUMANIE  
A PARIS

17, rue Brémontier. Tél. CAR. 07-60.

N°.....

ATTESTATION

La Légation Royale de Roumanie en France, certifie par les présentes, que M. A. I..., officier français a rendu au cours de la guerre 1941-45, d'innombrables services à la Résistance Roumaine en protégeant, au risque de sa vie, de notoires résistants roumains, de plus, en les renseignant constamment.

Par cette activité, il nous a été d'une utilité efficace pour nos préparatifs en vue du coup d'Etat du 23 août 1944, par lequel la Roumanie se détacha de l'Allemagne nazie et se rallia aux côtés des Alliés, en poursuivant la lutte commune, jusqu'à la victoire finale.

En foi de quoi il lui a été délivrée la présente attestation.

Paris, le 31 mars 1947

Le Consul Général (*Signé*) :

H. TOROSSIAN

(Cachet du Consulat)

(C'est sur l'ordre du Réseau « LIBAN » que notre vaillant camarade I..., a accompli de nombreuses missions ainsi qu'en témoigne la présente attestation et ainsi que nous en parlons dans les pages précédentes.)

EXTRAITS D'ARTICLES DES CAHIERS FRANCE-ROUMANIE, PAR LE GENERAL COCH ET ETLIE LIEUTENANT-COLONEL PAQUIER

.....

— Valeurs des effectifs roumains.

Les unités roumaines, contraintes de figurer en ligne aux côtés des troupes allemandes engagées, comptent vingt divisions d'infanterie et trente escadrilles d'aviation.

Quant aux forces roumaines, maintenues à l'intérieur du pays, elles s'élèvent à :

— 9 divisions à effectifs presque complets ;

— 21 divisions en cours d'instruction ;

— 28 escadrilles d'aviation formant au total 508 appareils.

Quant à la marine, elle dispose de 71 bâtiments.

En cessant de combattre, l'armée roumaine bouleverse tous les plans de guerre allemands sur le front sud.

Douze heures seulement après l'acte du 23 août, les troupes roumaines rejoignent les forces soviétiques du front ukrainien sous le commandement suprême du maréchal Malinowski et poursuivent une lutte acharnée contre l'Allemagne.

Cette action rend possible, dans le temps exceptionnellement court de huit jours, le décrochement des forces roumaines du front allemand, le nettoyage de tout le territoire roumain, l'anéantissement des divisions de la Wehrmacht en Moldavie et en Bessarabie. A l'ouest et au sud, un front de 1.400 km. se trouve désormais sans couverture.

Toutefois, gage important pour l'avenir, les voies de communication roumaines, les établissements industriels et pétroliers, les ports et les dépôts demeurent intacts ainsi que la navigation sur le Danube.

Les conséquences sont importantes et décisives.

Les armées soviétiques peuvent, l'arme à la bretelle,

exécuter leur marche à travers le pays, en direction de la Hongrie et de la Bulgarie et opérer leur concentration au centre et dans l'ouest de la Transylvanie. La classique manœuvre stratégique des armées soviétiques tendant à prendre à revers les forces allemandes des Balkans devient une réalité. Les Russes peuvent, à partir de Slobozia et de Paulesti, où ils se heurtent pour la dernière fois aux forces allemandes, avancer dans la plaine danubienne sans rencontrer la moindre résistance. Cette progression rapide permet la jonction des troupes soviétiques et des forces yougoslaves.

Pendant deux cent soixante jours très exactement, du 23 août 1944 au 12 mai 1945, les forces roumaines vont combattre aux côtés des armées soviétiques. Les Roumains participent à seize grandes batailles et à trois cent soixante-sept combats, pénètrent à une profondeur de plus de 1.000 kilomètres dans le dispositif ennemi (de la rivière du Mures jusqu'en Bohême), traversent douze massifs montagneux par temps d'hiver et dans des régions complètement dépourvues d'abris et de communications, délivrent trois mille huit cent trente villes et villages et capturent cent mille prisonniers.

Les Français qui ont combattu pendant la guerre 1914-1918 aux côtés des soldats roumains, ont pu apprécier leur endurance, leur unité morale et leur patriotisme farouche.

Nourris des mêmes vertus que leurs pères, les soldats roumains de 1945, passionnément épris de liberté, boutent dehors, une fois de plus, l'envahisseur german.

Mais la lutte pour la liberté se paie cher. En 1918, 350.000 Roumains avaient été tués par les Allemands. En 1945, en moins d'une année, 170.000 hommes tombent sous les balles allemandes.

Septembre-Octobre 1946.



## CHAPITRE V

### CONFIDENCE D'UNE VOISINE

Un jour au hasard, je me suis arrêté au domicile de notre chef. Malheureusement, pour toute réponse, je n'ai reçu que l'avertissement sournois d'un chien de garde qui se trouvait dans la cour. Il alerta la voisine, Mme G... qui vint voir qui était là. Elle me pria d'entrer chez elle en attendant le retour de ses voisins. Je fus reçu très aimablement dans son jardin.

J'avais entendu parler d'elle par mon camarade qui entre autre, m'avait un jour raconté ce petit détail à son sujet : Pendant l'occupation, elle faisait la queue devant les magasins d'alimentation, avec tant d'autres ménagères. Une patrouille allemande vint à passer. Cette femme patriote, dit alors aux gens qui étaient avec elle, de se montrer tous ensemble, très gais. Elle parla et plaisanta très haut en riant, afin de briser la joie des Allemands. Pourtant la pauvre femme n'avait pas même la force de marcher et plusieurs fois déjà, elle était tombée sur la route.

Voilà un geste qui fait honneur aux femmes françaises

J'ai voulu profiter de l'occasion qui m'était offerte. pour lui parler de mon camarade auquel je venais rendre visite.

— Ces gens, dit-elle, sont nos voisins depuis quinze ans. Toute la famille est très gentille; ils sont calmes et honnêtes. Le père venait souvent pendant l'occupation, dans

ma maison qui, comme vous le voyez, est très éloignée de la route, afin d'écouter tranquillement la radio anglaise, qui l'intéressait beaucoup. Jamais nous n'aurions pu penser que cet homme, si tranquille, dirigeait à ce moment, un réseau de résistants ! Je me souviens d'un mauvais jour, c'était le 17 juillet 1942, mon fils, une voisine, Mme L... et moi, nous avons vu une voiture allemande s'arrêter chez eux et les Allemands pénétrer dans leur maison. Que se passait-il ? Nous étions bien inquiets. Ils ont longuement perquisitionné et ont emmené notre voisin avec eux. Nous sommes allés consoler la famille. Enfin, huit jours après nous avons été heureux de le voir libéré, mais, depuis nous pensions qu'il avait une activité clandestine. C'est pour cette raison qu'un jour, nous lui avons demandé une aide pour mon fils qui était venu de Sedan en permission, après 17 mois de captivité et devait rentrer comme prisonnier chez les Allemands. Notre voisin nous a encouragés et il nous a remis des pièces d'identité fausses mais qui pouvaient passer pour des vraies. Nous étions bien heureux et mon fils lui demanda un même service pour certains de ses camarades. Comme M. H. S... était très prudent, il nous demanda de lui garantir au moins, l'honnêteté et la discrétion absolue des personnes en cause.

Je remerciai cette brave femme de son bon accueil et sans attendre plus longtemps le retour de mon camarade je laissai un mot pour lui fixer un rendez-vous ferme.

## DERNIERE ENTREVUE AVEC « SOPHIE »

### LES DIFFICULTES D'ARGENT N'EXISTENT PAS POUR LE VRAI PATRIOTE

J'ai tenté un dernier effort pour faire parler le chef du réseau « LIBAN » et après avoir pris rendez-vous avec lui, je me trouvai dans la bibliothèque de la maison. Il m'offrit un excellent café, préparé selon les coutumes du Proche-Orient et, en fumant une cigarette, nous commençâmes à parler. Je lui dis :

— Depuis le 1<sup>o</sup> décembre 1948, je me suis appliqué à résumer les activités de notre réseau. Vous sachant légèrement souffrant, j'ai hésité à venir vous déranger et je me suis adressé à des camarades du réseau pour leur demander de me confier leurs souvenirs. Je pense que, de votre côté, vous voudrez bien m'aider dans ma tâche et me fournir le complément d'information dont j'ai besoin. Je veux que ce volume soit terminé avant que l'année 1948 ne s'achève et le laisser à la disposition des générations présentes et futures. Maintenant que la guerre est enfin entièrement finie, que nous sommes des citoyens libres et que nous pouvons vivre loin de la contrainte militaire ou de celle, plus secrète, que le réseau « LIBAN » nous fit connaître, je pense avoir le droit de publier ces mémoires. Toutefois, en respectant ce que l'intérêt du pays commande, j'ai abrégé certaines actions qui doivent demeurer dans l'ombre. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Bien sûr, nous vivons dans un pays de démocratie et nous pouvons, en toute liberté, écrire nos mémoires sur notre Réseau ; mais quel complément d'informations voulez-vous me demander ? Tout cela appartient au passé et malheureusement, aujourd'hui, ma mémoire me trahit. J'en suis à ce point que parfois il m'arrive de ne plus me souvenir de ce que j'ai fait hier et j'en souffre beaucoup.

— Voyons, cher ami, n'essayez pas de vous dérober



et d'échapper à mon désir. De 1940 à 1944, vous avez accompli un travail énorme. Vous avez tout tenté pour sauvegarder les intérêts de notre pays. Vous avez traversé une vie de tempête et il est impossible que vous l'ayez oublié. Faites un effort et racontez-moi quelques passages de cette vie, comme s'il s'agissait d'un conte, par exemple.

— Voulez-vous, mon cher, que je vous parle sincèrement et que je vous dise que le rôle que j'ai tenu à l'époque, a été le plus insignifiant de tous ? J'ai agi en cherchant à faire mon devoir de bon français, simplement. Je trouve que l'honneur de toutes ces activités revient à nos valeureux camarades qui en ont été les propres acteurs. Ce n'est pas par fausse modestie que je dis avoir joué un rôle minime et si vous êtes arrivé à grouper les faits qui se sont produits, mieux vaut vous en contenter uniquement. Ce que j'ajouterai, sera de moindre intérêt. Depuis longtemps, ma santé a beaucoup changé, Je vis journellement avec des médicaments et, croyez-moi, vous m'éviterez une peine en vous abstenant de remuer tout ce passé. Je veux vivre dans la tranquillité de mon foyer et je ne désire rien d'autre. Nulle retraite n'est plus tranquille ni moins troublée pour l'homme que celle qu'il trouve en son âme,

— Je sens, lui répondis-je, que vous éprouvez une sorte d'amertume à toucher aux choses du passé. Peut-être les causes en sont-elles fondées. Cependant, faites un effort, chassez cette émotion et faites-moi le plaisir de répondre au moins aux questions que je désire vous poser, par exemple : Quel était le nom du dirigeant supérieur de F. L. I et comment avez-vous été nommé leur délégué ?

Il se dirigea alors vers sa bibliothèque et chercha dans un dossier. Il me répondit ensuite :

— Les membres supérieurs de F. L. I. étaient MM. Albert Bayet, Elie Bloncourt, Maurel et plusieurs généraux et officiers supérieurs. Un jour, le professeur LIENARD me présenta au général Lazard et au colonel de Roque-maure, ainsi qu'à d'autres personnalités, comme « Mlle Sophie », chef du réseau « LIBAN », Ceux-ci éprouvèrent

une grande joie car ils connaissaient mes activités sous mon pseudonyme. Ils désirèrent que je devienne leur délégué.

— Est-on sûr que toutes nos armes étaient destinées au maquis « CESAR » ?

— Une petite partie de ces armes a été remise par moi-même à certains camarades. La plus grande partie a été parachutée sur la zone du maquis « CESAR » à Cannes, ainsi que le professeur LIENARD et le général LAZARD l'ont confirmé. C'est à cette occasion que le général LAZARD fit connaissance de « Sophie » pendant l'occupation. Il était alors chef du maquis « CESAR » ; le jour de la Libération, il remit son uniforme et ses maquisards le portèrent triomphalement dans la ville de Cannes pour lui rendre le plus grand hommage. Plusieurs photos furent prises de lui, à ce moment, et on le voit entouré de tous ses hommes, heureux. Le colonel de Roquemaure, alias « Lion d'Afrique » eut également l'occasion d'entendre parler de « Sophie » dans les rapports qui parvinrent à Alger.

— Dans la clandestinité, quelles relations avez-vous eues avec LIBERATION NORD qui vous a nommé président de la 3<sup>o</sup> Section ?

— Nous avons une activité tout à fait indépendante de « LIBERATION NORD ». Cependant le commandant Le Goff, rue de Liège, nous aidait en fournissant les faux certificats et pièces d'identité dont nous avons besoin. La liaison était assurée entre lui et moi par l'intermédiaire de mon fils aîné. Dès les premiers jours de la Libération, je me suis présenté à « LIBE-NORD » et j'ai pris des cartes de résistants pour tous nos camarades puisque nos chefs voulaient, pour diverses raisons, rester dans l'ombre. Au début de 1947, « LIBERATION NORD » a officiellement agréé mon réseau et l'a groupé dans le troisième arrondissement sous le nom de « TROISIEME SECTION ». Je fus désigné comme président. Cette décision officielle, à la date du 30 avril 1947, a été marquée par un banquet à l'hôtel Lutétia, réunissant 60 personnalités parmi lesquelles



étaient présents plusieurs membres du comité directeur de « LIBE-NORD » ainsi que leur président, maître Junker et quelques généraux. Pendant la clandestinité, j'ai eu d'autres attaches avec « LIBE-NORD » dont il n'est pas nécessaire de parler pour le moment.

— Durant ces quatre longues années, le réseau « LIBAN » a certainement eu besoin pour ses activités, de sommes importantes. Comment les avez-vous trouvées ?

— Ce sont deux Arméniens et un Français industriels qui ont consenti les plus lourds sacrifices. Ils avaient en moi une confiance justifiée : ils me connaissaient très bien depuis 1920. Sans leur aide matérielle, qui était la base essentielle de notre activité, nous n'aurions rien pu entreprendre. Par ailleurs, ces personnes nous ont également aidé en tolérant un système de sabotage dans leur usine et en protégeant les réfractaires. Nous pouvions donc nous dispenser de demander aide à nos chefs.

» Un jour, le lieutenant Kayser et un camarade vinrent me trouver pour me demander de les accompagner chez M. N. F... afin de prier ce dernier de nous fournir 500.000 francs pour sauver son fils qui était dans les griffes des collaborateurs. Sans la moindre hésitation, notre camarade N. F... remit entre les mains du lieutenant Kayser, la somme demandée. Un autre jour, également en ma présence, il remit une somme importante à feu Manouchian, F. T. P. F. pour assurer certaines opérations clandestines.

» Notre ami N. F... fut malheureusement arrêté par les Allemands pour une grave inculpation et pendant dix-huit mois, on le traîna de cellule en cellule. Son usine fut pillée ainsi que tous ses avoirs. Qu'il soit revenu parmi nous, après avoir été emmené à Compiègne, tient presque du miracle !

» Après la Libération, notre camarade N. F... reprit la direction de son affaire. Le personnel l'a nommé président du Comité de Gestation Ouvrière de son usine qui avait alors un effectif de 1.500 ouvriers. Et il rendit des services très appréciables aux armées alliées en leur fournissant le



matériel dont elles avaient besoin et il en fut remercié et félicité officiellement.

» Les deux autres camarades H. SCH... et P. P... dont j'ai parlé, rendirent également de très grands services qui ont malheureusement été oubliés. Je les passerai donc, par nécessité, sous silence. »

Mais je ne peux pas m'empêcher de dire que, la conduite des nations par des hommes, qui évaluent le temps en fonction de leur propre durée, mène à un immense désarroi et à la banqueroute. Il est indispensable de préparer les événements futurs, de former les jeunes générations pour la vie de demain, d'étendre leur horizon temporel au delà d'eux-mêmes. »

— Pouvez-vous me parler des activités clandestines de la rue Bachaumont ainsi que de l'inauguration qui y eut lieu récemment ?

— Le Syndicat de la Charcuterie, rue Bachaumont, est à mes yeux, le lieu sacré. Malheureusement, je suis tenu de faire des réserves à ce sujet; de ce fait, la valeur des activités qui s'y sont déroulées, ne serait pas appréciée comme elle le mérite si je vous en parlais ici. Mais je voudrais simplement vous faire remarquer que dans un moment des plus critiques, alors que nous ne disposions que de quelques minutes seulement pour cacher six paquets de munitions, la seule personne qui, spontanément, les prit en charge sans l'ombre d'une hésitation, sans aucun profit, et au risque de sa vie, fut son président, M. D...

» Je vous transmets simplement quelques photos et le journal *France Libre* ainsi que mon discours à l'occasion de l'inauguration de la plaque commémorative qui fut placée sur cet immeuble, ainsi que quelques autres attestations. Je pense que tout cela vous suffira largement.

— Pourquoi le professeur LIENARD donna-t-il à notre réseau, le nom de « LIBAN » Quel rapport entre ce nom et nous-mêmes ?

— Voici ce que je sais à ce sujet : Depuis 1940, il existait au Syrie-Liban, un réseau portant ce nom « LIBAN », et

il était connu à Londres, des Anglais et du général DE GAULLE qui entra plusieurs fois en relations avec lui. Quand le général DE GAULLE s'adressa à toute la nation française pour organiser la résistance et à cet effet fit même un voyage en SYRIE, c'était le réseau « LIBAN » de Syrie qui lui répondit le premier en donnant plusieurs milliers d'hommes dont la majorité n'était formée que d'arméniens. Selon les confirmations des membres du même réseau, leur chiffre atteignait environ 5.000 combattants. D'autre part, j'étais bien connu en Syrie et au Liban pendant la première guerre mondiale en tant que secrétaire général des Combattants et Volontaires Arméniens, et pour cette raison, ce réseau m'envoya d'abord un agent, A..., puis un second, le lieutenant DESSA afin d'étendre son activité à Paris. Tenant compte de cet état de choses, le professeur donna à notre « Groupe Patriote » le nom du « Réseau Liban ».

» Cette question présente peu d'importance, j'ignore même ce que ce réseau au Liban est devenu. L'essentiel est que nous ayons pu nous accrocher à une personnalité telle que le professeur, qui avait toute notre confiance et dont nous ignorions complètement la tendance religieuse et politique ; l'important est qu'il ait scrupuleusement assuré la transmission des rapports et des armes qui lui ont été confiés pour le service de la France Libre, le restant n'est pour nous que détail. Nous avons toujours voulu ignorer le passé, qu'il soit bon ou mauvais, même des hommes de notre groupe, ne voulant voir en eux que l'idéal pour lequel ils nous aidaient à lutter.

— Ressentez-vous aujourd'hui une haine durable contre l'Allemagne ?

— Nous n'avons pas de haine contre le peuple allemand, ni moi, ni aucun de mes compatriotes d'origine. Ce peuple a donné dans le passé, d'éminentes personnalités à l'histoire de la civilisation arménienne et nous lui en demeurons reconnaissants. Notre haine allait à leurs dirigeants orgueilleux et stupides, à leurs diplomates fourbes



et sans scrupules, tous animés de la même cruauté et des mêmes ambitions. Si le génie de ce peuple était orienté vers le bien et le progrès général, il pourrait faire beaucoup pour la prospérité et le bonheur de l'humanité. Mais ses chefs, que ce soit Guillaume II ou Hitler, ont fait de ce peuple l'instrument du malheur universel. En outre, ils l'ont laissé dans une misère sans nom après d'horribles souffrances. Ces chefs ont consommé eux-mêmes la ruine de leur pays. Notre haine, donc, s'adresse exclusivement à ces misérables dirigeants.

— Appartenez-vous à un parti politique ?

— Non, je ne suis pas un homme de parti, car je n'ai jamais voulu enchaîner mon indépendance. Peut-être ai-je eu tort car aujourd'hui, les miens pourraient avoir une autre situation que celle dans laquelle ils se trouvent actuellement. Mais je ne regrette rien et je suis avec ceux qui servent vraiment l'intérêt de la France, sans arrière-pensée. Nous n'avons pas fait de la résistance pour en recevoir une décoration et profiter de certains avantages d'homologation. Toute notre action était basée sur un patriotisme désintéressé.

« Vous avez, tout à l'heure, jugé de ma tristesse. Elle me vient probablement de l'indifférence que certains membres du cercle gouvernemental, témoignent à l'égard de mes camarades qui furent si dévoués et qui, par simple devoir patriotique, auraient dû être remerciés chaleureusement. Je crois que la France de 1914 avait des sentiments plus reconnaissants que celle d'aujourd'hui... C'est un devoir de créer et encourager le cycle de l'amour, inspirateur de sacrifice et d'héroïsme, pour la patrie. N'y a-t-il pas là tout le contraire d'un progrès ? Il est délicat de porter sur ce sujet un jugement définitif. Tout ce que je puis affirmer, c'est que le devoir patriotique exigeait de reconnaître, même le plus modeste service rendu à la cause commune. Ignorer le dévouement de nos hommes, demeurer



rer indifférent à l'égard de la mémoire de ceux qui sont morts, je pense qu'il y a là un véritable crime national. La cause en est peut-être dans le fait que le vrai patriotisme s'affaiblit de plus en plus dans le cœur des hommes ; c'est pour cela, et parce que le matérialisme y règne en maître, que la France, malgré ses colonies et ses richesses, souffre. Aujourd'hui, suivant que vous êtes parent avec X ou Y, ou que vous appartenez à tel ou tel parti politique, vous pourrez obtenir toutes les faveurs désirées, que vous les ayez ou non méritées.

» Pour terminer, je veux vous raconter une petite histoire arabe qui traduit assez bien ce qui se passe autour de nous et vous fera mieux comprendre la déception que nous éprouvons :

» Un voyageur arabe, en montant sur le dos d'un chameau, voulut traverser le désert. Jour et nuit il continua sa route. Au cours de son voyage, il aperçut sur le sable, un pauvre être qui souffrait et pleurait sur son sort malheureux. Curieux, le voyageur s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il faisait là et d'où lui venait sa peine.

» — Mes vivres sont finis, les forces m'abandonnent, je suis anéanti, dit-il, et je ne puis continuer ma route dans le désert. Si Allah ne me vient pas en aide, je vais mourir ici. »

Sensible à cette souffrance, le voyageur descendit de sur son chameau et consola le malheureux. Il lui donna à manger, à boire, et, en le soulevant, il le fit monter sur le dos du chameau. Mais à peine celui-ci était-il installé, qu'il fit courir l'animal et s'éloigna en laissant le voyageur ébahi... Celui-ci courut derrière lui en criant :

» — Eh ! créature de Dieu... Attends une seconde, j'ai quelque chose à te dire... Pour l'amour d'Allah, écoute-moi ! Ce n'est pas l'animal que je vais te demander... Ecoute... Ecoute... je veux te parler...

Le misérable s'éloignait toujours mais, peu à peu, la vitesse de l'animal diminue et lui permit d'entendre ce que le brave voyageur voulait dire.

» — Sache bien que ce n'est pas un vol que tu as commis. Tu as exécuté un grand crime car tu as tué dans mon cœur les sentiments les plus beaux qui s'y trouvaient. »

— Vous comprenez cher ami, ce que cette petite histoire signifie. Certains hommes, aujourd'hui, par leur attitude, anéantissent dans la jeunesse, les plus merveilleux sentiments de dévouement et de patriotisme.

Je demeurai perplexe. Cette anecdote se passait de tout commentaire ; en disant peu elle exprimait beaucoup.

« Sophie » me remit les documents que vous pourrez voir plus loin et, les larmes aux yeux, je le quittai en l'embrassant.

## AVIS AUX LECTEURS

Ainsi que je l'ai dit au début de ce petit livre, dans mon « Avant-propos », j'ai été en butte à de nombreuses difficultés pour obtenir de mes camarades le résumé de leurs souvenirs. Parmi eux, certains m'ont dit :

— Nos actions n'ont été que le résultat de nos sentiments, nous nous sommes livrés dans la lutte sans arrière pensée, nous n'avons jamais cherché à marchander notre patriotisme, et il est aussi bien aujourd'hui de rester dans l'ombre.

D'autres m'ont répondu :

— A quoi bon révéler toutes nos aventures clandestines ; à cette époque, nos actes étaient dignes d'éloge et il est possible qu'aujourd'hui ou demain on les juge mal. »

Egalement il existe deux grandes organisations ici et à l'étranger qui nous ont donné toute facilité, garantie de sécurité et protection avec main forte (d'ailleurs sans leur aide nous ne pourrions pas apporter notre contribution dans l'affaire du coup d'Etat de Roumanie). Aujourd'hui leurs Comités exécutifs ne voudront pas même que leurs noms soient cités dans notre petit livre ; et toujours pour la raison énoncée plus haut.

Quoi qu'il en soit, « l'activité du « Réseau LIBAN » a servi à abrégé la guerre » nous l'avons dit et c'est une vérité historique.

Cette activité ne s'est pas exercée seulement en France. Elle a dépassé la frontière et s'est étendue en Europe Centrale et jusque dans les Balkans.

Le lecteur comprendra qu'étant donné l'état actuel de l'Europe, nous devons laisser dans l'ombre certaines de



ses activités. Néanmoins, il se rendra compte, à la page suivante, de l'ampleur de ces activités hors de France.

Animé par le seul esprit de la résistance, nous considérons comme un devoir, de taire encore tout ce qui pourrait contribuer à compliquer une situation internationale déjà trop tendue.

Lorsque la paix définitive et, souhaitons-le, durable, aura été signée, plus rien ne s'opposera à soulever le voile et à faire connaître au public toute la vérité sur le travail accompli par le réseau « LIBAN ».

Et alors le lecteur sera étonné d'apprendre ce qu'un tout petit groupe d'hommes décidés et organisés ont pu accomplir.

Pour l'instant, nos lecteurs nous excuseront de notre silence voulu, résultant de notre vraie conception du devoir patriotique.

Commandant BIENPETIT.

## BILAN D'ACTIVITES DU RESEAU « LIBAN » DE

1940-1944

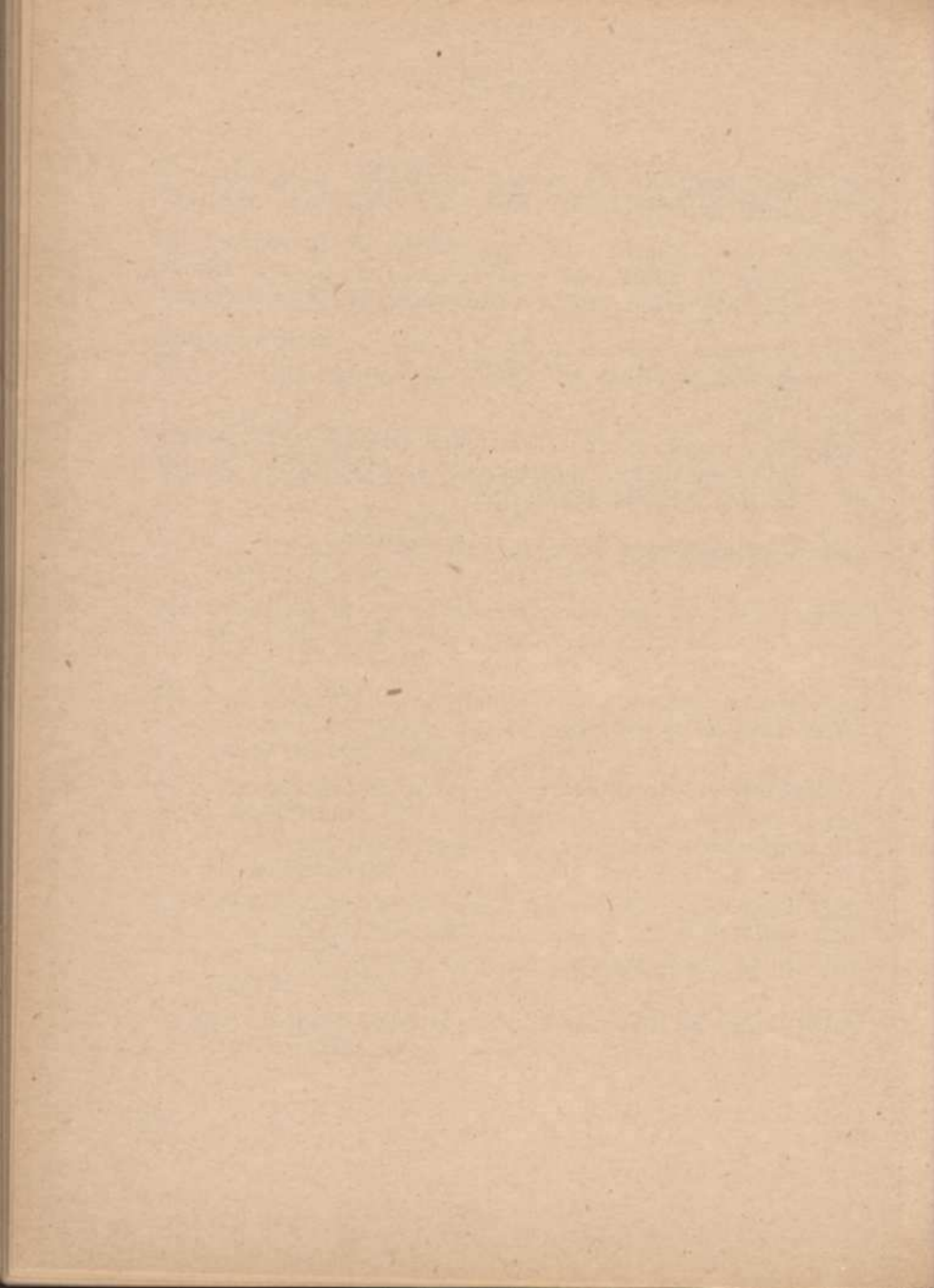
### ACTIF

- 1<sup>o</sup>) Distribution d'armes (17 fusils, 300 mitraillette 400 grenades).
- 2<sup>o</sup>) Obtention d'environ une quarantaine de rapports de toute première importance.
- 3<sup>o</sup>) Grande aide pécuniaire apportée à différentes organisations, plus de 1.500.000 francs.
- 4<sup>o</sup>) Distribution de plusieurs centaines de tracts ayant pour but le détournement des départs pour le travail obligatoire en Allemagne.
- 5<sup>o</sup>) Aide apportée à des réfractaires en leur fournissant l'argent, de fausses cartes d'identité et de faux certificats de libération des stalags.
- 6<sup>o</sup>) Contribution apportée à la création de « L'INSTITUT ARMENIEN DE FRANCE » qui, après la Libération, a reçu son homologation et dont notre camarade I... est le président.
- 7<sup>o</sup>) Contribution apportée à la formation de « L'AMICALE DES ANCIENS DE LA BASE AERIENNE DE CHATEAUDUN » dont le vice-président est le fils aîné de « Sophie ».
- 8<sup>o</sup>) Contribution apportée à la préparation du coup d'Etat de Roumanie.

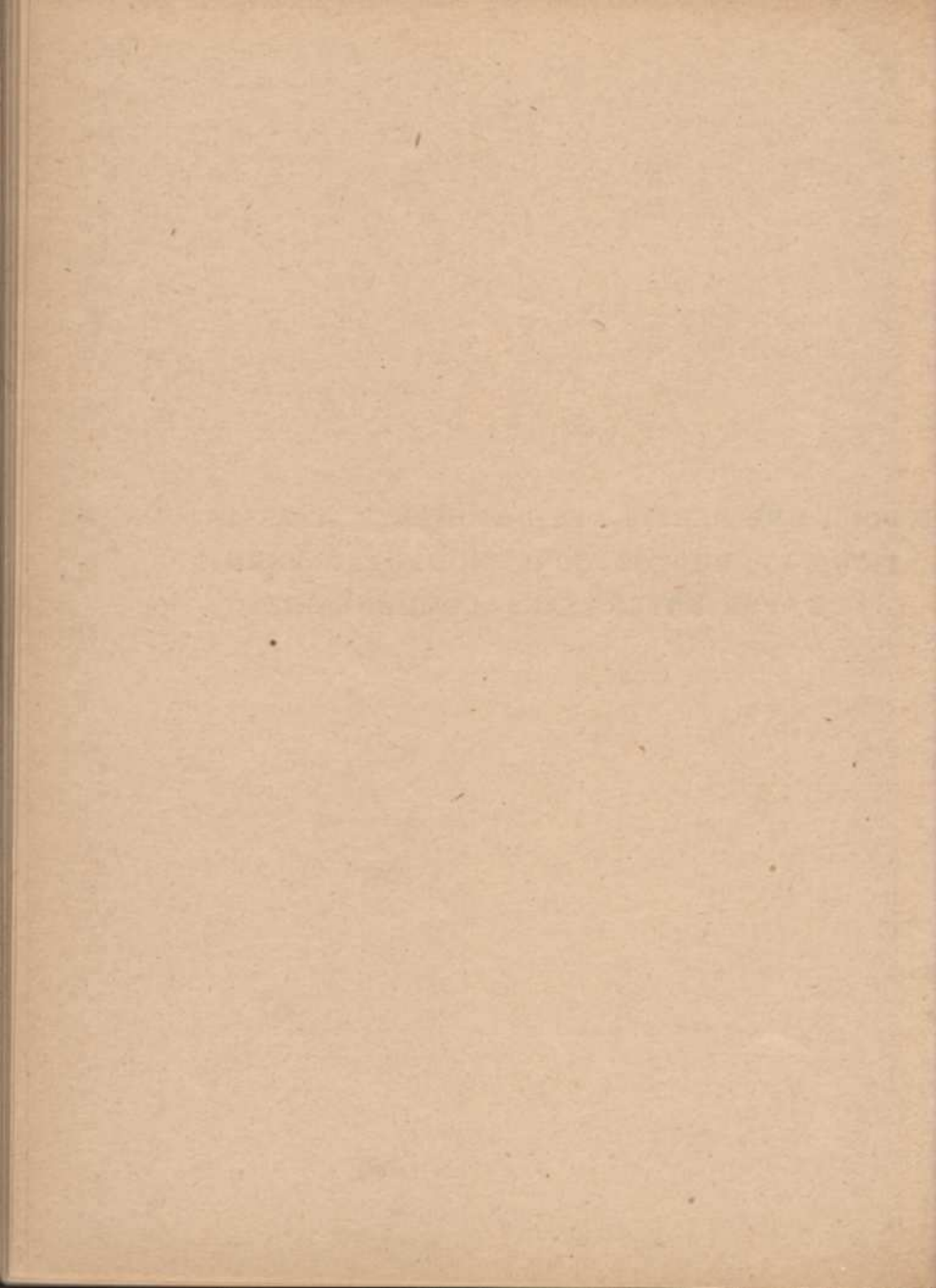
## PASSIF

- 1<sup>o</sup>) Trois membres du réseau « LIBAN » moururent en pleine activité.
- 2<sup>o</sup>) Le chef « Sophie » fut emprisonné et sa maison fut pillée. Il subit une perte d'environ 500.000 francs, et sa libération nous a coûté également 500.000 francs.
- 3<sup>o</sup>) Un membre du réseau, N. F... subit 19 mois de prison, passant de cellule en cellule. La Gestapo pillà 174 millions.
- 4<sup>o</sup>) Trois membres du réseau contractèrent des maladies à la suite de leur internement ou déportation et moururent après la Libération.
- 5<sup>o</sup>) Frais généraux, environ trois millions.





VOICI UNE PARTIE DES DOCUMENTS, ATTESTA-  
TIONS ET PHOTOS QU'IL NOUS EST PERMIS  
DE PRESENTER SANS COMMENTAIRES





## CHAPITRE VI

B. R. A. A. E. A.

BUREAU de RECHERCHES sur L'AIDE APPORTEE  
AUX EVADES ALLIES SECTION BRITANNIQUE

Grand Hôtel du Palais Royal,  
4, rue de Valois, Paris 1<sup>o</sup>.

*Paris, le 20 février 1946*

Cher Monsieur,

Nous avons été avisés que vous avez aidé du personnel allié pendant l'occupation allemande et nous tenons à vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour eux.

Afin de nous permettre de compléter nos dossiers, nous vous remettons sous ce pli, un questionnaire que nous vous serions très obligés de vouloir bien remplir, d'une façon lisible, et nous retourner dès que possible.

Avec tous nos remerciements réitérés pour le service rendu à la cause alliée,

Nous vous prions de croire, cher monsieur, à l'expression de nos meilleurs sentiments.

*Pour le Major :*

Signé illisible.

H. S...  
.....  
PARIS  
Tél.....

Paris, le 26 février 1946

Monsieur le Major du Bureau de Recherches  
Sur l'Aide apportée aux Evadés Alliés  
B. R. A. A. E. A.

Section Britannique  
4, rue de Valois Paris (1<sup>o</sup>).

Monsieur le Major,

Je vous accuse réception de votre aimable lettre du 20 courant et je vous remercie pour son contenu.

Les services rendus en leur temps, sous l'occupation, à la cause alliée et à la Résistance, dont vous avez connaissance, étaient pour moi le plus précieux des devoirs que je devais à mon pays, la France.

Aussi, mon Gouvernement, très reconnaissant, m'a déjà largement récompensé pour le travail que j'ai accompli en son temps pour la Résistance.

En vous remerciant encore une fois pour la bienveillante attention à mon égard, je vous prie d'agréer, Monsieur le Major, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

*Signé : S.*

P.-S. — Ci-inclus, en retour votre circulaire, qui devient sans intérêt.

ATTESTATION

Je soussigné, CHEVALLIER Joseph, Jean Marie Rogatien, Général de Brigade (cadre de réserve) demeurant à PARIS, II, rue Spontini (16ème), Télép. PASSY 75-49, certifie ce qui suit:

Ancien Commandant de la Cavalerie du Levant et des Territoires Nord Syrie, de retour à PARIS en 1936, j'ai eu le plaisir de me trouver en relation avec la Famille STEPHAN à laquelle je me suis spécialement intéressé.

Son Chef, Mr. H. STEPHAN, Secrétaire Général de l'Association des Volontaires Arméniens, demeurant à SAIGNOIS, 9, rue des Tartres, m'était d'ailleurs connu de réputation ayant servi durant la grande guerre 1914-1918, en Cilicie, sous les ordres du Colonel, depuis Général BRILLOND, en qualité de Sous-Officier ad joint.

Dans ce poste, il a rendu à la France d'excellents services en recrutant pour notre armée d'Orient plus de 5.000 combattants arméniens.

Depuis, le connaissant d'avantage, je n'ai pu que mieux apprécier encore ses sentiments de loyalisme envers notre Pays, dont je me porte garant.

Durant cette guerre (1939/1940) ses deux fils ont servi dans l'armée de l'air Française où j'ai toujours suivi avec intérêt leur excellente et vaillante conduite qui leur a valu, à l'un et à l'autre, des grades mérités dans cette armée d'élite. Ce pourquoi j'ai été heureux de leur donner ainsi qu'à leur père, témoignage de mon estime et de mon intérêt en acceptant conjointement avec leur ancien Chef, le Colonel BASSON, ex-Commandant de la base aérienne d'Etampes, d'être leur témoin à leurs deux mariages respectifs.

Dès 1940 j'ai vu Monsieur H. STEPHAN et ses deux Fils, en pleine activité de résistance. Je sais qu'ils ont agi de même jusqu'à la libération.

La Famille STEPHAN, toute entière, a toujours été animée des mêmes sentiments ardemment francophiles dont elle ne cesse de donner de constantes preuves et est autorisée de l'estime et de l'amitié de hautes personnalités Françaises.

FAIT A PARIS, le TROIS MAI MIL NEUF CENT QUARANTE SIX.

Général J. CHEVALLIER.





Général LAZARD  
4 Boulevard Raspail  
PARIS

Tel. LIT 80-61

A T T E S T A T I O N

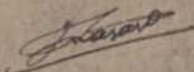
Je soussigné, Général LAZARD, ancien Chef du Maquis "CESAR", certifie que, grâce à Monsieur STEPHAN demeurant 57 rue du Faubourg Montmartre à Paris, pseudo "SOPHIE" ancien Chef du Réseau BIRAN à PARIS,

nous avons pu recevoir pendant l'occupation, de nombreuses munitions (300 mitraillettes, 400 grenades, une importante quantité de fusils et de cartouches), munitions de provenance allemande.

Monsieur STEPHAN s'est chargé de ces dangereuses remises d'armes au péril de sa vie étant donné que ces diverses opérations s'effectuaient de son poste de commandement qui se trouvait situé exactement à côté du Centre de la Milice. Ce n'est qu'en s'entourant toujours des plus grandes précautions qu'il parvenait à remettre ces armes à nos Agents de liaison.

Je sais par ailleurs, que Monsieur STEPHAN a centralisé une quantité importante de documents et rapports par l'intermédiaire de nos Agents de liaison et que ces documents arrivaient à bonne destination en Algérie.

Monsieur STEPHAN a donné les meilleures preuves de son dévouement au service de la Patrie et, cette fois encore, durant l'étape 1939-1944, il a rendu d'énormes services qui peuvent lui permettre d'avoir droit à la meilleure reconnaissance du Pays.



GENERAL LAZARD  
Ancien Chef du Maquis "CESAR".

PARIS, le 7 Février 1947

MONSIEUR LE MINISTRE  
de la DEFENSE NATIONALE

Bureau des Décorations

231, boulevard St-Germain  
Paris 7<sup>e</sup>

MONSIEUR LE MINISTRE,

Nous soussignés venons par la présente porter à votre connaissance le cas de Mr. H. STEPHAN, horloger au 57, rue du Fg. Montmartre Paris 9<sup>e</sup> (GOFNIN dans la clandestinité).

Cette personne qui avait recruté pendant la guerre de 1914-1918, 5.000 volontaires arméniens pour l'Armée d'Orient, a servi comme agent de renseignements dès le début de la résistance jusqu'en 1943 à la mort du Commandant LHOPITAL Chef de l'Auto défense de la région de Paris, nommé ensuite chef du réseau LIBAN à Paris, qui nous a rendu les services stipulés ci-après au profit de la résistance.

- 1°) A fourni au mouvement, des sommes importantes qui permirent l'organisation et la mise en marche de plusieurs réseaux clandestins,
- 2°) A distribué des fausses cartes d'identités et certificats de domicile légalisés par la Préfecture de Police ou par différents commissariats, des certificats de libération émanant de différents stalags signés et cachetés par les autorités allemandes, qui permirent à bien des Français traqués par les Allemands de vivre hors la menace, de passer en zone non occupée et, par la suite, de s'incorporer à l'activité du maquis,

....

- 3°) A apporté son concours dans la création et la distribution des tracts,
- 4°) A organisé l'entrée et la distribution d'armes et de munitions, malgré tous les dangers que comportent de tels agissements,
- 5°) A trouvé un ardent patriote, officier d'artillerie, pour en faire un agent de renseignements et l'envoyer en Allemagne sous le couvert de la Croix Rouge Internationale; ceci fournissait aux Autorités d'Alger tous renseignements ayant trait à leurs opérations de défense.
- 6°) A fait héberger trois militants communistes dont Mr. Hrant TOROSSIAN actuellement Consul Général de ROUMANIE à Paris, et deux autres nommés par la suite, Ministres dans le Cabinet roumain; ces trois personnes ont pu perpétrer un coup d'état en Roumanie, ce qui a permis d'écourter la guerre.

Pour ces motifs, nous sollicitons, MONSIEUR LE MINISTRE, l'homologation de Mr. STEPHAN comme chef de réseau, en lui attribuant le grade auquel il a droit/ Egalement nous le proposons à la Haute Distinction de la Légion d'Honneur, qu'il nous semble mériter largement.

Dans l'espoir que notre demande retiendra Votre bienveillante attention et avec nos remerciements anticipés, Nous vous prions de croire, MONSIEUR LE MINISTRE, à notre plus haute considération.



*Stephan*

*Imaad*

Maurice JUNSEK, avocat à la Cour, Président de la Fédération de l'île de France de Lib Nord 105 rue Mania, Paris Tél. Nord 88.82 appuie cette proposition M. STEPHAN ayant dans la clandestinité agi comme membre du mouvement.

Général LAZARD  
4 bd Raspail Hotel  
Tél. Lit. 88.41

Général CHEVALLIER  
II, rue Spontini  
Tél. Pas. 75.49

*Michelain*  
Colonel M. CHEVALIER

En. DIRECTEUR... Institut Social de l'Arrière de l'Etat...  
le 15 Mars 1944...  
le 15 Mars 1944...  
le 15 Mars 1944...



## ATTESTATION

Je soussigné, capitaine LE GOFF, commandant l'Annexe d'artillerie de Fort Archambault Tchad, certifie ce qui suit :

M. D. S..., horloger rue de Clichy m'a amené pendant l'occupation allemande de nombreux réfractaires au travail obligatoire pour que je leur établisse de faux papiers d'identité.

J'occupais, au centre de Libération des Prisonniers de Guerre de la Seine, rive droite, 7, rue de Liège, les fonctions officielles de major. Clandestinement j'établissais de faux papiers d'identité, j'étais affilié au Mouvement de Résistance Libération sous le nom de LEMOINE. J'ai été rue de Liège de mars 1943 à la Libération.

*Fort Archambault, 2-2-1947*

Signé : capitaine LE GOFF.

Colonel de ROQUEMAURE  
5, rue Mallet-Stévens,  
Paris (XVI<sup>o</sup>).

### ATTESTATION

Je soussigné, colonel de ROQUEMAURE, atteste que M. H. S... « Sophie » dans la clandestinité, a établi dès 1940, son poste de commandement au 57, rue du Faubourg Montmartre à Paris, exactement à côté du centre de la Milice.

M. H. S... avait une activité très étendue et dirigeait environ une cinquantaine d'hommes.

Par ailleurs, il nous fournissait à Alger, de très importants renseignements émanant directement de Berlin, de Vienne, de Budapest ainsi que de la France occupée.

Son entier dévouement à notre cause, tant en 1914-1918, qu'en 1940-1944, mérite une récompense de haute distinction.

C'est pour cette raison que je délivre la présente attestation.

*Signé* : Colonel DE ROQUEMAURE.

*Paris, 16 octobre 1946*

A la suite d'une dissidence au sein du Mouvement National de LIBERATION NORD et par suite d'une jalousie impardonnable, la demande reproduite sur la page précédente et adressée au Ministère de la Guerre, caserne de la Pépinière le 7 février 1947, fut volontairement laissée sans suite. On se permit même de chuchoter que le général LAZARD s'était emparé du titre de général sans l'être...

Une nouvelle demande fut alors adressée le 3 mai 1947, par MM. les généraux LAZARD et CHEVALLIER, à M. le président de la République (nous donnons ci-dessous, copie de cette lettre recommandée).

Cette demande fut probablement transmise à la même personne que le fut la précédente et, de ce fait, elle demeura également sans suite. La moindre réponse de politesse ne fut même pas adressée aux généraux qui avaient écrit, ce que nous laissons à l'appréciation personnelle du lecteur.

*Paris 3 mai 1947.*

Général Pierre LAZARD  
Général CHEVALLIER

à Monsieur Vincent AURIOL,  
Président de la République.

Monsieur le Président de la République,

Nous nous permettons de soumettre à votre bienveillante attention le cas de notre camarade STEPHAN n° 57, rue du Faubourg Montmartre à Paris, membre actif de



« Libération Nord-Ile de France, « Sophie » dans la clandestinité et actuellement président de la 3<sup>o</sup> Section de « Libé-Nord » auquel ce 30 avril dernier, un très grand honneur a été rendu en notre présence, dans les salons de l'hôtel Lutétia par 53 personnalités de la Résistance, manifestation au cours de laquelle furent exaltés l'activité et le patriotisme dont M. H. STEPHAN fit preuve sans interruption, depuis 1940 jusqu'à la Libération.

Nous qui connaissons et avons pu apprécier les services valeureux rendus par M. STEPHAN tant en 1914-1918 qu'en 1940-1944, estimons qu'il mérite au moins une reconnaissance du Gouvernement et, le 7 février dernier, nous avons présenté a u Ministère de la Défense Nationale, conjointement avec M. JUNKER, président de la Fédération de Libération Nord de l'Ile de France, une requête pour obtenir en sa faveur, une haute distinction. Notre demande est malheureusement demeurée dans l'oubli.

Au cours de la soirée dont nous parlons plus haut, nous avons été chargés par ses amis présents, de nous adresser directement à vous, Monsieur le Président, afin d'obtenir un résultat rapide. La France se doit tout de même d'honorer ses fidèles serviteurs et nous serions heureux que notre demande ne reste pas dans l'oubli comme la précédente.

Pour votre gouverne nous vous signalons, Monsieur le Président, que M. H. STEPHAN a recruté pendant la guerre de 1914-1918, CINQ MILLE volontaires arméniens. Pendant la guerre de 1939, il a donné ses deux fils dans l'armée de l'Air et, en 1940, jusqu'à la Libération, il a occupé un poste de commandement d'où il joua un rôle très important.

Par son organisation, il a pu fournir de très précieux renseignements à Alger et il a également eu l'audace de déléguer un agent jusqu'à Berlin en le camouflant comme agent ..... De plus, il fit introduire un jeune officier de l'armée de l'Air, au siège de la Milice en lui assignant la mission d'obtenir tous les ren-

seignements qu'il désirait. En plus de son activité, il a fourni au maquis « CESAR » trois cents mitraillettes et quatre cents grenades.

Une des plus importantes conséquences de l'activité de M. H. STEPHAN, fut l'ordre qu'il donna à un de ses agents, M. ISSAHAKIAN mandataire de . . . d'héberger chez lui, trois militants communistes roumains et de leur donner la possibilité d'entrer en Roumanie afin d'y préparer le coup d'Etat qui advint grâce à eux. Il s'agissait en effet, de détruire le traité d'Hitler avec la Roumanie et de déclarer la guerre contre l'Allemagne ce qui devait par la suite, priver cette dernière des pétroles roumains et abréger la guerre. A toutes fins utiles nous précisons qu'une de ces trois personnes est devenue Consul général de Roumanie à Paris et les deux autres sont actuellement ministres en Roumanie.

Nous espérons, Monsieur le Président de la République, que vous voudrez bien accorder votre meilleure attention au cas de M. H. STEPHAN qui, selon nous, mérite largement la haute distinction de la Légion d'Honneur.

Espérant en votre esprit de reconnaissance et d'équité nous voulons croire, Monsieur le Président, que vous donnerez sans trop tarder, une suite favorable à notre demande et nous vous en remercions vivement à l'avance.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments distingués et dévoués.

Général CHEVALLIER

Ancien Commandant de la Cavalerie  
du Levant et des Territoires « Nord Syrie »  
11, rue Spontini, Paris. Tél. Passy 75-49.

Général Pierre LAZARD

Ex Etat-major de l'Armée de l'Air. Ancien  
Chef du Maquis « César » de Cannes  
4 bd Raspail, Paris. Tél. Littré 88-41.







*Photo du banquet organisé à l'hôtel Lutétia et au cours duquel  
le chef du réseau « LIBAN » prononce un discours.*

QUELQUES PAROLES DE NOTRE CHEF AU BAN-  
QUET DE LUTETIA, OFFERT PAR SES CAMARADES  
A L'OCCASION DE SA NOMINATION AU POSTE  
DE PRESIDENT

Mesdames, Monsieur le président JUNKER,  
Général LAZARD, Général CHEVALLIER et Mes Chers  
Camarades,

Après ces discours et ces paroles de sincérité, je suis  
obligé d'élever la voix à mon tour pour vous remercier de  
l'honneur que vous me faites et de la confiance dont vous  
m'investissez.

C'est tout d'abord à vous, mes chers camarades, prési-  
dent JUNKER, REVIRON, secrétaire général de notre  
Fédération et docteur MANDELSON, que je tiens à faire  
savoir que c'est au nom de tous mes compagnons de lutte,  
que je remercie le comité directeur « LIBERATION  
NORD » de nous avoir donné la 3<sup>o</sup> section, afin de grouper  
tous les membres du réseau « LIBAN » ; c'est là un acte  
de justice tout imprégné du grand esprit Résistance. Ma  
joie est profonde.

Notre camarade, l'ingénieur PAUTOU, vous a expliqué  
brièvement l'action de notre réseau, mais c'est à nos cama-  
rades eux-mêmes que revient l'honneur de leurs actes et  
de leur courage.

Vous, mon général LAZARD et vous également, mon  
général CHEVALLIER, soyez remerciés à votre tour pour  
l'honneur dont nous ressentons tout le prix, que sont pour  
nous votre présence à notre réunion et vos paroles. Votre  
uniforme apporte parmi nous le souvenir de l'esprit de dis-  
cipline qui fut toujours celui du réseau « LIBAN ». Vous  
avez, tous les deux, exalté mon activité clandestine en  
France et hors de France, mais permettez-moi d'apporter  
ici, une légère rectification :

Vous vous souvenez que notre grand stratège, Napoléon, disait avec juste raison : « Mes glorieux soldats, eux seuls, ont gagné la bataille par leur bravoure et leur héroïsme. » Aujourd'hui, par un contraste saisissant, tous les honneurs et acclamations se dirigent vers les grands.

Je pense que c'est une injustice flagrante que d'oublier les vrais héros et de les laisser à leur modestie. La libération de notre pays s'est faite grâce aux éléments de base que le patriotisme et le dévouement ont centralisé en eux-mêmes ; donc tout le mérite de nos actions revient à mes chers camarades et rien qu'à eux ; c'est avec une joie réelle que je leur en fais part.

Pour vous, mes chers camarades, mes frères de combat, sentez combien je suis ému par la confiance et l'estime que vous me témoignez aujourd'hui.

Il y a trois ans qu'a cessé notre activité clandestine et, malgré les déceptions que vous avez eues, vous êtes tous là, autour de moi, à cette table. Vos âmes font, dans la mienne, une union cimentée par la confiance et la foi. Nous sommes indivisibles et cela encore grâce à vous. Dans le passé nous étions unis ; je souhaite de toute mon âme que dans l'avenir, quel qu'il soit, nous restions fiers de notre passé et si le malheur voulait que notre Patrie ait besoin de nous, nous pourrions répondre d'un seul cœur : « Présent ! »





*Les généraux Pierre LAZARD et CHEVALLIER en  
grande tenue et une partie des personnalités présentes à ce  
banquet.*





*Un aspect de la salle où se trouvent réunis les invités d'honneur*



*Notre valeureux camarade P. P... prononçant un discours.*



EXTRAIT DU JOURNAL FRANCE LIBRE  
EN DATE DU 30 JUIN 1948

« EN SOUVENIR DU RESEAU LIBAN »

Sous les auspices du MOUVEMENT NATIONAL DE RESISTANCE (LIBERATION NORD), une plaque commémorative a été apposée hier à 17 heures, sur l'immeuble de la Charcuterie Française, 10, rue Bachaumont, où fut organisée l'action du réseau « LIBAN » pendant l'occupation.

Son Excellence l'Ambassadeur d'Angleterre, le Ministre de la Justice, le Chef de la Maison Militaire du Président de la République, le Gouverneur Militaire de Paris, le Chef d'Etat-Major de l'Armée, plusieurs généraux et personnalités de la Résistance. Monsieur H. STEPHAN, président du Troisième Arrondissement M. N. R. Libération Nord, le général LAZARD, ancien chef du maquis « CESAR » étaient présents à cette cérémonie placée sous le signe de l'amitié anglo-française.



*Les généraux et personnalités officielles écoutant le discours prononcé par le chef du réseau « LIBAN ».*



*Le chef du réseau « LIBAN » prenant la parole au micro.*



## DISCOURS PRONONCE PAR LE PRESIDENT, CHEF DU RESEAU « LIBAN »

Excellence,  
Monsieur le président,  
Mesdames, Messieurs,

En tant qu'ancien chef du réseau « LIBAN » et au nom de tous mes camarades, je vous remercie infiniment et du fond du cœur, d'être venus honorer de votre présence, cette inauguration.

Je vous remercie surtout au nom de tous mes camarades, car sans eux, sans leur collaboration, je n'aurais rien pu faire, ce sont eux qui, par conséquent, ont tout le mérite et qui doivent avoir aujourd'hui, la joie de voir célébrer solennellement, leur action en présence des plus hautes autorités ou de leurs représentants, par l'inauguration d'une plaque commémorative qui servira à l'édification des générations futures.

Qu'il me soit maintenant permis, en présence de tous, de retracer brièvement ce qui a été l'activité de notre réseau « LIBAN ». Notre réseau a d'abord fourni des sommes importantes qui permirent l'organisation et la mise en marche de plusieurs autres réseaux clandestins.

Il a distribué de fausses cartes d'identité, des certificats de domicile légalisés par la préfecture de police ou par différents commissariats (nous profiterons de la circonstance pour rendre à la police de notre pays, l'hommage qu'elle mérite et particulièrement, à ses vieux cadres qui ont toujours été à la hauteur des situations les plus délicates).

Notre réseau a distribué des certificats de libération émanant de différents stalags qui étaient signés et cachetés avec les griffes des autorités allemandes que nous nous étions procurées et qui permirent à bien des Français traqués par les Allemands, de pouvoir vivre hors de leurs

menaces et de passer en zone non occupée puis, par la suite, de s'incorporer à l'activité du maquis.

Notre réseau a apporté son concours dans la création et la distribution de tracts et de journaux clandestins. Il a organisé le transport et la distribution d'armes et de munitions malgré tous les dangers que ces opérations comportaient. Il a envoyé à plusieurs reprises, ses agents secrets derrière les lignes ennemies pour recueillir des renseignements intéressant au plus haut point la Résistance Française. Il a fourni des renseignements utiles aux autorités de la « France Libre » à Alger et à Londres.

Enfin notre réseau, conscient de ce que la gigantesque machine de guerre allemande ne serait ébranlée et ne s'écroulerait définitivement que sous les efforts et les coups conjugués de toutes les forces éprises de liberté, je dis bien, « de liberté », nous n'avons pas hésité un seul instant, à exposer les meilleurs agents de notre réseau non seulement dans la lutte pour la libération de la patrie, — but suprême des nos efforts — mais à les envoyer par delà nos frontières pour aider les pays amis de la France qui subissaient le même joug d'oppression et dont les ressources, et notamment le pétrole, alimentaient la machine de guerre nazie.

En pleine guerre, à plusieurs reprises, notre réseau réussit à faire entrer ses agents dans les pays balkaniques, où ils apportèrent une aide précieuse pour secourir, protéger, galvaniser les formations locales, prêter main forte à celles-ci et aux personnalités résistantes de ces pays traditionnellement amis de la France.

Par cette activité couronnée d'un heureux succès, fut hâté le soulèvement opportun des forces hostiles aux Allemands, ce qui ébranla le potentiel de guerre nazi dans ces régions et consécutivement consolida la libération de la France en la garantissant contre toute surprise nouvelle avant la consécration de la victoire alliée.

L'activité secrète de notre réseau, en ce qu'elle s'exerça à l'intérieur de certains états-majors et gouvernements, eut pour effet, de l'avis des autorités compétentes, d'abrèger



la durée de cette guerre mondiale qui ravagea si cruellement les peuples, leurs pays et surtout la France, que nous chérissions tous.

Tels sont les résultats notoires de l'action menée par notre réseau et si je les rappelle, ce n'est pas pour les vanter, mais simplement pour souligner des faits d'ailleurs connus et dont le souvenir ne doit pas être perdu.

Et maintenant, j'ai le devoir de révéler que c'est ici, dans cet immeuble, que les principales décisions furent prises pour réaliser notre mission.

Je ne peux pas oublier le concours apporté par le Syndicat de la Charcuterie et notamment par mon camarade, ou plutôt mon frère, Daniel MACHAUX qui, sous les apparences d'un bon et insignifiant charcutier, uniquement occupé par ses boudins et ses saucisses, comprenait admirablement le rôle qu'il avait à remplir.

Je me rappelle qu'un jour, nous avons eu une chaude alerte ; les Allemands, probablement mis en éveil malgré toutes nos précautions, vinrent sous prétexte de réquisitionner les caves, voir ce qui s'y passait et à ce moment-là, il y avait des armes dans l'une d'elles.

Dois-je dire que ce sont les locataires, à qui, bien entendu, nous ne pouvions rien expliquer, qui nous créèrent le plus de soucis.

Puis-je aussi, aujourd'hui, renouveler à Daniel MACHAUX, les reproches sévères que je lui ai fait pour ses imprudences, confiant qu'il était, trop confiant même parfois. Ne s'avisait-il pas de réunir également ici, les charcutiers, pour leur adjoindre de ne pas se soumettre aux convocations du S. T. O. et d'y échapper.

En rappelant tous ces souvenirs, j'éprouve quelques regrets en pensant à la jeunesse qui se perd, car nous étions tous jeunes à ce moment-là, n'est-ce pas, mes camarades et maintenant on pourrait presque dire : « Ah, comme c'est loin tout ça ! »

Cependant aujourd'hui, jour mémorable, répétons de tout notre cœur, la foi que nous avons dans les destinées



de la France et faisons le serment de rester unis dans l'avenir comme par le passé, afin que si par malheur, un destin tragique amenait notre pays à réclamer à nouveau nos efforts, nous répondions encore : « Présent ».



*Le drapeau tricolore s'écarte pour laisser apparaître la plaque commémorative de la rue Bachaumont en présence de généraux et de hautes personnalités. Une veuve de guerre y dépose une gerbe.*

Dans cette Maison  
pendant l'occupation ennemie  
l'action patriotique du Réseau « LIBAN »  
s'est organisée secrètement  
sous les ordres de H. STEPHAN dit « SOPHIE »

Cette plaque a été inaugurée en présence des autorités par le Général LAZARD, Chef du maquis « CESAR » pour commémorer les services rendus par le SYNDICAT DE LA CHARCUTERIE et son Président Daniel MACHAUX et pour honorer la mémoire des Patrons et Ouvriers Charcutiers morts pour la France.





*Une attitude du général LAZARD s'adressant aux nombreuses personnes assistant à l'inauguration. A ses côtés, Mme la doctresse DE ROQUEMAURE, qui porte encore sur son visage les marques de l'odieuse persécution dont elle fut victime sous l'occupation.*



*Le chef du réseau « LIBAN » félicite le valeureux camarade Daniel MACHAUX pour sa bravoure pendant l'occupation.*

ELOGE ADRESSE A UN DES MEMBRES DU RESEAU  
« LIBAN », M. N. F...

Extrait de la conférence tenue le 1er mars 1945, à Issy-les-Moulineaux, 1 et 3, avenue de la République, au quartier général 604 Th. de la Machinerie et du Camouflage de l'Armée, à laquelle étaient présents :

Major W. T. Day, commandant le quartier général 604Th.

Major A. Macchi.

M. N. F..., directeur général de S. A. F. I.

M. A. P...

M. de Galéa, directeur technique.

M. N. A... (liaison).

3) Le major Day, se tournant ensuite vers M. A..., clôtura la conférence avec les mots suivants :

« Je serais heureux d'ajouter ceci à M. N. F..., si vous voulez bien le lui dire, combien nous apprécions ses efforts et sa contribution à l'organisation du travail à S. A. F. I., à l'accélération de la production et en général à tous les services qu'il a rendu à l'armée américaine en produisant une très grande quantité de filets de camouflage qui ont rendu une action de surprise possible, ceci contribuant grandement à la victorieuse avance des armées alliées vers Berlin. »

M. N. F... remercia le major Day pour ses aimables paroles et dit qu'il resterait à la disposition des autorités de l'armée américaine à tout moment si son concours était estimé nécessaire.

Cette conférence a été enregistrée en langue anglaise et dûment signée par le major W. T. Day.

Major W. T. DAY,  
*Commanding Officer,*  
604Th. *Engineer Cam Ntn.*



Sur ma demande, M. A. TCHOBANIAN, président du Comité Central des Réfugiés Arméniens, vice-président de l'Union Franco-Arménienne, officier de la Légion d'honneur, m'a envoyé une lettre bien documentée dont je cite seulement ces passages historiques intéressants pour ne pas dévier de notre but :

» L'attachement séculaire que le peuple arménien a porté à la nation et à la culture françaises a été démontré dès l'époque des croisades, lorsque le royaume fondé par nos ancêtres en Cilicie fut un allié aussi précieux que dévoué pour les nations chrétiennes de l'Europe luttant contre l'Islam. Dans sa bulle « Ecclesia Romana » de l'an 1384, le pape Grégoire XIII reconnaissait dans les termes suivants le secours apporté par les Arméniens aux Croisés : Parmi les autres mérites de cette nation arménienne envers l'Eglise et la République chrétienne, est éminent et digne de particulière mémoire celui que, lorsque jadis les princes et les armées chrétiennes allaient au recouvrement de la Terre Sainte, nulle nation et nul peuple plus promptement et avec plus de zèle que les Arméniens, ne leur prêta son aide, en hommes, en chevaux, en subsistances, en conseils ; en un mot, avec toutes leurs forces et avec la plus grande bravoure et fidélité ils aidèrent les chrétiens en ces Saintes Guerres.

» Les sentiments fraternels que les Arméniens avaient en Cilicie pour les Croisés étaient particulièrement profonds en ce qui concernait les Croisés français. De nombreux mariages furent conclus entre les maisons princières françaises et la Cour, ainsi que la noblesse, de la Cilicie arménienne. Lorsque les familles royales arménienne de Cilicie, les Roupéniens et les Héthoumiens, n'eurent plus de rejeton mâle, ce sont des princes de la famille française des Lusignan que le peuple arménien invita à occuper le trône de la Cilicie. A la cour de l'Arménie cilicienne, et chez la noblesse, le français était, après l'arménien, la langue dominante.

» Le moine Hayton (Hethoum), de la famille royale

arménienne de Cilicie écrivit en français son grand ouvrage *La Fleur des Histoires de la Terre d'Orient*, qu'il vint à Avignon (au début du XIV<sup>e</sup> siècle) offrir en personne au pape Clément V et qui, traduit en latin et en plusieurs langues européennes, eut un succès aussi étendu que le célèbre ouvrage de Marco Polo. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, le français a été enseigné dans les écoles des arméniens comme une seconde langue maternelle, comme la langue de la plus belle civilisation humaine des temps modernes. »

D'après ce que les documents du président A. TCHO-BANIAN il est évident que les Arméniens de France, qui en combattant vaillamment dans les rangs de l'armée française, n'ont fait que continuer tout naturellement et aussi courageusement sous la triste occupation une tradition plusieurs fois séculaire par leur activité clandestine à nos côtés contre l'ennemi commun.



**M. MANOUCHIAN**

HEROS NATIONAL

Commandant des F. T. P. F. immigrés de Paris

Fusillé par les Allemands le 21 Février 1944



Agé de 9 ans, en 1915, M. MANOUCHIAN put miraculeusement échapper aux massacres épouvantables de l'Arménie. Après de grandes privations et misères, il termina ses études et commença à exprimer la plainte douloureuse des misères de l'humanité, par de touchantes poésies.

A l'époque de l'occupation, souvent soutenu par notre aide matérielle, il organisa sous le drapeau F. T. P. F. un groupe de volontaires qui se jeta avec lui dans la lutte souterraine contre l'ennemi. Après qu'il eut réussi plusieurs opérations remarquables, les Allemands parvinrent à l'arrêter avec 24 de ses camarades, et ils furent fusillés.

Ce jeune poète s'était sacrifié jusqu'au biut pour que la France et l'humanité, sortant de leurs souffrances, soient libérées.

M. P. VILLON, secrétaire général du Front National et député disait, sur la tombe de ce héros, au cimetière d'Ivry, le 25 février 1945 :

« MANOUCHIAN et ses camarades enthousiasmèrent des milliers et des milliers de Français par leur courage héroïque, etc., etc... »

Dans l'éternité où il est parti, il peut se présenter fièrement à ses chers parents ou compatriotes comme un homme qui a rempli pleinement ses devoirs vis-à-vis d'eux.

ASSOCIATION DES MAQUISARDS  
ET RESISTANTS REPUBLICAINS

A. M. R. R.

Tél. F.44.86  
F.44.97

C.C.P. Lyon 1793-91

Siege Social: 10 r<sup>10</sup> Bellecordiere - LYON

Monsieur HENRI S....  
9, rue des Tartres SANNOIS

Mon cher Ami,

Me rappelant les belles heures de la clandestinité et de la lutte pour la libération, je suis heureux de vous faire parvenir une note qui précise nos rapports très insuffisamment puisque je puis attester avec quel dévouement, quel désintéressement et quel courage, vous avez assumé la direction du réseau LIBAN, qui a tant servi la France et les Alliés.

Mon bien fidèle souvenir et cordialement votre,

ALAIN

Jean Claude ALAIN

Fondateur et Rédacteur en Chef  
du Journal LE MAQUIS

( fondé dans la clandestinité fin 1942 )

---

Je connais Monsieur S.... de longue date et je suis au courant de son activité clandestine.

Il était chef du réseau « LIBAN » et nous a rendu de grands services de 1940 à 1944.

Nous avons dirigé vers nos maquis, de nombreux réfractaires qu'il nous a envoyés

ALAIN

Jean Claude ALAIN

Fondateur et Rédacteur en Chef du journal LE MAQUIS  
Grand hebdomadaire national des maquis de  
France et de la Résistance active.

( fondé dans la clandestinité à la fin 1942 )

adresse : Villa Venet - Boul. Wilson JUAN LES PINS

Tel. 402-15

## APPEL A TOUS LES FRANCAIS

O Représentants de la France patriote,

O mes chers compatriotes et mes frères de combat,

Vous qui venez de lire cet exposé des mémoires de la période de la Libération d'un de vos combattants, qui eut une part minime dans cette lutte gigantesque, vous avez constaté que les Arméniens tous désintéressés, se rangèrent encore une fois aux côtés de la France avec tout leur dévouement et au risque de leur vie.

Cet attachement n'est aucunement diminué, même après l'histoire triste de la Cilicie et l'abandon de Sandjak d'Alexandrette.

Ceux qui se rappellent encore des événements de la première guerre mondiale et ceux qui vécurent la deuxième guerre mondiale savent très bien qu'il y a plusieurs témoignages de notables personnalités officielles concernant les sacrifices consentis par plusieurs centaines de mille d'Arméniens sur les champs de bataille et confirment qu'ils s'associèrent aux Alliés pour la victoire commune en se battant sur tous les fronts alliés et étant souvent eux-mêmes au cours d'offensives les assayants.

De même, est-il juste de rappeler que vous n'avez vu qu'un très petit tableau de la collaboration arménienne dans la deuxième guerre internationale en lisant les activités de « Sophie ». Tant d'autres pages d'héroïsme, connues et inconnues, pourraient être ajoutées à ses exploits.

Les Alliés, plusieurs fois, par les déclarations solennelles de leurs hommes d'Etat, avaient pris l'engagement de libérer définitivement l'Arménie d'une tyrannie sans



exemple dans l'Histoire. La guerre des peuples devait être suivie par la paix des peuples... Ils avaient signé solennellement le Traité de Sèvres pour apporter à l'Arménie son indépendance complète. Hélas !

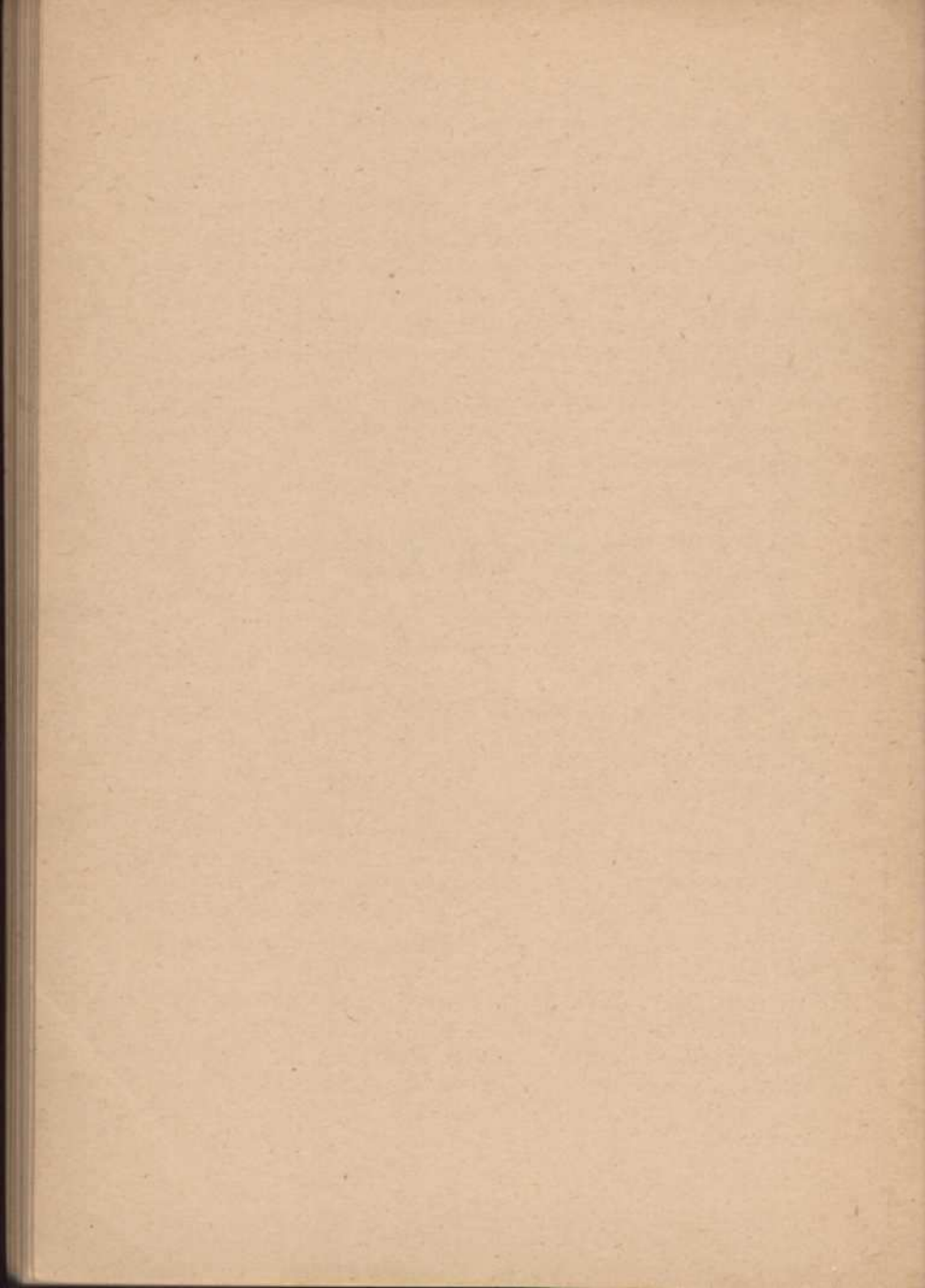
Par conséquent, c'est à vous de prendre en considération cet apport. Les Arméniens, aujourd'hui, dans leur anxieuse attente, ont les yeux fixés sur vous.

La France, ayant malheureusement perdu en partie son influence séculaire en Orient, qu'elle avait acquise par la protection de l'élément chrétien, ne peut la retrouver entièrement qu'en rendant justice à la cause d'une grande victime.

La France trouvera dans ses joies et douleurs, toujours à ses côtés, l'Arménien qui sait rester fidèle à ses grands amis.

Commandant BIENPETIT.

ANNEXE





## COMPTE - RENDU

de la réunion tenue le 10 novembre 1950 dans les bureaux de M. Louis MARIN, 35, rue de Varenne, à PARIS

Etaient présents : Mgr Léonce Kilerdjian, recteur de la mission arménienne catholique de Paris ; M. Le Colonel de Roquemaure ; le Capitaine Bouvet de Maisonneuve ; M. Jean-Claude Alain ; M. Nourhan Fringhian ; M. H vhannessian ; M. T. Karniguian. (T. Karnig, homme de lettres).

Mgr le Recteur Léonce Kilerdjian fut prié d'assumer la présidence et eut la courtoisie de l'accepter. M. T. Karniguian fut désigné comme secrétaire et M. Nourhan Fringhian comme trésorier.

Par suite d'une erreur et de l'incommodité de l'heure fixée, d'autres invités ne pouvant, à leur grand regret, assister à la réunion, se firent excuser et voulurent bien s'associer aux décisions prises.

Le Président, Mgr Léonce Kilerdjian ouvrit la séance et donna connaissance du but de la réunion.

M. Le Colonel de Roquemaure, se présentant au nom de son Excellence, Louis Marin, ancien Ministre, Président d'Honneur des Parlementaires Résistants, membre de l'Institut, et en son propre nom, rappela, dans une allocution

serrée, ses relations avec M. STEPHAN, ses activités de Résistant opérant en Algérie, mais ayant toujours des relations, indirectement, avec le RESEAU LIBAN, et plus particulièrement avec son valeureux chef. Parlant du livre de M. STEPHAN « SUR LE CHEMIN DE LA LIBERATION » il dit ! « Nous autres, Français, n'oublierons jamais ce que les Arméniens ont fait pour nous alors que nous nous trouvions dans des difficultés énormes, que nos amis eux-mêmes ne connaissaient que partiellement et que, par suite, ils ne prenaient pas en considération. Les Arméniens, oubliant la douleur de leur propre nation, résultant des tristes événements de l'autre guerre, voulurent diminuer nos charges et méritent, de ce fait, notre pleine reconnaissance. Le livre de M. STEPHAN est en soi un Livre d'Or qui resserrera la fraternité séculaire des Arméniens et des Français. »

M. Le Capitaine Bouvet de Maisonneuve reprit les mêmes arguments et exprima les mêmes sentiments. Il ajouta : « Je ne pouvais penser autrement des Arméniens depuis que je les ai connus en diverses occasions ; j'ai eu et j'ai encore l'impression que cette nation, malgré ce qui lui arrive conservera les sentiments d'attachement qu'elle éprouve à l'égard de la France. Je serai heureux de voir le livre de M. STEPHAN publié le plus tôt possible et couronné de succès, car c'est le document authentique de la liaison indéfectible de deux Nations.

M. Alain raconta ses rencontres, dans sa jeunesse, avec M. Pierre Quillard et Francis de Presencé par qui il eut connaissance des souffrances de la Nation arménienne, souffrances qui donnèrent la force de résister, de répondre par un défi à toutes les atrocités subies. De plus, il rappela ses amitiés intimes avec M. Stephan, amitié de longue date qui ne vien pas de relations personnelles, mais bien d'une connaissance profonde de ses activités à laquelle prirent part plusieurs Arméniens. Il cita le nom de feu Monsieur Noubar Guillabian, ancien combattant de l'autre guerre, sincère collaborateur de Monsieur Stephan dans la résis-

tance, opérant avec un sang froid qui pouvait causer l'étonnement de plusieurs de ses camarades, doué d'une intelligence grâce à laquelle il nous fut souvent un précieux conseiller. Sa mémoire doit être respectée des Français qui l'ont connu, ainsi que de ses compatriotes.

L'un des côtés les plus estimables du livre de M. Stephan, c'est qu'il n'exprime aucun parti pris ; on trouve, dans son ouvrage, à côté des noms de nationalistes, ceux de communistes. Nous avons cité le nom de M. Gullabian; nous ne pouvons oublier celui de M. Manouchian, qui nous rendit de multiples services et fut victime de la Gestapo. M. Stephan, et nous tous qui l'avons connu, lui rendons l'hommage qu'il mérite, ainsi qu'à tous les morts ou vivants qui ont collaboré avec M. Stephan ou sans lui.

Le livre de M. Stephan qui, j'en suis sûr, sera facilement et très prochainement publié, restera un document historique ineffaçable au cœur de tous les Français et de tous les Arméniens.

Mgr le Président remercia vivement ces valeureux fils de la France, pour ces paroles élogieuses exprimées avec tant de simplicité et de sincérité fraternelles. Il ajouta que de telles expressions sont plutôt des émanations de conception et de conscience, et c'est en cela qu'elles se traduisent pour montrer la valeur du livre de M. Stèphan. Il donna ensuite la parole à M. Nourhan Fringhian.

M. Fringhian révéla qu'il est bien au courant de ce que M. H. Stèphan a fait pendant l'occupation, mais que ce livre est loin de mentionner toutes ses activités. Il faudrait plusieurs volumes pour narrer ce qu'il a fait pendant l'occupation, puis au moment de la Libération, pour sauver la vie de plusieurs Arméniens. Ils sont plusieurs parmi ses compatriotes qui lui sont redevables de la liberté. Il a tenu pour indispensable que les Arméniens montrent collectivement leur reconnaissance à M. STEPHAN pour ce qu'il a fait pour eux afin de relever la valeur des Arméniens et resserrer des liens parfois malheureusement déjassés.



Mais il ajouta qu'il est du devoir de tous les Arméniens d'éprouver la plus profonde gratitude à l'égard de Son Excellence Louis MARIN, non seulement pour la belle préface par laquelle il a voulu faire connaître la valeur du livre et honorer l'ouvrage de M. Stéphan comme témoin oculaire, mais aussi pour l'activité inlassable qu'il déploya et déploie toujours envers la Nation Arménienne, participant sans cesse et de tout son cœur à ses douleurs comme à ses joies, et voulant rester comme le meilleur défenseur du Droit, de la Justice, pour faire oublier aux Arméniens les amertumes du passé, en cherchant le moment propice pour leur faire rendre ce qui leur fut enlevé après l'autre guerre et couronner par un succès définitif leur lutte pour leur cause nationale.

Il a proposé, en outre, que toutes les décisions prises, ainsi que les inscriptions et souscriptions, soient consignées dans un Livre d'or, en hommage à M. Stéphan Haïg. Toutes ces propositions furent acceptées à l'unanimité.

M. Hovhannessian demanda que des souscriptions soient faites également auprès des classes populaires arméniennes, afin que toute la communauté arménienne y participe dans la mesure où elle le peut, et donne une large popularité à l'ouvrage de M. H. Stéphan.

M. Karniguian, tout en confirmant l'utilité de faire propager l'ouvrage de cette façon, trouva ce moyen moins pratique pour le moment, et proposa que M. Fringhian et M. Hovhannessian soient chargés dès à présent de faire les démarches nécessaires pour réunir les premiers fonds de la souscription et commencer immédiatement l'impression de l'ouvrage. En ce qui concerne les souscriptions populaires il trouva opportun qu'une fois recueilli le gros des frais on puisse continuer les souscriptions pour des éditions ultérieures, afin que le Livre en question soit connu de la majorité des Arméniens et que ceux-ci puissent se le procurer à un prix accessible.

Ces propositions furent acceptées et Mgr le Révérend Président après avoir remercié tous les assistants, déclara que la séance avait atteint son but.

La Séance fut levée.

ont signé :

LE PRÉSIDENT

Révérend Père  
Léonce KILERDJIAN

LE SECRETAIRE

T. KARNIG

Trésorier  
N. FRINGHIAN

A Son Excellence Louis MARIN  
Président d'Honneur des Parlementaires  
Résistants, membre de l'Institut et Président  
du Comité Franco-Arménien.

Excellence et Cher Président,

Nous sommes profondément touchés de la belle préface que vous avez écrite pour le livre intitulé SUR LE CHEMIN DE LA LIBERATION, de notre précieux ami et compatriote M. H. STEPHAN.

Si vous considérez que ce livre est le récit authentique des actes patriotiques qu'il a accomplis avec les Arméniens et les Français où M. STEPHAN lui-même prend la plus grande part des responsabilités, votre préface superbe scelle cette fraternité franco-arménienne. Si nous avons eu la joie et la fierté que M. STEPHAN a donné les preuves par les actes de son attachement à la Nation Française citant dans son livre les noms de ses collaborateurs arméniens et français, c'est parce que la France nous a enseigné la véhémence de son âme, la générosité de ses sentiments, la grandeur de son génie et l'universalité de sa culture. Donc nous sommes doublement fiers d'être ses élèves pour propager en Orient le sens de sa culture hautement humaine.

Ces jours-ci, un écrivain arménien bien aimé et bien respecté M. N. SARAPHIAN, écrivait dans le journal arménien « Haratch », pour répondre à un article de M. Jacques de LACRETELLE, paru dans un numéro du « Figaro Littéraire » où il montrait pourquoi les étrangers se croient attachés à la France. Il disait notamment : « La France a toujours regardé et regarde encore au-delà de ses frontières. La patrie française est, certes, son premier souci, mais elle pense toujours de créer pour l'humanité entière des conditions meilleures qu'elle a. Elle a accompli



un rôle puissant dans l'Histoire. Elle se trouve encore aujourd'hui devant l'impératif catégorique de jouer un rôle encore plus accentué que dans le passé » ; et il conclut : « S'il y a des étrangers qui viennent en France comme des touristes, il y a aussi des étrangers qui y accourent pour comprendre la grandeur de l'âme française et pour pouvoir y pénétrer. »

Voilà un aveu et c'est là le sentiment de tous les Arméniens car c'est en France seule que nous rencontrons toujours et sans arrêt des figures qui s'appellent des Louis Marin, qui restent les défenseurs infaillibles du Droit et de la Justice.

Honorable Président, recevez avec notre gratitude profonde, qui est l'écho de l'âme de tous les Arméniens, nos hommages les plus respectueux.

PARIS , le 20 novembre 1950  
*(ont signé les personnalités suivantes) :*

S. E. MONSEIGNEUR  
ARCHEVEQUE

Ardavazt SURMEYAN  
Délégué Apostolique du  
Catholicos d'Etchmiadzine  
REVEREND PERE

Léonce KILERDJIAN  
Recteur de la Mission Ca-  
tholique Arménienne de  
PARIS.

REVEREND PERE

Sahag

DER MOVSESSIAN

Membre de la Congrèga-  
tion Mekhitariste à VE-  
NISE, Recteur du Collège  
S. MOORAT à SEVRES.

Monsieur Nourhan  
FRINGHIAN, Industriel

Monsieur

HOVANNESSIAN

Industriel

Monsieur KARNIGUIAN  
Homme de lettres

S. E. MONSEIGNEUR  
Grégoire BAHABANIAN  
Archevêque des Arméniens  
du rite catholique de Paris

Monsieur

le PASTEUR SISLIAN  
Chef de la Communauté  
Arménienne du rite Evan-  
gélisme réformé de Paris.

Monsieur

A. TCHOBANIAN

Membre de la Société des  
Gens de Lettres  
Vice-Président du Comité  
FRANCO - ARMENIEN

Monsieur

Kamer BAGDADLIAN  
Président du Conseil d'Ad-  
minis. de l'Association  
Culturelle de L'EGLISE  
ARMENIENNE

Monsieur D. TCHITOUNI  
Homme de Lettres  
Folkloriste Arménien

---

IMPRIMERIE  
BÉRESNIAK  
12, rue Lagrange  
P A R I S

---

ODE 42.72

PRIX : 500 Fr.